

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

SARAH ORNE JEWETT

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE PAR

Jean SOUGNAC

Licencié ès Lettres



PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1937

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

SARAH ORNE JEWETT

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE PAR

Jean SOUGNAC

Licencié ès Lettres

✕

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1937

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les Thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



SARAH ORNE JEWETT

PREMIÈRE PARTIE

VIE

Sarah Orne Jewett naquit à South Berwick, dans l'Etat du Maine, le 3 septembre 1849. La petite ville était encore à cette époque un port assez prospère d'où les voiliers, emmenés par la marée, gagnaient la haute mer et les rivages les plus lointains. La blanche maison des Jewett, construite sous la Révolution et propriété de la famille depuis 1819, ressemblait, avec son toit en trapèze, ses lignes sobres et son air général d'équilibre et de solidité, à tant de nos vieilles demeures provinciales. Elle ne s'en fût distinguée que par les fenêtres presque carrées du premier étage et un fronton soutenu par deux colonnes qui surmontait la porte d'entrée comme dans les temples grecs. Des lilas et un parterre de clochettes des bois fleurissaient, du côté de la rue, entre la maison et la balustrade de clôture. Derrière, un grand jardin offrait encore ses ombrages et on apercevait au fond un rideau de peupliers d'Italie.

Les rues de South Berwick, peu animées, voyaient passer de temps à autre des convois de traîneaux ou de voitures à bœufs, selon la saison, qui amenaient aux chantiers navals les frênes et les pins utilisés dans la construction des navires : c'était le peuple des collines qui prenait contact avec le peuple de la mer. Miss Jewett enfant suivait avec attention ces allées et venues ; elle accumulait impressions et souvenirs, et se familiarisait avec le monde de paysans et

de matelots que ses livres allaient bientôt faire connaître au loin.

* * *

La région côtière de la Nouvelle-Angleterre est rude d'aspect. Derrière ses anses et ses criques, enchâssées parmi les angles aigus des rochers, s'étend une terre marécageuse que dominant de place en place les cimes des pins et des érables, vestiges de la forêt boréale qui couvrait autrefois le pays. Le paysage rappelle celui de la Bretagne. Mais l'Océan qui, de notre côté, tempère de ses courants chauds le climat de la péninsule, entraîne vers la côte du Maine les eaux glacées du Labrador. A la chaleur accablante de l'été, succèdent les températures généralement très basses de la saison froide. C'est de cette région qu'un hiver intolérable chassa, en 1607, les premiers émigrants de la Compagnie de Plymouth : les éléments sont, ici, aussi peu hospitaliers à l'homme que la terre.

Sarah Orne Jewett avait du sang marin dans les veines. Son grand-père, Théodore Furber Jewett, avait commandé un navire. Le vieux loup de mer était lui-même fils d'un propriétaire du New Hampshire dont les aïeux étaient installés au Massachussetts dès la première moitié du XVII^e siècle. Par sa mère, Caroline Frances Perry, fille du Professeur Perry qui avait enseigné la médecine au Dr Jewett, Sarah Orne descendait également des Gilman, ancienne famille d'Exeter comme les Perry.

Elle passa presque toute son existence au pays natal ; il fut le cadre de ses récits. Elle est donc, par la race et par l'œuvre, fille de la Nouvelle-Angleterre. Nous le verrons toutefois : ses origines « cavalières », l'éducation très ouverte qui la mit en contact intime avec tous les milieux sociaux dans cette région du Maine dont le premier propriétaire, Gorges, avait été l'ennemi actif des Puritains, comme aussi quelques gouttes de sang français transmises par sa mère, devaient influencer sur son œuvre. Celle-ci abonde en qualités qu'on ne trouvait jusqu'alors que chez les écrivains d'autres

régions : par là Miss Jewett se montre écrivain américain plus encore qu'héritière des traditions caractéristiques de la Nouvelle-Angleterre.

* * *

Le docteur Théodore Herman Jewett, ancien étudiant et professeur à l'Université Bowdoin, était un praticien de valeur. Il joua un rôle important dans l'éducation de sa fille Sarah. L'enfant était délicate. On la fit entrer à la Berwick Academy, dont la réputation datait de plus d'un demi-siècle. Mais à peine Sarah avait-elle passé quelques jours en classe qu'elle tombait malade. Son tempérament exigeait le grand air ; enfermée, elle n'avait pas plus de vigueur intellectuelle que physique. Voyant qu'il lui était impossible de faire des études normales, son père résolut de l'emmener dans ses tournées de campagne. Entre deux visites de malades on causait beaucoup des gens et des choses dans le cabriolet du docteur. Ainsi le futur écrivain se trouvait plongé dès l'enfance au cœur de la nature et de l'humanité. Elle apprit à aimer la première comme on aime une mère bienfaisante et à observer la seconde avec sympathie, mais aussi avec objectivité, comme le médecin observe ses malades.

Dans le bouleversement qui accompagna la guerre civile, South Berwick vit s'éteindre l'activité de ses chantiers et de son port. L'exode de la jeunesse commença vers l'Ouest merveilleux et les centres industriels de l'Est : ce ne fut plus, au bout de quelques années, qu'une paisible résidence de retraités et Miss Jewett continua de grandir, entourée de vieillards, dans une ville morte. Ces circonstances ne furent pas sans influencer sur son tempérament déjà précocement mûri ; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, la fraîcheur et l'optimisme refoulés au fond de son être allaient y demeurer à l'état latent. Elle connut toute sa vie les élans et la foi juvéniles d'un cœur qui ne vieillissait pas. A l'approche de la cinquantaine, elle pouvait écrire à Miss

Sara Norton : « C'est aujourd'hui mon anniversaire et j'ai toujours neuf ans » (1).

Ses débuts littéraires remontent aux environs de 1870. Ce furent des contes parus dans l'*Atlantic*, sous l'égide de Fields et de Howells. Ces œuvres de jeunesse avaient leurs imperfections mais les éditeurs n'eurent pas de peine à y découvrir les promesses d'un talent solide, et le public, juge souverain, les accueillit avec faveur. A cette époque, la littérature américaine subissait l'influence des romanciers victoriens. Lowell montrait en exemple aux jeunes auteurs les *Scenes of Clerical Life* et leur demandait « non pas des rêveries sur la vie, mais la vie elle-même ». On écoutait la leçon de Thackeray : « Je n'ai pas de cervelle au-dessus des yeux ; je décris ce que je vois » et on apprenait de Dickens que les petites gens offrent maint sujet d'étude au romancier contemporain.

Sarah Orne Jewett fut une élève docile. Elle lut et relut *Vanity Fair*. Elle plaça aussi sur sa table de travail une feuille de papier où elle avait écrit deux citations de Flaubert : « Ecrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire. » « Ce n'est pas de faire rire ni de faire pleurer, ni de vous mettre en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de faire rêver. »

C'est en décembre 1869 — elle n'était pas majeure — que parut dans l'*Atlantic* le premier conte signé de son nom, *Mr Bruce*. Comme Miss Hardcastle dans *She stoops to conquer* une jeune Américaine prend la place de la bonne absente et le visiteur anglais, Mr Bruce, n'est pas peu surpris de la retrouver ensuite dans un salon de Baltimore. Ils se marient.

Auparavant elle avait écrit sous le pseudonyme d'Alice Eliot dans *The Riverside*, revue pour la jeunesse dont l'éditeur, Horace Scudder, fut son premier mentor.

En 1877, sur le conseil de W. D. Howells, elle réunit en un volume qui porte le nom de *Deephaven* une série de contes parus dans l'*Atlantic*. Le portrait qu'elle y trace de Kate

(1) Lettre du 3 sept. 1897 (Letters of S. O. J. edited by Mrs Fields).

Lancaster pourrait bien être le sien. Kate « avait le don de gagner la confiance des gens ; elle savait toujours comment les aborder et que leur dire. Elle témoignait une sympathie si sincère que chacun se sentait porté à lui parler avec confiance... Elle n'avait pas beaucoup étudié, mais elle connaissait bien des choses que les savants ignorent ». Tels seront en effet les moyens d'information de Miss Jewett : pour recueillir les sujets de ses contes elle ira s'asseoir sur un banc à côté du vieux capitaine Sands ou bien elle se baissera pour aider Mrs Todd dans sa cueillette d'herbes médicinales.

Miss Jewett expliqua dans la préface de l'édition illustrée de *Deephaven* parue en 1893 les motifs qui l'avaient poussée, nombre d'années plus tôt, à écrire son livre. Cette préface, nous dit Mrs Fields, — confidente de Miss Jewett, et vraisemblablement la personne qui la connut le mieux — (1), contient « some of her very best and most autobiographical writing » (2). On pourra juger par les lignes qui suivent de la sensibilité extrême de Miss Jewett, de sa bonté et du sérieux avec lequel elle entendait remplir sa mission sociale : « Ce qui animait le jeune auteur de *Deephaven*, c'était la crainte que citadins et paysans n'arrivent jamais à se comprendre et à tirer profit de leurs relations. Il lui paraissait inadmissible que de timides demoiselles prissent un conseiller municipal pour un vagabond parce qu'elles l'avaient vu traverser un champ en bras de chemise. Elle considérait aussi comme un injuste malentendu que l'on regardât avec méfiance ces mêmes timides demoiselles et qu'on vît dans leur politesse une marque d'orgueilleuse protection. Platon a fort bien dit que le meilleur service qu'on puisse rendre aux habitants d'un Etat est de les

(1) Autant qu'il était possible de la connaître. Mrs Fields écrit un peu plus loin que son amie ne se livrait guère : « elle se distinguait par une dignité empreinte de douceur qui ne mit jamais de barrière entre elle et les autres mais qui faisait partie intégrante de sa nature ; malgré tout son esprit, sa bonne humeur et son amabilité, rien chez elle n'invitait aux épanchements ni à une trop grande intimité ».

(2) Letters of S. O. Jewett edited by Mrs Fields.

mettre en rapport les uns avec les autres [...] Il y a une classe de ruraux qui conserve les meilleures traditions de la culture et des manières en vertu d'un instinct qui les attire vers ce qu'il y a de plus simple, de plus digne et de plus pur. Ceux-là connaissent le « mieux » parce qu'ils vivent tout près de lui. La nature humaine est la même dans le monde entier ; les influences provinciales et rustiques produisent les mêmes effets sur le caractère, et la vie urbaine abritera toujours l'esprit du présent, pendant que l'esprit du passé demeurera dans le calme des collines et de la plaine, dans le conservatisme des cœurs paysans. »

Deephaven fut bien accueilli. Il valut à son auteur, entre autres témoignages élogieux, celui particulièrement enthousiaste de J. G. Whittier : « Je te remercie (I must thank thee) de ton admirable livre *Deephaven*. J'en ai distribué plusieurs exemplaires à mes amis. Tous l'ont hautement apprécié et je viens de le relire pour la troisième fois. Je ne connais rien de meilleur dans ce genre dans la littérature américaine..., etc. »

* * *

La réussite de ce premier ouvrage encouragea Miss Jewett à s'engager résolument dans la carrière des lettres. Elle trouva un guide éclairé en la personne de Thomas Bailey Aldrich, éditeur de l'*Atlantic*. Elle fréquenta assidûment le salon de James T. Fields où elle retrouvait une élite brillante d'écrivains. Sarah Orne était alors une belle jeune femme, grande et mince ; sa physionomie aux traits fins respirait la sérénité et la douceur avec une teinte d'ironie dans le regard et le sourire. On la voit ainsi sur le portrait qui illustre les livres de F. O. Matthiessen et de Mrs Fields. Le recueil de ses lettres contient une autre photographie prise en 1903 alors qu'elle avait dépassé la cinquantaine et que l'épreuve l'avait plusieurs fois visitée. Ici, le regard qui a dépouillé toute ironie semble perdu dans la méditation avec une nuance de scepticisme et de lassitude. Mais la franchise et la dignité dominant dans l'expression du visage,

un visage agréable et noble d'écrivain resté fidèle, à travers l'existence, à un idéal élevé.

De toutes les épreuves qu'elle avait subies, la plus pénible avait certainement été, en 1878, la mort de son père, son compagnon de chaque instant depuis l'enfance. Elle l'annonce ainsi au Professeur Parsons, de Harvard : « Mon père est mort subitement hier à la montagne. C'est un coup terrible. Je sais que vous demanderez à Dieu de m'aider à le supporter. Comment pourrai-je vivre sans lui ? » Elle avait fait la connaissance du professeur quelques années plus tôt au moment d'une crise morale (1) qui l'avait troublée et désorientée. M. Parsons, disciple convaincu de Swedenborg, l'avait remise dans sa voie et, depuis lors, il était devenu pour elle un véritable directeur spirituel.

La pensée du disparu ne la quitte guère. Après plusieurs années, elle s'inquiète de lui comme s'il était encore là. En fait, elle croit qu'il continue de vivre et de s'intéresser à elle. On lit dans une lettre à Mrs Fields du 24 mars 1882 : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de naissance de mon père. Je me demande si ceux qui nous ont quittés fêtent au ciel le jour de leur mort comme un second jour de naissance. J'ai pensé beaucoup à lui depuis deux jours ; j'espère que je fais tout ce qu'il souhaite que je fasse et qu'il ne se lasse pas de moi. »

Vers la même époque, en 1881, Mr Fields mourut. Mrs Fields et Miss Jewett qui étaient déjà liées par une solide amitié devinrent de plus en plus intimes, Miss Jewett reportant sur son aînée (2) les sentiments qu'elle avait témoignés à son père dans sa jeunesse. Elle était très affectueuse comme le montrent certaines de ses poésies, entre autre une pièce de vers parue dans l'*Atlantic* (3) :

(1) Cf. pour ceci *S. Orne Jewett* par F. Orne Matthiessen qui ne donne pas d'autres précisions.

(2) Mrs James T. Fields, 1834-1915.

(3) Mai 1875.

TOGETHER

I wonder if you really send
Those dreams of you that come and go !
I like to say, « She thought of me,
And I have known it. » Is it so ?

Though other friends walk by your side,
Yet sometimes it must surely be,
They wonder where your thoughts have gone,
Because I have you here with me.

And when the busy day is done
And work is ended, voices cease,
When every one has said good night,
In fading firelight, then in peace

I idly rest : you come to me, —
Your dear love holds me close to you.
If I could see you face to face
It would not be more sweet and true :

I do not hear the words you speak,
Nor touch your hands, nor see your eyes :
Yet, far away the flowers may grow
From whence to me the fragrance flies ;

And so across the empty miles
Light from my star shines. Is it, dear,
Your love has never gone away ?
I said farewell and — kept you here.

« Un jour, rapporte F. Orne Matthiessen, Whittier demanda à Miss Jewett : — Sarah, avez-vous jamais été amoureuse ? Elle répondit en rougissant : — Non, qu'est-ce qui vous fait penser à cela ? Et Whittier ajouta : Non, je pensais bien que non [...] Miss Jewett explique le cas dans le *Country Doctor* où le Dr Leslie dit de sa fille : « Nan n'est pas de ces femmes qui sont attirées par le mariage. Elle ressent vis-à-vis de ses camarades garçons le même senti-

ment que vis-à-vis des filles. » [...] Miss Jewett ne voyait dans le mariage qu'une source de complications et d'obstacles à ses rêves. Mais la chaleur généreuse de sa nature demandait à se répandre et elle trouva un appui dans son attachement à Annie Fields » (1).

* * *

Les deux amies visitent ensemble l'Europe une première fois en 1882. Miss Jewett élargit son champ d'expérience et son talent achève de mûrir au contact des pays de France et d'Angleterre dont elle avait déjà, par la lecture, pénétré le génie littéraire. Elle connaît davantage la nature humaine, et, se tenant elle-même à l'écart des remous passionnels, elle poursuit son observation avec indulgence mais sans aveuglement. Elle fait ainsi plusieurs séjours en Europe et visite les lieux où vécurent ses écrivains favoris, les sites les plus pittoresques. Sa randonnée de 1898 par exemple la conduit en Angleterre, à travers le Devonshire et le Somerset en fleurs, puis en France. Elle s'arrête plusieurs jours en Avignon. De là c'est un pèlerinage à Grignan où mourut M^{me} de Sévigné dont elle décrit la statue sur la grand'place « dans ses plus beaux atours, si Parisienne, si Française, si charmante et si peu en rapport avec le lieu » (2). Elle passe un après-midi chez Mistral et, après avoir parcouru la Provence et les Alpes, elle gagne la Ferté-sous-Jouarre où elle est l'hôte de M^{me} Blanc. Ses lettres de cette époque contiennent d'excellentes descriptions de la campagne française et des monuments rencontrés en route. A Paris elle se plaît en la compagnie de vieilles dames nobles, M^{me} de Beaulaincourt entre autres, dont elle admire le port majestueux et les salons aux murs ornés par les portraits d'illustres ancêtres. Puis, à Aix-les-Bains, elle s'intéresse aux allées et venues des Anglais, « hommes d'âge mûr très dignes, belles femmes, jeunes filles grandes et charmantes.

(1) Francis Orne Matthiessen, *S. O. Jewett, Companionship*.

(2) Lettre à Miss Sarah Norton, 16 mai 1898.

J'aime à voir leur air de raffinement à tous ; ils paraissent à la fois parfaitement équilibrés et raisonnables, tranquilles et décidés. Leur allure est dégagée et précise quand ils partent en promenade, satisfaite et triomphante au retour ».

La cathédrale de Reims lui paraît si belle et si solennelle qu'elle a l'impression de n'avoir jamais vu de cathédrale auparavant. Après avoir admiré encore le Mont-Saint-Michel, elle rejoint l'Angleterre et voit dans le Yorkshire Bolton Abbey du *White Doe of Rylstone* de Wordsworth, et Haworth des sœurs Brontë. Elle sait ressusciter le passé : « J'entendrai longtemps le son plaintif des cloches [...] Je pouvais voir les petites figures pâles des deux sœurs aux fenêtres de la vicairie ; un peu plus bas en descendant la colline il y a l'auberge du Taureau Noir où, pour leur plus grande désolation, leur étrange frère se consolait dans la lumière et le rire des orgies campagnardes [...]. N'écoutez pas ceux qui prétendent que les lieux où les gens ont vécu n'offrent aucun intérêt. On y trouve toujours un peu de ce qui a fait leur âme, on y voit le ciel et le paysage qu'ils ont regardés » (1).

A mesure qu'elle s'achemine vers l'apogée de sa carrière, elle se révèle de plus en plus experte dans l'art de composer des tableaux de vie où elle distribue de jolies teintes d'émotion et d'humour avec tant de légèreté qu'elles sont parfois à peine perceptibles. Cette finesse de touche qui ne favorise peut-être pas la vulgarisation de ses œuvres apparaîtra de plus en plus comme une qualité maîtresse et rare. Pas plus que dans la vie de chaque jour il n'est rien dans ses peintures qui attire impérieusement l'attention ou provoque des réactions soudaines : à notre sens, la qualité du réalisme n'en est nullement diminuée.

An Only Son (1882), *A White Heron* (1885), *The Dulham Ladies* (1886), *Miss Tempy's Watchers* (1888), *The Town Poor* (1890), *The Hiltons' Holiday* (1893) marquent quelques-unes des étapes d'une avance régulière et sans fléchis-

(1) Lettre à Mrs Whitman, 30 juillet 1898.

sement vers les contes du recueil *The Country of the Pointed Firs*, fresque finale où Miss Jewett fit apparaître, avec toute sa connaissance du cœur humain et sa maîtrise artistique, les hommes et les paysages de son Maine natal. A vingt ans de distance *The Country of the Pointed Firs* reprenait les thèmes de *Deephaven* ; leur auteur fixait avec un art supérieur les traits physiques et moraux d'une terre dont elle connaissait tous les aspects et tous les habitants, ceux des fragiles cabanes de pêcheurs et ceux des demeures bourgeoises et cossues. Le champ semblait épuisé. Sarah Orne Jewett songea, dans le *Tory Lover* à se tourner vers d'autres horizons. Mais sa plume rompue à l'exercice de la short story ne se prêta pas à cette expérience tardive. Aussi bien, l'œuvre était terminée et Miss Jewett allait entrer dans l'ombre. A l'approche de la cinquantaine, la mort de sa sœur Caroline Eastman fut un choc très dur pour sa sensibilité. Une autre circonstance néfaste vint l'accabler encore : rendue invalide à la suite d'un accident de voiture, elle dut renoncer à ces randonnées à travers la campagne qui avaient été le soutien de sa vigueur physique et la source de ses meilleures inspirations. Tout effort soutenu lui étant désormais nuisible, les médecins lui interdirent de continuer de publier des contes. Mais la teneur de ses lettres montre que sa pensée demeura toujours active et leur ton qu'elle ne se laissa pas entamer moralement par l'épreuve. Nul pessimisme et par contre beaucoup de bonne humeur dans cette correspondance qui s'étend jusqu'aux derniers mois de sa vie. Elle se reproche les rares critiques, justifiées pourtant, qu'elle adresse à certains, aux nouveaux riches par exemple : « Ayons de la patience avec eux, écrit-elle à M. David Douglas en 1902, car ils n'ont pas trouvé dans leur héritage l'art d'user de leur fortune. Un vieil et sage ami me le disait l'autre jour : leurs grands-parents et leurs parents étaient faméliques et mal vêtus et il leur faudra un moment pour jeter leur feu, manger tout ce qui leur fait envie, porter de beaux habits et faire parade de leur autorité [...]. On aperçoit presque partout le revers de notre grande prospérité matérielle. Mais voilà de bien tristes réflexions, tournons-nous de nou-

veau vers le beau côté de la vie... » Elle continue de s'intéresser, non seulement à la littérature, — nous le verrons plus loin, — mais à tous les sujets d'actualité. Ainsi, après avoir lu un article sur l'enseignement et le surmenage scolaire elle écrit, en 1905, à Mrs Fields : « Voilà ce qui arrive quand on bourre à grands frais la tête des garçons et des filles sans s'occuper de développer les esprits et d'élargir le champ de la pensée individuelle. Je crois qu'il faut imputer principalement cet état de choses au système des examens. Il y a quelque chose de détraqué dans notre enseignement. On développe la mémoire aux dépens de ce que nous plaçons à appeler la pensée et le caractère. » Opinion d'une personne qui avait très peu fréquenté l'école et fait néanmoins son chemin..., mais qui avait eu à sa disposition personnelle un éducateur de choix.

Il faut arriver au 23 janvier 1909 pour trouver dans sa correspondance quelque chose qui ressemble à une plainte : « Dear Fanny, I do so hope that you are getting stronger ; being sick is fun compared to getting well, as dear Mr. Warner used to say. Do take long enough ; I have had such drear times trying to play well when I *was n't* ! » (1)

Elle mourut cinq mois plus tard, le 24 juin 1909.

(1) Lettre à Miss Frances More.

DEUXIÈME PARTIE

CONTES

I

Deephaven.

(1873-1877).

Nous n'étudierons pas longuement ici *Deephaven*, nous réservant de nous étendre sur le *Country of the Pointed Firs* qui lui est toujours égal et généralement supérieur. *Deephaven* néanmoins mérite d'être connu ; c'est une œuvre de jeunesse d'abord, pleine de spontanéité, où le talent de Miss Jewett apparaît avec ses caractéristiques propres ; de plus, elle y atteint par endroits ses plus hauts sommets.

Deux jeunes filles de 24 ans, Kate Lancaster et Helen Denis, font le projet de passer les vacances, pendant que leurs familles voyageront, dans la demeure ancestrale des Lancaster, au petit port de pêche de Deephaven. Les deux demoiselles ébauchent leur plan en un babillage agréable mais dénué de saveur qui constitue la matière du premier chapitre. Dans la diligence elles se lient avec Mrs Kew, l'excellente épouse du gardien du phare.

Une longue description de la maison de famille est donnée dans *The Brandon House*. L'auteur traverse les chambres désertes avec son amie, et les ancêtres, du haut de leurs por-

traits fixés au murs, l'examinent au passage. Elle inspecte les tiroirs des vieux secrétaires et médite devant la couche où il était d'usage de placer les morts de la famille pour la veillée funèbre. Nous aurons plusieurs fois l'occasion de rapprocher Miss Jewett de Tourguéniev ; signalons déjà que ce tableau de la maison Brandon fait ressortir plusieurs points de contact entre les deux auteurs lorsqu'on le compare à l'entrée de Fédia dans le manoir de Vassilievskoïe (1). Deux histoires de confusions assez faibles font suite, — un chien pris pour un fantôme, Kate Lancaster prise elle-même pour une paysanne par des touristes qui veulent lui faire accepter un pourboire... Il faut arriver à la fin de ce second chapitre pour trouver une page qui justifie la réputation de Miss Jewett ; c'est un coucher de soleil sur l'océan. L'émotion artistique succède au badinage, l'auteur est dans son rôle de peintre des grands spectacles de la nature.

Tout en se défendant de parler d'elle-même dans *My Lady Brandon and the widow Jim* « Je n'écris pas, dit-elle, la biographie de Kate ni la mienne », c'est bien sa propre histoire que Miss Jewett raconte et ses impressions qu'elle note. On pouvait s'y attendre un peu puisque la *Brandon House* du dessin qui illustre le livre n'est autre que la maison des Jewett à South Berwick. Aussi bien la remarque qu'elle fait ensuite définit son tempérament et explique les manifestations par lesquelles il transparaîtra dans son œuvre : « Par moments nous avions entre six et sept ans d'âge, d'autres fois nous nous sentions irrémédiablement adultes et il nous semblait que nous portions une charge écrasante de responsabilités et de soucis. » Tel est le dualisme qui règne dans l'âme de l'auteur, un mélange d'insouciance et d'inquiétude que son impressionnabilité contribue à entretenir, une tendance à considérer la vie avec des yeux d'enfant corrigée par une habitude de pondération prise, nous l'avons vu, en grandissant dans un cercle de personnes mûres. Miss Jewett a 26 ans quand elle écrit dans *My Lady Brandon* : « Il y a quelque chose d'infiniment respectable chez les grandes

(1) Une nichée de gentils hommes.

dames de la vieille école. Elles ignorent la précipitation, le clinquant et la suffisance de leurs cadettes qui se comportent comme s'il avait été grand temps qu'elles arrivent pour faire aller le monde comme il doit aller. » Le chapitre rapporte ensuite un bon dialogue avec la veuve Jim, savante herboriste dont le front porte la cicatrice de la blessure que lui fit jadis son défunt en lui envoyant une bouteille à la tête, et une visite romanesque au cimetière avec ses épitaphes évocatrices de l'époque coloniale.

Les pages intitulées *Deephaven Society* sont la réplique américaine de Cranford. Elles offrent la même peinture d'une petite ville « où il semblait que les pendules s'étaient arrêtées bon nombre d'années plus tôt et les gens avec elles, ceux-ci faisant et refaisant sans cesse ce qu'ils avaient fait pendant la dernière semaine de leur existence dépourvue d'ambition ». A côté de banalités gracieusement contées on recueille des détails curieux sur les usages, le costume et la langue. Les habitants des fermes isolées à l'intérieur des terres, qui viennent à l'office du dimanche, conservent un parler archaïque et l'auteur entend des mots qu'elle n'avait jamais rencontrés depuis le temps où elle lisait Chaucer. Pour la première fois entrent en scène les amis favoris de Miss Jewett, les vieux loups de mer à la peau tannée et aux rides profondes comme des sillons. Assis solennellement à leur banc, ils ne quittent pas des yeux le prédicateur, excepté quand ils somnolent, et leurs voix pendant les cantiques rappelle les hurlements de la tempête.

Ils racontent leurs histoires au chapitre suivant dans une langue imagée et savoureuse. On se meut dès lors en plein monde de la pêche; on visite les cabanes où sont rassemblés les engins utilisés pour la prise du poisson et ceux qui servent à le préparer pour la vente. C'est une initiation complète qui, bien que minutieuse, ne lasse pas comme certaines pages réalistes parce que Miss Jewett a soin de rafraîchir la vision du lecteur, en lui montrant par exemple un spectacle empreint de poésie : « après que les barques se sont enfoncées dans le brouillard au lever du soleil on entend encore quelques instants les voix des marins... ». Enfin, une

causerie avec *Danny* fait connaître la psychologie de ces hommes simples. Miss Jewett ne s'est pas risquée à interviewer le vieux pirate Dinnett « for misdemeanors in his latter days avoided generally ». Il se serait vraisemblablement cantonné d'ailleurs dans les sujets que la présence d'une jeune femme comme son interlocutrice invite à aborder. Tout en faisant sauter têtes et arêtes avec le coup de lame qu'il faut, *Danny* parle respectueusement des saintes femmes en cornette blanche qui l'ont soigné dans un hôpital d'Europe une fois qu'il s'était cassé un membre en tombant sur le pont du bateau, et avec compétence des bandes de chats migrants qui arrivent *in due season* pour consommer les déchets de son industrie.

Captain Sands qui occupe une situation sociale plus élevée que celle de *Danny*, se livre à des considérations philosophiques dans l'ancien magasin où il abrite les souvenirs exotiques que sa femme ne tolère pas à la maison. Les hommes de qui lui viennent ces objets sont passés dans un autre monde et on a un peu l'impression en lisant leur histoire que la retraite de *Sands* est un lieu intermédiaire entre le domaine des morts et celui des vivants. Un coffret ciselé rappelle la mémoire d'un marin vigoureux et jovial qu'un mouvement trop audacieux précipita des vergues sur le pont. « Ainsi va le monde, épilogue *Sands*. Nous croyons que nous sommes quelqu'un et nous avons notre heure, mais il ne se passe pas longtemps avant que nous soyons tombés dans l'oubli. » Miss Jewett s'approche pour mieux voir ; elle sympathise, nous dit-elle, avec le capitaine, car elle a la même dévotion aux reliques de l'ancien temps. L'atmosphère de *Captain Sands* est caractéristique des ports abandonnés d'où la vie n'a pas encore complètement disparu puisque des survivants tout perclus se traînent encore parmi les ruines. Miss Jewett recueille pieusement ces dernières images pour les générations nouvelles.

Une veine humoristique anime *The Circus at Denby* qui suit le récit de l'entrevue avec *Sands*. Il y a longtemps qu'un cirque est passé si près de *Deephaven* : une partie importante de la population va donc le voir. Le mouvement de la

foule et la gaieté des voiturées de paysans sont décrits avec un art qui annonce sans l'égaliser la *Bowden Reunion* du *Country of the Pointed Firs*. Miss Jewett néanmoins campe déjà très habilement sa vieille amie Mrs Kew : « elle sentait, c'était clair, toute l'importance du moment [...]. Elle se tenait toute droite et prenait beaucoup de peine pour faire une courbette à chaque connaissance rencontrée en chemin. Elle avait ses habits du dimanche et sa manière fut cérémonieuse pendant quelques moments [...] Bien que nous nous fussions déjà rencontrées plusieurs fois sur un pied très amical elle avait conscience que cette excursion en public exigeait une attitude appropriée, un cérémonial adéquat. Mais cet état de choses ne dura pas longtemps et elle fit bientôt une remarque dont nous rîmes, Kate et moi, de si bon cœur, tout comme au phare, qu'elle se détendit et ne pensa plus qu'à s'amuser. »

Le cirque qui enthousiasme les paysans ne paie pas de mine aux yeux des deux jeunes citadines avec ses animaux fatigués, son éléphant entre autres « à l'air complètement découragé et conscient d'avoir gâché sa vie » et ses lions qui « auraient besoin de prendre des fortifiants ». Mais cela est noyé dans le flot de la gaieté générale, comme la misère des hommes, parmi lesquels l'auteur retient deux personnages : le clown aux tristes pensées et Marilly, la femme-géant, devant qui le public défile à longueur de journée. Le comique et le tragique se fondent dans l'autobiographie que fait la bonne femme en causant avec Mrs Kew. Elles se sont connues quand Marilly menait encore une vie normale. Miss Jewett n'essaie pas de mesurer la détresse morale de la pauvre créature. Elle pense sans doute qu'elle se tromperait, car des personnes de naissance et d'éducation aussi différentes qu'elles deux ne sont pas identiquement affectées par les mêmes revers. La candide appréciation de la femme-géant, objective et sage, est pleine de saveur et de vérité : « J'ai toutes mes aises, mais c'est un dur métier. Mon garçon aîné s'est marié l'année dernière, mais sa femme ne veut pas de moi. Je ne sais s'il faut l'en blâmer. Ce serait un peu comme si j'avais une fille ; mais, d'un autre

côté, je me suis mise à aimer les voyages, !— cela vous donne de quoi penser. »

Nous retrouvons le capitaine Sands dans *Cunner Fishing*. Le début du chapitre offre un exemple de ces considérations insipides (rien à manger à la maison... visite au boucher qui est parti... il tuera un veau le lendemain... on en réserve un morceau, etc.) qui sont du faux réalisme et porte la marque de la plus banale facilité. Elles sont heureusement une très grande exception chez Miss Jewett et font ressortir, en somme, la qualité des pages voisines. Celles-ci contiennent outre le récit, riche de couleur locale, de la pêche aux patelles, un long discours très vivant du vieux capitaine. Il passe en revue en une langue imagée et qui sonne vrai, les différentes « ficelles » du métier de marin, conte quelques anecdotes et en arrive à la télépathie. C'est un sujet cher à Miss Jewett. Elle écoute attentivement les cas cités par Sands, les commente avec Kate, et rappelle les « pressentiments » de Mrs Patton. Elle aboutit à cette remarque que les gens des campagnes, victimes parfois de l'imagination et du fétichisme, sont entraînés à entendre les voix de la nature et acquièrent une science empirique non négligeable des phénomènes immatériels. Cela l'incitera encore à rechercher leur compagnie.

Elle continue donc ses visites aux maisons des pêcheurs et des paysans, prenant prétexte de demander un verre d'eau pour engager la conversation. Une attitude peu aimable ne la rebute pas ; elle s'efforce toujours de comprendre la mentalité de ses interlocuteurs : « Les plus vieux avaient un air dur comme s'ils avaient été toute la vie sur leurs gardes, obligés de combattre pour leur place au soleil. Comment ne pas les plaindre et excuser l'âpreté mesquine dont ils faisaient montre dans le moindre marchandage, en songeant à ce que représentait un simple dollar là où les dollars arrivaient si rarement ? Nous plaignions aussi les jeunes filles. Elles ne pouvaient s'empêcher d'envier notre existence facile et joyeuse. »

Elle découvre sous l'écorce grossière et drôle de ses humbles amis la beauté de l'âme, comme chez cette Mrs

Bonny dont la description révèle un talent qui se précise et développe son originalité. Voici d'abord la bonne femme elle-même : « elle portait un pardessus d'homme raccourci qui ressemblait à une ample veste et une paire de godillots éculés, un jupon, et deux ou trois tabliers dont le dernier était d'apparat ; elle enlevait les autres et les jetait dans un coin. Sur la tête, un bonnet avec des brides qui me parut être un bonnet de nuit. J'étais gênée pour elle et j'appréhendais le moment où elle s'apercevrait qu'elle avait oublié de l'enlever, — inquiétude bien vaine car elle se mit à l'ajuster comme si c'eût été un ornement ».

Les lieux : « Nous entrâmes dans la cuisine qui était occupée par un troupeau de poules et un dindon. Ce dernier suivait évidemment un traitement derrière le poêle et avait la permission d'y rester ; les autres volailles furent mises dehors sans pitié à coups de balai. Elles se rassemblèrent sur la pierre, devant la porte, comme pour écouter notre conversation. »

Mrs Bonny cherche un verre pour ses visiteuses : « Elle poussa une chaise sous le petit placard au-dessus de la cheminée, monta dessus et ouvrit la porte. Plusieurs objets tombèrent, et, après un coup d'œil rapide, elle passa dedans la tête et les épaules. Je me demandais si elle n'allait pas disparaître tout entière, mais bientôt elle réapparut et, avançant la main, elle sortit tous ses trésors l'un après l'autre, les posant sur la cheminée ou les faisant tomber à terre. »

Après d'autres détails nullement faits pour donner une opinion particulièrement haute de Mrs Bonny, marchande de beurre aux mains sales et grande fumeuse de tabac, voici tout à coup, sans apprêt, comme la chose arriva, une phrase simple mais très émouvante qui magnifie la paysanne aux yeux des assistants et leur iast comprendre la vanité des petites supériorités humaines qui leur avaient permis de rire à ses dépens : « Quand le pasteur Lorimer lui serra la main en partant, elle lui fit une révérence des plus respectueuses. Il était la plus illustre de ses connaissances ; et une fois, pendant la visite, alors qu'il parlait de choses sérieuses de sa manière sobre et convaincue, elle était si re-

cueillie et semblait si intéressée que Kate et moi, et M. Lorimer lui-même, nous découvrîmes une signification nouvelle aux paroles familières qu'il prononçait. »

Le même sentiment de la vanité des biens matériels en regard des spirituels se dégage de la tragédie d'Andrew dans *In Shadow*. Usé par la maladie et le travail, victime du climat meurtrier et de la terre ingrate, Andrew est mort dans le dénuement quelques jours après sa femme. « Sa vie n'avait été qu'un échec à en juger d'un point de vue mesquin... mais qui sait les richesses dont il jouissait maintenant ? » La religion chez Miss Jewett vient donc adoucir l'amertume du cœur à la vue de la nature étouffant ses propres enfants et empêcher sa révolte ; en cette circonstance elle était près de redire la malédiction de Vigny. Ecoutez ces mots découragés : « Le créancier qui a une hypothèque sur la ferme ajoutera quelques pauvres arpents à ses pacages, et les chardons que le mort a combattus pendant tant d'années prendront tranquillement possession des lieux l'été prochain. »

Une ombre étrange obscurcit la terre pendant l'enterrement d'Andrew, et tandis que le convoi poursuit sa route entre les rochers battus par les flots écumeux, de grands oiseaux de mer luttant contre le vent froid de novembre lancent de temps à autre dans le ciel un long cri sauvage. La nature offre du moins un décor grandiose pour les funérailles de sa victime. La note romantique est accentuée dans le tableau final : « Je pense aujourd'hui à la maison sans feu, vide, abandonnée, où le soleil fait pénétrer ses rayons et rampe lentement sur le plancher. Le froid mordant est autour et à l'intérieur, et la neige s'infiltre par toutes les fissures. Dehors, aucune trace de pas laissée par les vivants. Le vent souffle et s'abat sur les châssis des fenêtres qu'il secoue ; cependant, le cadenas bat, — bat contre la porte. »

La dernière histoire de Deeaphaven, *Miss Chauncey*, est rigoureusement vraie (1). S'il fallait grouper les contes de

(1) « Quant aux personnages de Deeaphaven, Miss Chauncey est le

Miss Jewett par catégories, nous laisserions à la suite de *In Shadow* cette nouvelle peinture de détresse matérielle auréolée par les consolations de la foi.

Miss Sally Chauncey est l'héritière d'une lignée d'aristocrates victimes, — à en croire la rumeur publique, — d'un mauvais sort. Son père est mort ruiné et fou, ses frères ont disparu dramatiquement. Elle-même a perdu la raison et dans son manoir délabré où les araignées ont tissé leurs toiles comme dans une grange elle reçoit ses visiteurs avec le cérémonial de ses années de jeunesse. « Elle avait perdu le souvenir de ses épreuves. Sans se rendre compte de l'état d'abandon des lieux, elle arpentait dignement sa terrasse en ruines ; pour elle, les parterres de lys et de roses étaient toujours en fleurs et les plates-bandes aussi nettes que jadis. » Elle demande aux jeunes filles où en sont les affaires d'amour de vieilles personnes qu'elles ont vu mourir avec des cheveux blancs...

On obtient qu'elle vienne vivre chez de braves gens qui auront soin d'elle « mais son amour de la vieille demeure était trop fort et, un jour, elle faussa compagnie à ses hôtes, entra par la cave où elle pateaugea dans l'eau à moitié gelée, monta à l'étage et s'assit à une fenêtre d'où elle invitait joyeusement les passants à venir la voir puisqu'elle avait enfin retrouvé sa maison ».

L'enseignement de résignation chrétienne est donné longuement ici, avec une recherche apparente de la mise en scène. Miss Sally ouvre la bible dans la lumière dorée du soleil couchant. Elle tombe dans une rêverie après l'avoir refermée et les larmes viennent aux yeux des jeunes filles en voyant son air de parfait contentement. Quand elle meurt, le pasteur Lorimer commente encore l'exemple de son existence chrétienne. Tout cela est bien, mais ne dépasse guère la sobre évocation de *Mrs Bonny*. Deux extrêmes. Miss Je-

seul qui ait vraiment existé et j'ai fait un récit très fidèle de ma première visite un après-midi. La part de l'imagination est infime dans ce chapitre comme dans *In Shadow*. » (Lettre de S. O. J. à Miss Huntington, 15 avril 1895).

wett se perfectionnera dans l'art de communiquer son émotion et elle trouvera la touche qui convient dans ces passages délicats.

Pendant les *Last Days in Deephaven* Kate et Helen méditent sur la saison qui vient de s'écouler. Elles se demandent si elles ne trouveraient pas insupportable à la longue la vie dans la petite ville morte qu'elles répugnent à quitter maintenant pour Boston. Elles concluent : « Le succès et le bonheur ne sont pas pour nous une question de chance mais de choix. L'été aurait très bien pu être ennuyeux. C'est notre faute si ce qui nous arrive est pour nous une cause de gêne ; il nous appartient d'en tirer un bon ou un mauvais parti. »

Et quand les plates-bandes du jardin revêtent le matin un manteau de gelée blanche, et que les vieux capitaines se mettent à marcher le dos courbé comme sur le pont les jours de grosse mer, les jeunes filles disent adieu à Deephaven et à ses paisibles habitants.

II

Contes divers.

(1878-1899).

En dehors des deux recueils *Deephaven* et *The Country of the Pointed Firs*, Miss Jewett a publié un grand nombre de contes dans divers magazines : *Atlantic*, *Harper's*, *Scribner's*, *Century*... Nous étudierons ici les meilleurs d'entre eux ; nous en verrons quelques autres encore de moindre valeur afin de couvrir tout le champ qu'elle a exploré. A une ou deux exceptions près, — lorsqu'il nous paraîtra utile de rapprocher deux études — nous suivrons l'ordre chronologique ; non que nous y attachions une grande importance, la production littéraire de Miss Jewett ayant été très régulière quant aux sujets, à l'art, et même à la philosophie de la vie. Sa grande époque fut évidemment la décade 1885-1895 où, entre 35 et 45 ans, elle écrivit *A white heron*, *The Dulham Ladies*, *Miss Tempy's watchers*, *Going to Shrewsbury*, *The town poor*, *The Hilton's holiday*, *The Flight of Betsey Lane*, *The only rose* et *The Guests of Mrs Timm's*.

* * *

Un vieux paysan, Deacon Price, s'aperçoit que son fils — « *An only son* », — s'est enfui après lui avoir dérobé un portefeuille contenant une grosse somme. Pour rendre plus sensible l'accablement du bonhomme pendant les heures qui suivent, Miss Jewett fait se dérouler le récit dans l'at-

mosphère d'une brûlante et lourde journée d'été. Nous assistons à un véritable drame où le facteur d'unité est l'orage, long à éclater, qui déprime spectateurs et acteurs jusqu'au dénouement. Seul dans sa demeure, le diacre Price vivra dans l'angoisse pendant deux jours et une nuit, avec, par moments, des lueurs d'espérance, lorsqu'il croira avoir trouvé une explication admissible à la disparition de son enfant. Puis, ce sera le retour de la gouvernante et la découverte du portefeuille : il n'y a pas eu de vol ; le fils, survenant à son tour, sera accueilli avec effusion.

L'ardeur de la canicule pèse sur tout le récit. Dans la salle de réunion du conseil municipal de Dalton, *il fait si chaud, ce matin de juillet, que l'ombre de l'imposant conseiller John Kindall, accoudé à la fenêtre, paraît bienfaisante* dans la partie de la chambre où elle se projette... Au cours du récit, lorsque Deacon Price constate que le portefeuille n'est plus sous l'oreiller où il l'avait placé :

« Alors, il se traîna jusqu'à la cuisine déserte où *l'on n'entendait que le bourdonnement désespéré d'une mouche prise dans une toile d'araignée. L'air était chaud et lourd* dans la maison... etc. ». C'est, pour terminer, le tonnerre et la trombe d'eau nocturne. « Ce sera une bonne nuit pour dormir, dit Elisa en montant l'escalier avec lassitude [...]. *Il y avait déjà une fraîcheur dans l'air...* » L'ondée libératrice répand son bienfait sur les corps en même temps que le retour à la ferme du fils innocent met un terme à l'oppression des âmes.

Miss Jewett a presque écrit, cette fois, une « Short-story » (1) selon les règles. L'intrigue est conçue de telle sorte que l'intérêt reste éveillé du début au dénouement, jusqu'à l'effet de surprise souhaité. L'insouciance Elisa et le distrait Warren évoluent dans l'orbite du seul caractère développé, celui de Deacon Price. La dissimilitude entre le tempérament de ce brave homme moyen en tout et celui de son fils, être exceptionnel entraîné hors des sentiers com-

(1) Voir plus loin page 154 le parallèle entre « short story » et « Short-story ».

muns par la fièvre de l'invention, est à l'origine d'une méfiance latente d'où naîtra le soupçon. Pourtant, Deacon Price veut croire à l'innocence de Warren. Il se relève la nuit pour aller chercher la missive que le fugitif a peut-être laissée à l'atelier. Il se persuade à un autre moment qu'il s'agit d'une nouvelle distraction. Les mouvements de cette âme paternelle aux prises avec l'inquiétude sont bien observés. Le pathétique et l'humour marquent les dernières réactions du diacre lorsqu'il est libéré de son fardeau : il se rend sur la tombe de sa femme pour lui demander pardon d'avoir accusé un innocent, — leur fils... Au souper, il se hâte de passer à Warren les plats dès qu'ils arrivent sur la table. Tout cela est simple. Pourtant l'intérêt et l'émotion ne font jamais défaut.

* * *

A l'origine de la plupart des contes de Miss Jewett on pourrait trouver le souvenir, soit d'une personne à l'aspect original rencontrée dans la rue, soit d'une scène de mœurs dont elle a été le témoin, soit simplement de quelque objet qui a retenu son attention et mis en mouvement son imagination créatrice. Ainsi, la vue d'un pin gigantesque au bord de l'océan lui suggéra deux histoires également imprégnées des sentiments que peut inspirer à l'homme la communion intime avec la nature. Ce sont *A white heron* et *A neighbor's landmark*.

« *A white heron* » débute par la rencontre d'une fillette, Sylvia, et d'un jeune ornithologiste égaré dans les bois à la poursuite d'un héron blanc. Le chasseur trouve un abri chez la grand-mère de Sylvia et, le lendemain, il reprend ses recherches sous la conduite de son petit guide. La nuit suivante, l'enfant quitte sans bruit la maison et se hisse péniblement au sommet du grand pin isolé au faite de la montagne d'où elle dominera toute la contrée :

« L'arbre semblait s'allonger et s'élever toujours plus haut à mesure qu'elle montait [...]. Il était surpris sans doute dans sa masse imposante, ce matin-là, de sentir cette

étincelle de vie humaine grim pant et rampant jusqu'à son sommet. Comme les dernières branches se tinrent ferme pour aider la faible et légère créature dans son ascension ! Le vieux sapin aimait évidemment son nouvel habitant [...] Voici la mer dorée par la lumière du soleil levant et vers l'est glorieux deux faucons volent en battant lentement des ailes [...]. Les oiseaux se mirent à chanter de plus en plus fort. Enfin le soleil s'éleva et sa clarté devint éblouissante. Sylvia pouvait voir les voiles des bateaux sur l'océan, et les nuages, tout à l'heure pourpres, roses et dorés, disparurent [...]. Maintenant, regarde à terre, Sylvia, du côté du marais verdâtre entre les bouleaux brillants et les sombres sapins... regarde, regarde, une tache blanche, — on dirait une seule plume, s'élève du sapin mort et grandit, grandit, monte, s'approche enfin... ne remue pas car le héron s'est posé sur un pin, non loin du tien ; il appelle sa compagne restée au nid et nettoie ses plumes pour la journée qui commence... »

En possession du secret, la fillette rentre à la maison où l'attendent la grand-mère et le chasseur, prêt à la récompenser libéralement. Mais... « Qu'est-ce donc qui, tout à coup, l'empêche de parler ? Depuis neuf ans elle est sur la terre et au moment où le monde, pour la première fois, lui tend la main, doit-elle se détourner pour l'amour d'un oiseau ? Elle a dans les oreilles le murmure des branches vertes du sapin, elle se rappelle comment le héron blanc arriva en volant dans l'air doré et comment, ensemble, ils contemplèrent la splendeur matinale de la mer... et Sylvia ne peut parler, elle ne peut livrer le secret de l'oiseau et vendre sa vie. »

Ce n'est pas un mouvement d'humeur passager qui arrête l'enfant, ni la répugnance d'un cœur tendre devant le sacrifice d'une paisible créature, mais bien une force très grande, comme celle qui faisait plier Wordsworth lorsqu'il était sur le point, croyait-il, d'offenser la nature. A cette heure, les différences s'estompent entre la fillette et l'oiseau. Leurs organismes peuvent être inégalement développés : ils ont des facultés communes ; ils éprouvent des satisfac-

tions et ils souffrent pour des raisons identiques. Ce sont tous deux des vivants. A l'homme de faire certaines discriminations s'il éprouve un scrupule quelconque au moment de tuer. L'enfant étouffe plus difficilement la voix de l'amour qui a grandi dans son cœur pour son frère inférieur. Ce devoir de solidarité apparaît d'autant plus impérieux, et méritoire la loyauté de la fillette, que d'autres influences la poussent à parler. Il y a d'abord le désir de plaire au jeune chasseur : « elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi charmant, et le cœur de femme qui dormait en elle était vaguement bercé par un rêve d'amour ». Il y a aussi la perspective de gagner dix dollars, somme considérable pour une petite pauvre. Mais il n'eût pas été dans la manière de Miss Jewett de faire un exposé de théories ou une longue analyse ; elle donne seulement du mutisme de l'enfant l'explication que celle-ci eût avancée si elle avait été capable de la définir : « ils avaient contemplé ensemble la splendeur matinale de la mer ».

Le retour du pâturage à travers bois, l'ascension du pin avant l'aurore et le lever de soleil sur la mer sont décrits avec art. L'harmonie de la phrase et le choix des mots donnent un ton charmant de vérité et de vie aux scènes et aux tableaux qui enveloppent l'étude de cette âme enfantine.

Miss Jewett reçut maint éloge pour le *White Heron*, notamment de Mary E. Wilkins qui lui écrivit : « C'est charmant à vous de parler en des termes si flatteurs de mes histoires, mais je n'ai jamais écrit de conte qui vaille votre *A white heron*. Je ne crois pas avoir jamais lu d'histoire, à l'exception peut-être de *Deux morts* de Tolstoï, qui m'ait si profondément émue. »

* * *

L'enjeu de la lutte entre l'amour de la nature et celui de l'argent dans « *A Neighbor's Landmark* », sera l'existence des deux grands pins qui se détachent majestueusement au sommet de la colline d'où ils voient passer à leurs pieds des générations de paysans et de pêcheurs. Plus d'une fois

les yeux des marins les ont cherchés avec anxiété, et les voyageurs rentrant au pays les ont gaiement salués de loin. Enfants, les Packer ont grimpé jusqu'à leur cime et, dans leur vieillesse, ils se sont traînés vers eux pour les caresser et s'asseoir sous leur protection.

L'émoi est donc grand, à la maison et au pays, quand Ferris, marchand avide, persuade au père Packer de lui vendre les deux arbres. Car il n'est pas aisé de faire revenir le fermier sur ses décisions. C'est un étrange caractère, autoritaire et prenant plaisir à aller à l'encontre de la volonté de son entourage. Mais, après s'être querellé, il lui arrive de faire volte-face car il ne peut supporter une opposition latente. Nous assistons à un de ces revirements : un jour, John Packer s'est arrêté de pêcher pour admirer les deux pins dont les branches s'entrelacent comme en une alliance désespérée. Il voit soudain monter sur la colline, tel un convoi funèbre, Ferris et son équipe de bûcherons, traînant leurs échelles et leurs scies. Alors, il rame avec colère et il arrive à temps pour sauver ses arbres de la hache :

« Ce fut comme une folle panique. Il jurait et maudissait le vieux Ferris pour ses péchés, et il n'y avait pour l'entendre que les vagues agitées et brillantes, entre lui et la côte... »

Comme dans l'âme de Sylvia, un sursaut empêchait au dernier moment que la faute contre la nature ne fût commise.

* * *

Les deux « *Dulham ladies* », — les demoiselles Dobbin, — sont proches parentes des Misses Jenkyns de Cranford. Il n'est pas de point où Miss Jewett se rapproche davantage de Mrs Gaskell. Cela vient de la similitude complète des modèles. Les vieilles demoiselles, filles de pasteurs de petite ville de la Nouvelle-Angleterre, étaient, au xix^e siècle, l'image fidèle de leurs sœurs anglaises : même race, même idéal, même physionomie.

Les Dobbin conservent comme des reliques les mantilles

et les ombrelles qui lancèrent jadis la mode à Dulham. Elles n'ont jamais rien changé dans leurs habitudes de vie ni dans l'agencement de leur maison ; elles ont laissé les esprits et les coutumes évoluer autour d'elles avec la conviction tranquille qu'elles demeuraient les gardiennes respectables et respectées des pures traditions aristocratiques, les *leaders of society*. Leur façon de marcher dignement dans la rue en ignorant ce qui se passait à leurs côtés ne leur a pas permis de s'apercevoir qu'aux regards admiratifs des habitants de Dulham avaient succédé à la longue des sourires ironiques. Les femmes du type Dobbin se rencontrent en tout lieu où, comme un fruit dans un bocal, les derniers représentants d'une classe autrefois brillante se conservent à l'abri des contacts impurs avec l'extérieur qui constamment se transforme. L'origine raciale et religieuse de nos deux ladies est reconnaissable toutefois à la teneur de certaines déclarations :

« Si je me suis efforcée de faire quelque chose, dit Miss Dobbin, ç'a été de garder ma place sans faiblesse et de maintenir, aussi élevé que possible, le standard de la culture intellectuelle et de l'élégance des manières... » Pour remplacer leurs vieilles *breakfast caps* les Dobbin girls achètent d'aguichantes franges de faux cheveux qui produisent un effet à la fois comique et pitoyable sur leur front déjà ridé. Dans leur vie où rien n'arrive, le voyage à la ville et l'achat de ces objets de luxe chez un perruquier français constituent une entreprise d'envergure. Mais leur âme reste se-reine, car elles s'acquittent d'une mission. « Je pense que nous avons vis-à-vis de la société le devoir de suivre la mode... Une lady doit être plaisante à regarder... ». « Devoirs vis-à-vis de la société », « standard à maintenir », ...nous sommes bien en Nouvelle-Angleterre.

L'imagination est très développée chez les deux femmes. Ces héritières rangées d'une famille solidement établie n'ont jamais eu de contact brutal avec la réalité et elles ont conservé, à certains endroits, une naïveté enfantine, une aptitude extraordinaire à voir la vie en rose grâce à de bienfaisantes illusions. L'une et l'autre sont surtout indulgentes

vis-à-vis de soi-même. L'aînée fait observer à sa sœur que sa frange est plus claire qu'il ne lui avait semblé à l'intérieur du magasin ; mais elle se hâte d'ajouter que la couleur passera sans doute à l'usage. « Elle était si pleinement satisfaite de sa propre apparence qu'elle ne voulait pas jeter une ombre, si légère fût-elle, sur le plaisir des autres. Il est certain qu'elle n'aurait jamais laissé Lucinda choisir cette parure si elle l'avait vue, du premier coup, sous une bonne lumière. De son côté, Lucinda se faisait exactement les mêmes réflexions à l'égard de sa compagne. »

Les Dobbin girls et leurs semblables sont des personnages assez insignifiants sur la scène du monde. Dans leur rôle de figurants, elles alimentent la verve de la jeunesse tandis que les bonnes âmes, comme Miss Jewett, dont l'amusement est discret et attendri, se gardent de percer l'enveloppe de respectabilité qui dissimule une insuffisance morale et intellectuelle peu reluisante. L'auteur a rendu aimables ses personnages. Sa présentation indulgente en a fait deux poupées du bon vieux temps appelées soudain à la vie, de l'étagère où elles étaient reléguées. Le récit en a reçu une teinte de tranquille bonhomie et une odeur de vétusté provinciale qui ne sont pas dépourvues de charme.

* * *

« *Marsh Rosemary* » met en scène deux solitaires, un homme encore jeune et une femme très mûre, que le besoin de compagnie pousse à un mariage malheureux.

Jerry Lane effectue de temps à autre de menus travaux chez Nancy Floyd, digne couturière, propriétaire d'une petite maison et de quelques titres de rente. Les relations entre employeur et employé deviennent de plus en plus cordiales : la bonne demoiselle qui, toute sa vie, a observé scrupuleusement les préceptes de la morale puritaine et géré son bien avec une économie méticuleuse, trouve un émollient dans la présence de l'insouciant Jerry, bon enfant et amoureux de ses aises. Comment, d'autre part, la perspective d'un souper et d'un gîte réguliers ne sourirait-elle

pas à un demi-vagabond ? L'union de la cigale et de la fourmi est un exemple d'attirance des contraires.

Il y a donc à l'origine du mariage une poursuite instinctive du mieux-être à côté d'aspirations qui relèvent davantage de la vie affective. Nancy est heureuse de pouvoir répandre sur un compagnon les trésors de dévouement inemployés qu'abrite son cœur d'honnête femme ; il y a sans doute aussi chez Jerry un potentiel de tendresse qui vient s'ajouter à la masse des appétits moins nobles... « Attaché, dit le loup... » Quand il a goûté pendant quelques mois à la vie bourgeoise, Jerry, qui a gardé contact avec sa première famille du mastroquet, sent se réveiller ses instincts nomades. Il se fait matelot ; le navire est perdu corps et biens et sa femme prend le deuil. La paix est revenue dans l'âme de la veuve. Mais une dame Elton, ennemie personnelle de Nancy, s'empresse de lui apporter une nouvelle qu'un voyageur lui a communiquée confidentiellement : Jerry ne s'est jamais embarqué, il vit avec une femme, à Shediak. Nancy décide d'aller dénoncer l'imposteur en présence de sa nouvelle dupe. Mais quand, par la fenêtre, elle voit le couple, jeune et radieux, contemplant avec fierté un joli petit enfant, elle s'éloigne sans mot dire.

Pas plus que les Dulham Ladies, Nancy Floyd ne s'est vue vieillir. Elle ne demande même pas à son costume de combler, en apparence, le long intervalle d'années qui la sépare de son mari, de sorte qu'on pourrait les prendre pour la mère et le fils. C'est là qu'est le drame. Nancy est assez âgée pour faire une maman, mais une affection maternelle ne suffit pas à Jerry. La bonne femme a montré, en face du problème matrimonial, une dose peu commune de naïveté... Ignorance vraisemblable chez une vieille fille qui a vécu en vase clos, et qui, satisfaite de cultiver son jardin, n'a jamais cherché à s'éclairer par l'observation ou par la lecture. Elle se rend compte pour la première fois de l'erreur qu'elle a commise en se mariant, le jour où elle va être obligée de louer un homme pour les travaux que faisait autrefois Jerry. Elle recouvre la sérénité après la fausse nouvelle de la mort du marin :

« A partir de ce moment, elle fut plus heureuse et satisfaite de la vie qu'elle ne l'avait jamais été. Elle avait maintenant un Jerry idéal à pleurer, à chérir, à admirer [...]. Il importait peu, après tout, quelle sorte d'homme il avait été; il avait permis à son affection de s'épancher. » On trouve dans ces quelques lignes la clé du caractère de Nancy. Cette aptitude à se perdre dans la contemplation d'un être idéal, produit de son imagination, suppose, avec des dispositions romantiques, un caractère porté à l'indulgence ; elle n'est pas sensuelle puisqu'après une courte période d'union conjugale elle n'aspire à rien de mieux qu'à cet amour rétrospectif. Elle conserve ses illusions premières jusqu'au moment où, apercevant Jerry dans son nouveau foyer de Shediack, elle comprend que la différence des âges rendait leur union impossible :

« Elle alla sans bruit vers la fenêtre d'une pauvre maison basse d'où une vive lumière brillait dans la nuit. Oui, c'était Jerry. Comme il paraissait jeune encore ! Cette pensée la frappa comme un coup. Ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre [...]. L'autre femme se pencha à côté de la table sur laquelle le souper était servi et sortit un bébé de son berceau. L'enfant sourit à Jerry qui lui rendit son sourire ; le petit leva la main pour attraper une poignée de ces cheveux bouclés qui avaient été le délice de Nancy... La mère se tenait debout, les regardant, pleine de fierté et d'amour... »

La boucle de cheveux que le bébé cherche à saisir sur le front de son père a déjà figuré dans le récit, au moment où les premières fissures apparaissent dans le ménage : « Les choses se gâtèrent et un jour où Jerry Lane rentrait en retard pour dîner il trouva sa femme impatiente et maussade. L'humidité du vent d'est avait rendu ses cheveux bouclés et luisants et elle se souvint comment, au temps où il lui faisait sa cour, elle avait envie de tirer une de ces boucles pour le plaisir de la voir se reformer... » Si Nancy donnait suite à son projet de châtier le coupable, elle causerait le malheur de deux innocents. Toute la misère qu'une telle éventualité fait entrevoir ne dépasse pas en puissance

d'évocation l'épisode insignifiant de la boucle de cheveux. Celle-ci devient un symbole où se résume le drame, et elle permet à l'auteur de poser le problème sous son jour le plus humain. Le plaisir de jouer avec la boucle appartient au bébé et à ceux qui seront ses frères et sœurs ; la vieille femme a eu tort de croire qu'elle pouvait l'accaparer. Il ne fait pas de doute que Jerry travaillera pour élever le petit être au lieu de se corrompre dans l'oisiveté comme il avait commencé de le faire grâce aux économies de sa première femme. L'enfant sauve le père. Non seulement Miss Jewett ne prononce pas le réquisitoire que mérite la faute de Jerry, mais elle évite de la juger. Elle abandonne à l'appréciation du lecteur ce grand enfant également dépourvu d'éducation et de sens moral. S'il a transgressé les lois écrites de la société, Nancy, par son égoïsme inconscient, est allée à l'encontre de celles de la nature. Miss Jewett fait justice à Jerry en lui accordant aussi peu de prestige que de responsabilité. Nous sommes loin du puritanisme et de sa faculté d'indignation.

* * *

Dans « *A lost lover* » une vieille demoiselle reçoit la visite d'un vagabond aux yeux hagards. Elle écoute son histoire, — naufrage, pirates, maladies, alcoolisme —, et reconnaît en lui le fiancé dont elle pleura jadis la disparition. Miss Jewett reprend ici le thème des amours brisés par les drames de la mer. Elle a beaucoup d'attirance pour ces tragédies et elle le déclare. Il y a dans le conte une nièce de vingt ans (quand une jeune personne, dans ses récits, écoute des histoires de personnes mûres, cette jeune personne est Miss Jewett) « pour qui les histoires de marins perdus en mer ont un charme merveilleux ». On s'explique cet attrait chez une vieille fille sans passions, mais non sans imagination, dont l'âme délicate et sensible se plaisait à échafauder en rêve des idylles qui trompaient une soif non satisfaite de vie sentimentale.

Bien que Miss Jewett ne pense nullement à soi en faisant

l'ébauche de Horatia Dane dans *A lost lover* ou de Nancy Floyd dans *Marsh Rosemary*, elle partage probablement avec ces deux femmes l'avis que de belles amours imaginaires, sans heurts et sans déceptions, valent souvent mieux que les associations plus tangibles de la vie réelle. Le conte ne vaut particulièrement ni par l'intérêt du récit, ni par la qualité de la forme. Il est, à ces points de vue, inférieur aux autres pièces du recueil, à *Marsh Rosemary* par exemple paru neuf ans plus tard (1886).

* * *

Les péripéties d'un mariage à l'essai, le « *Courting of Sister Wisby* », donnent à l'auteur l'occasion d'exercer sa verve aux dépens d'une catégorie de dévots paresseux et de certaines sectes aux pratiques singulières.

Brimblecon entend un prédicateur ambulant et se sent appelé à fonder, en compagnie de quelques autres auditeurs, une colonie où l'on habitera avec les anges tout en demeurant sur la terre. On aura des « femmes-esprits ». Brimblecon quitte donc son épouse de chair et ses enfants, mais ce nouveau Brook Farm manque de confort comme le premier et la faim ramène l'infidèle au foyer. Sa femme morte, Brimblecon se rend à une assemblée de « Baptistes chrétiens » dans la ville voisine et séjourne en billet de logement chez une riche fermière, Lisa Wisby. Invité et hôtesse décident de faire un essai de vie en commun. Brimblecon emménage, puis déménage car il n'a pas fait l'affaire ; Lisa le rappelle quelque temps après et le couple s'établit définitivement.

Miss Jewett dut éprouver comme un sentiment de pudeur au moment de raconter l'aventure du diacre Brimblecon, peu vraisemblable dans plusieurs détails et complètement dépourvue de dignité dans l'ensemble. Malgré son accent de bonne humeur et sa finesse, cette aimable satire pouvait aussi porter ombrage à nombre de gens susceptibles en matière de sujets religieux. Toujours est-il qu'elle laisse la responsabilité du récit à son informatrice, Mrs

Goodsoe. Cette bonne femme révèle à travers ses jugements la mentalité du peuple des campagnes, équilibré et prompt à rire de l'exaltation comme de toute originalité.

Lisa Wisby est une maîtresse femme. On la soupçonne de n'avoir perdu son sang-froid à aucun moment le jour où, introduite dans la secte, elle participa aux transes et extases de la sainte assemblée en union avec Brimblecon. Le renvoi du diacre à la fin de la période d'essai a toute l'apparence d'une mise en scène destinée à faire apprécier au bonhomme les félicités temporelles de Windrey Hill. Lisa aura soin aussi de « ne jamais rien confier » à son mari et elle léguera tous ses biens à Phébé, sa vertueuse belle-fille.

Celui qui mérite et accepte de tels traitements ne possède certainement pas une âme héroïque. Brimblecon fait triste figure. On le considère d'abord avec quelque indulgence et on attribue ses errements aux excitations d'un prédicateur exalté, mais on croit découvrir ensuite des manœuvres et calculs qui ne sont pas précisément le fait d'un simple d'esprit. Sous la coupe de Lisa, « le diacre, rapporte Mrs Goodsoe, s'est guéri de sa piété ; quand on le tenait ferme, il travaillait dur... C'était un buveur de cidre comme il n'y en a pas..., etc. » Regrettons que Miss Jewett ait poussé le souci de reproduire fidèlement les paroles de son interlocutrice jusqu'à relater des épisodes d'une bouffonnerie un peu facile. C'est ainsi que le diacre apparaît à chaque déménagement avec une cage pleine de poules au bout de sa charrette et de nombreux paquets attachés sous les essieux... qu'il tombe à la renverse dans un tas de copeaux, la voiture ayant démarré trop brusquement... On conçoit un tel raffinement de détails dans la légende populaire qui se gausse et brode volontiers, mais un écrivain de la tenue de Miss Jewett ne devrait pas avoir l'air d'exploiter un succès de rire. L'auteur eut d'ailleurs le mérite, assez rare chez les conteurs de son époque en Nouvelle-Angleterre, d'éviter ce travers dans l'ensemble de son œuvre.

Le *Courting of Sister Wisby* a un préambule assez long où Sarah O. Jewett chante son amour de la nature sauvage : « Je pensais avec un plaisir nouveau que, sur un pâturage

vierge comme celui-là, *on se rapproche davantage de la nature* [...]. Aucun laboureur aux souliers pesants n'avait peiné pour retourner le sol et lui arracher *une moisson artificielle*. » Si le récit de Mrs Goodsoe a les qualités d'une bonne narration orale, ce préambule contient, lui, une excellente description avec des détails et des images très exacts :

« C'était une de ces journées de l'été finissant en Nouvelle-Angleterre, quand le souffle de l'automne se glisse furtivement à travers la campagne où tout est mûr et, avec une sympathie feinte pour ceux qui faiblissent sous la chaleur d'août, jette son manteau d'air froid et vivifiant sur la feuille, la fleur, et les épaules de l'homme [...]. Je vis un bonnet brun, et un châle brodé qui se gonflait et se vidait parmi les genévriers..., etc. »

Miss Jewett se prend à philosopher :

« J'entendis la voix d'un *bobolink* attardé puis le vis s'élever de l'herbe et voleter en chantant [...]. Une vieille corneille approcha péniblement et envoya un croassement de mépris à l'adresse de son voisin, — tout comme un méchant critique fit pour Keats : il est si difficile d'être juste pour ses contemporains ! »

De ces mauvais traitements aux mains des « reviewers », Miss Jewett n'eut toutefois pas à se plaindre personnellement...

* * *

« C'était au mois d'avril, dans une petite ville rurale du New-Hampshire éloignée du chemin de fer. Une à une, les lumières s'étaient éteintes dans les maisons qui s'éparpillaient autour de celle de Miss Tempy Dent. Mais, lorsque les voisins jetaient un dernier regard dehors, leurs yeux se tournaient avec une curiosité instinctive vers la vieille demeure où une lampe brûlait sans discontinuer. Ils soupiraient.

« Pauvre Miss Tempy ! » s'écria plus d'une connaissance attristée, car la brave femme était couchée, morte, dans sa chambre exposée au Nord et la lumière qu'on apercevait était celle des personnes qui la veillaient... »

Ce début de « *Miss Tempy's Watchers* » est caractéristique de la manière habituelle de Miss Jewett. Il montre comment elle amène le lecteur sur le théâtre du récit : avril... une petite ville s'isole sur la carte du New Hampshire... on voit les lampes s'éteindre une à une et on devine qu'il se passe quelque chose dans la demeure de Miss Tempy vers laquelle se tournent tous les regards ;... plus de lumière nulle part si ce n'est dans la maison de la vieille fille qui se trouve isolée à son tour : nous sommes au chevet de la morte. Ensuite, quelques mots suffiront pour représenter les acteurs. Ce sont des types intéressants de femmes de la Nouvelle-Angleterre, sèches, rusées, à l'esprit vif ; leur fine chevelure est rejetée en arrière en nettes torsades. Mrs Crow est riche, Miss Benson élève péniblement six neveux et nièces. Miss Tempy aurait voulu que les deux femmes se lient d'amitié et que la première comprenne les difficultés de la seconde. Voilà pourquoi, voyant sa fin approcher, elle leur a demandé de la veiller lorsqu'elle serait morte... Son vœu sera exaucé.

Le conte est un des meilleurs de Miss Jewett. Sans recherche, à aucun moment, de l'élément tragique et sans recours au ton grave ou doctrinal, elle traite le grand sujet de la charité qu'elle entremêle avec une émouvante méditation sur la mort. Entre le début de l'histoire où les deux femmes sont absorbées dans leur tricotage et les paroles finales que Sarah Benson prononce en ouvrant la porte à son réveil « ce sera une belle journée pour les obsèques », on a senti que les personnages étaient soustraits peu à peu à l'emprise de la vie. Dans l'âme de Mrs Crowe, amenée insensiblement en présence de la mort, la lumière se faisait tout d'un coup. Elle jugeait la défunte et se jugeait elle-même.

Le dialogue, très vrai, contribue à rendre sensible le contraste entre la fluidité des influences spirituelles et l'épaisseur des exigences de la chair. Le cycle de pensées que la présence invisible de la défunte suggère dans l'esprit de Mrs Crowe, aura pour aboutissement la résolution, souhaitée par Miss Tempy, d'aide charitable au prochain et plus particulièrement à Miss Benson. Cette dernière, âme simple

et sans détours, écoutera avec un étonnement non dissimulé, les déclarations de son amie qui essaiera de justifier son indifférence passée : conversion n'est pas reniement.

« Les deux femmes ne pouvaient chasser de leur esprit l'impression que quelqu'un les regardait [...]. « Je n'ai jamais connu une femme qui ait eu le cœur sur la main comme elle, dit Mrs Crowe. Elle ne donnait pas selon ses moyens. Je lui disais quelquefois qu'elle avait tort. Vraiment, je craignais qu'elle n'allât trop loin ; nous avons un devoir vis-à-vis de nous-mêmes. »

« Sœur Benson releva inconsciemment des yeux à demi amusés puis se reprit. Mrs Crowe, les traits sérieux, soutint fermement son regard : « Il ne m'est pas si facile de donner qu'à d'autres », dit-elle simplement, mais avec un effort que les circonstances seules rendaient possible. »

La psychologie de ces femmes dépourvues de culture acquise, mais non de finesse naturelle, et leurs réflexions empreintes d'une justesse naïve sont bien notées. Parmi les bénéficiaires de la générosité de Miss Tempy, Sarah Benson rappelle le cas d'une jeune fille épuisée par le travail à qui la défunte avait donné soixante dollars, — les deux tiers de son revenu annuel, — pour qu'elle puisse refaire sa santé à la campagne. « Soixante dollars », s'exclama Mrs Crowe... Les deux femmes se regardèrent en silence. La grandeur de ce sacrifice généreux dépassait leur faculté de compréhension. « Elle était juste assez pauvre pour faire cela ! » déclara enfin Mrs Crowe.

Les ténèbres s'épaississent et, dans le silence que rompt seulement le grignotement d'une souris dans le placard voisin, la pensée de la mort envahit les deux amies. Elle agit surtout sur Mrs Crowe, car Miss Benson est habituée à ces charitables veillées funèbres et l'oubli constant de soi-même ne la porte pas à l'introspection. Elle a atteint un niveau de spiritualité d'où elle domine inconsciemment la vie et la mort. C'est sur Mrs Crowe que nous observons les réactions d'une bourgeoise tranquille arrachée quelques moments à la routine de son existence confortable et placée, non sans désarroi, devant le problème de l'au-delà. Elle

quitte à regret la cuisine pour suivre sa compagne dans la chambre de la défunte quand le milieu de la nuit est arrivé. Son cœur bat lorsque la lumière de la lampe fait se détacher sur le mur leurs silhouettes magnifiées. Cependant, Sister Benson s'est approchée du lit, et, sans nervosité, elle a relevé le voile qui couvre le visage de la morte. « Plus je la vois, plus elle me semble plaisante », murmure-t-elle. Paroles de sérénité. Mrs Crowe, elle, trahit des sentiments d'inquiétude humaine. « C'est quelque chose que d'avoir franchi le grand passage. » Puis les deux femmes regagnent la cuisine et, après un laps de temps, elles prennent une collation. « Quelles excellentes confitures elle faisait ! » dit Mrs Crowe d'une voix triste. Cette remarque et celle de Miss Benson, quelques instants plus tôt au chevet de la morte, peignent les deux tempéraments. Ce n'est pas que l'auteur ait voulu accabler Mrs Crowe. Elle la fait parler aussi des vertus de Miss Tempy, et Miss Benson, de son côté, ne prétend pas ignorer les préoccupations matérielles qui hantent tout être de chair ; mais il était naturel que celle-ci remarquât la sérénité des traits de la défunte et que celle-là fit l'éloge des confitures. Le seul souci de respecter la vérité du geste et de la parole a produit cet excellent parallèle.

* * *

Aux lecteurs pressés, désireux de connaître Miss Jewett, femme et écrivain, on pourrait recommander le conte « *Going to Shrewsbury* ». Cette courte esquisse ne saurait évidemment représenter à elle seule toute son œuvre ; il y manquerait notamment un de ces paysages où le vent humide de la Nouvelle-Angleterre apporte le parfum des pins aux cimes aiguës et le cri des oiseaux de mer. Mais on y trouve la description d'une scène banale en un style aisé, plein néanmoins de charme et d'émotion, où transparaît la personnalité de l'auteur et où l'on peut voir ce qui constitue l'originalité de son art.

Mrs Peet, une vieille fermière, monte dans le compartiment où se trouve le narrateur. En route, la bonne femme

explique qu'elle a été obligée de quitter sa maison, hypothéquée, pour aller habiter chez sa nièce, à Shrewsbury. Elle craint de ne pouvoir s'acclimater dans sa nouvelle résidence. L'auteur compatit à sa peine et la réconforte de son mieux. L'année suivante, de passage au pays, elle apprend que Mrs Peet vient de mourir après avoir été très heureuse pendant ses derniers jours à Shrewsbury.

Le conte débute ainsi : « Le train s'arrêta à une station intermédiaire avec une mauvaise volonté apparente. Une vieille voyageuse eut à peine le temps de monter qu'une secousse soudaine faillit lui faire perdre pied et nous reparâmes. Je ne vis d'abord qu'une campagnarde portant un grand panier et divers objets contenus dans un mouchoir du vieux temps ; puis je m'aperçus que c'était une de mes vieilles amies, Mrs Peet, qui habitait dans une petite ferme, à quelques milles du village. Son beurre, ses œufs frais étaient renommés et ses coucous étaient les premiers en fleurs... »

Voilà déjà de quoi juger la qualité du réalisme de Miss Jewett. Elle fait évoluer une femme du commun dans un décor vulgaire, avec des détails suffisants pour classer le personnage et satisfaire la curiosité du lecteur. Le sens de la mesure fixe des bornes qu'elle ne transgresse pas. Prenons, par exemple, la secousse qui ébranle la bonne femme au moment où le train se met en route. Ce détail eût manqué. Il est vrai. Bien des auteurs n'auraient pas résisté à la tentation de faire basculer Mrs Peet sur son panier ou de mettre dans sa bouche une série d'exclamations de circonstance. D'autres auraient fait voir les doigts rougis et les ongles peu soignés de la fermière. Miss Jewett estime sans doute que les lecteurs savent ce qu'est une vieille paysanne et elle poursuit son récit. Non qu'elle répugne à mentionner le beurre et les œufs ; ici, toutefois, par un souci d'élégance, elle poétise la phrase en citant les fleurs de coucou.

Ce réalisme est constamment teinté de romantisme. Miss Jewett nous dira ce qu'elle fait et ce qu'elle ressent. Elle ne peut avoir une vision strictement matérielle des choses. Il lui semble que le train s'arrête « avec mauvaise

volonté ». Si l'exode de la pauvre femme lui apparaît comme une véritable tragédie, elle ne s'efforce de nous faire partager son impression qu'en nous disant ce qu'elle a vu et entendu : « Allons, dit Mrs Peet, le passé est le passé ; ne pensons plus à tout cela. Mais je vis de grosses larmes couler lentement le long de ses joues ; elle tira son bonnet sur ses yeux d'un geste impatient et regarda de l'autre côté. » Le mouvement puéril, bien observé, de la bonne femme, simple et faible comme un enfant, ne peut manquer d'apitoyer. L'auteur lui-même sent ses yeux devenir humides, et elle se promet de ne pas perdre de vue sa compagne et de lui venir en aide.

Voici maintenant la fin du conte : « Il me semblait que j'avais connu Mrs Peet mieux que personne. J'avais espéré la revoir et l'entendre raconter sa vie à Shrewsbury, avec ses bons et ses mauvais côtés. Je me demandais ce qu'il était advenu du chat et du vieux mouchoir défraîchi qui contenait ses affaires. »

Le chat dans son panier et le paquet de menus objets enveloppé dans un mouchoir, que Mrs Peet emportait dans sa retraite, avaient frappé le regard de l'auteur quand la vieille femme était montée dans le train. Le chat avait passé sa patte hors du panier et s'était impatienté ; le mouchoir s'était défait et il avait fallu ramasser son contenu éparpillé sur le plancher. Ainsi, les deux bagages avaient absorbé l'attention des voyageurs, et il était naturel que l'auteur, songeant à Mrs Peet disparue, pense aussitôt à ces deux accessoires.

Miss Jewett a quarante ans quand elle publie ces lignes et elle a atteint l'apogée de sa carrière ; elle connaît donc la valeur d'un mot écrit. On voit avec quelle franchise elle avoue n'avoir rien réalisé de son plan d'assistance charitable, avec quelle simplicité elle rapporte l'association d'idées que provoque en son esprit la nouvelle de la mort de Mrs Peet.

* * *

Avec « *The Town Poor* » l'auteur rentre dans le domaine de ces âmes de bonne volonté qui lui ont inspiré ses meilleures pages.

Ann et Mandana Bray, vieilles filles ruinées, habitent une chambre misérable chez un pauvre fermier à qui la ville verse une indemnité mensuelle de cinq dollars. La veuve Trimble et Miss Rebecca Wright viennent les visiter, et, émues de leur situation, décident de leur rendre leur ancienne demeure.

On le voit, il n'arrive rien ; et pourtant, nulle part mieux qu'ici Miss Jewett n'a su tirer d'une situation banale un récit émouvant et presque pathétique. Elle remarque avec justesse que la détresse d'une personne ou d'un lieu nous est souvent rendue sensible par des détails infimes et, en apparence, dépourvus de toute portée : « On était choqué de voir ces femmes respectables et distinguées dans une chambre aussi pauvre et nue. Il y avait une petite table au milieu, avec quelques biscuits sur une assiette, et, je ne sais pourquoi, *ceci ajoutait beaucoup à la désolation générale*. Ann Bray, l'aînée des deux sœurs, dont les doigts pendaient lamentablement au bout du bras droit tenu en écharpe, etc. » Plus loin l'auteur, après avoir montré Ann Bray consolant sa sœur qui vient d'avoir une crise de larmes, se contente de noter une réflexion de Mrs Trimble : « Elle pensa que ce n'était pas la première fois qu'elle avait pleuré et que l'autre l'avait réconfortée. *La triste scène avait dû se répéter bien des fois pendant ce long et triste hiver...* » Ces derniers mots, sans viser l'effet, évoquent parfaitement la détresse infinie de ces vies misérables.

De l'ensemble du conte se dégage une leçon de charité. Mrs Trimble, qui stigmatise la carence des conseillers municipaux à l'égard des demoiselles Bray, est de la race de ces militantes intrépides qui luttèrent fougueusement pour l'accession des femmes aux affaires publiques. Mais elle n'est pas poussée par l'ambition. Elle est simplement coura-

geuse et juste ; elle ne se dérobe ni au spectacle de la misère dont les hommes se détournent volontiers, ni à l'appel de la conscience qui retentit aussitôt dans son cœur. En somme, les conseillers n'étaient pas fâchés d'être débarrassés des deux vieilles filles, reléguées dans une ferme lointaine un peu comme des enfants sont abandonnés dans un bois, et plus d'un citoyen était leur complice, — par omission.

Avec Mrs Trimble, Ann Bray partage les honneurs de l'histoire. La vertueuse fille soutient vaillamment sa sœur dans une épreuve sans issue. Elle sourit, Mandana pleure. Après la leçon de charité, le contraste entre ces deux tempéraments, l'un heureux, l'autre inquiet, exalte les mérites de la joie invincible et de l'enthousiasme : « Oh, sœur ! dit Ann. C'est Mrs Trimble et Rebecca Wright ! Bonnes créatures que vous êtes ! J'ai senti toute la journée qu'il allait arriver quelque chose de bon... Il faut que je vous embrasse ! — Je ne sais où nous allons nous asseoir tous, se lamenta Mandana, il n'y a qu'une chaise et un lit... »

Mais, si bienfaisant est le rayonnement de l'aimable Miss Ann que bientôt « l'esprit d'hospitalité remplissait la chambre de ses reflets d'or ». Voilà un des thèmes favoris de Miss Jewett : l'influence invisible exercée par les vivants, comme ici, ou par les morts, comme dans *Miss Tempy's watchers*. La charité élève Ann Bray au-dessus de l'humain et, — ceci est nouveau, — elle inspire à l'auteur des lignes que seule peut écrire la descendante d'une race religieuse. « Miss Ann prit ce qui restait des pêches sur son biscuit ; il y en avait à peine une cuillerée après que les autres eussent été servis ; elle demanda quand même si quelqu'un en voulait encore. Puis il y eut un silence pendant lequel une vague de tendre sentiment monta dans le cœur des quatre anciennes. A ce moment, le soleil couchant baigna de lumière la pauvre chambre, et donna un reflet d'or à la teinte brune des boiseries. Ann Bray, avec ses cheveux gris et ses traits usés, se tenait au bout de la table dans une sorte d'auréole. Mrs Trimble sembla frissonner ; elle pensait au texte : « quand deux ou trois d'entre vous seront assemblés... » et elle avait presque peur... »

C'est une des très rares allusions bibliques qui se rencontrent dans l'œuvre de Miss Jewett.

* * *

Peu de contes sont aussi vides d'action que le « *Hiltons' Holiday* », mais les scènes paysannes qu'il contient sont d'une exquise fraîcheur.

Le fermier Hilton, voulant distraire ses fillettes et content, lui-même, de changer d'horizon, saisit le prétexte d'emplètes urgentes pour atteler la voiture et emmener les deux enfants à la ville. On les voit recevant les conseils de la maman qui tourne autour d'eux comme une poule autour de ses poussins, ... serrant, à Topham, la main du fameux juge Masterson ; ... posant chez le photographe, etc. De retour à la maison, le père s'aperçoit qu'il a oublié de faire ses achats.

Le dialogue du début entre le fermier et la fermière est excellent. La psychologie de ces honnêtes paysans et leur conversation sont très exactement notées ; la description qui enveloppe le morceau ajoute encore à son charme. Citons le passage où Hilton, assis sur le pas de sa porte et fatigué par sa journée de travail, vient de s'assoupir après avoir parlé avec sa femme, occupée à l'intérieur de la maison. Plus rien n'interrompt le silence du soir : « La brise nocturne fit frissonner les grands bois et l'on entendit mieux le murmure du ruisseau dégringolant la colline. De temps à autre un oiseau poussait un cri plaintif. Sur la maison, qui était basse, brillait une lune d'une blancheur éclatante comme en hiver ; les vitres avaient des reflets argentés et l'on pouvait presque voir les teintes d'un petit lilas en fleurs dans un coin abrité, près de la porte de la cuisine. Le coassement des grenouilles montait sans arrêt des basses terres... »

On retrouve ce paysage nocturne à la fin du conte où les deux fermiers, avant de rentrer, s'arrêtent un instant et regardent leurs champs envahis par l'ombre. Le calme de

la nature et la sérénité des âmes dans cette famille unie laissent le lecteur sous une impression de paix profonde et de parfaite harmonie.

On verra combien, dans le dialogue auquel nous venons de faire allusion, le mouvement du fauteuil à bascule, mentionné à quatre reprises, anime le tableau, et aide à voir la fermière en train de causer avec son mari.

« C'est cela, John, acquiesça Mrs Hilton, d'un air pensif, et elle se mit à se balancer posément sur son fauteuil à bascule, ce qui était toujours bon signe... »

Ils continuent de parler, puis :

« Oui, ce sont de bonnes filles, dit la mère avec une douceur inaccoutumée, et l'on entendit le craquement du fauteuil, régulier comme le tic-tac d'une horloge... »

Un peu plus loin encore, la fermière étant sur le point de s'impatienter :

« ... Ici le fauteuil, — mauvais présage, — s'arrêta... »

Enfin :

« Allons ! Vous avez comploté quelque chose... (*Le fauteuil se remit à basculer...*) »

Miss Jewett a utilisé plusieurs fois ce procédé, un peu primitif certes, mais qui ne manque pas de produire l'effet cherché.

* * *

Le deuxième printemps — « *A Second Spring* » — du fermier Haydon fait suite à un sombre hiver. Il a perdu sa femme après quarante ans d'heureuse union : « Un jour, le docteur qu'Israël Haydon avait questionné avec anxiété derrière le tas de bois qui les cachait tous deux à la vue de sa femme, le docteur avait dit qu'elle ne se remettrait pas. L'effondrement de son bonheur avait été soudain et lamentable. »

William Haydon propose à son père de venir habiter avec lui, mais le vieux refuse : « ce ne serait ni votre maison ni la mienne ». Le manque de ménagère se fait bientôt sentir ; le fermier s'obstine néanmoins à rester seul. Après plusieurs mois, William le décide à accepter les services de

Maria Durrant. La brave fille apprenant qu'on la soupçonne au pays d'être venue chez Haydon avec l'idée bien arrêtée de devenir sa femme veut partir. Il la retient et lui promet d'assurer ses vieux jours. Il l'épousera.

Un Maupassant eût probablement attribué à la seule disette de soins matériels la détresse du vieux Haydon. D'autant plus que les rudes fermiers de la Nouvelle-Angleterre, semblables à ceux de Normandie et d'ailleurs, considéraient parfois leurs épouses comme des accessoires de l'exploitation, à remplacer sans regrets superflus lorsqu'ils avaient été d'un bon usage. Mais l'âme de Haydon est plus complexe. Ce n'est pas un sentimental et Miss Jewett ne commettra pas l'erreur de nous le présenter comme tel. Ce n'est pas non plus un cynique, une brute comme on en rencontre chez les écrivains naturalistes. C'est un type de fermier moyen dont la situation s'est assise selon les principes de l'économie classique. Il pourra être bouleversé par la mort de sa femme ; après quelques mois de vie solitaire, il se rendra sans peine aux arguments de William, interprète de la sagesse paysanne ancestrale, de cette sagesse qui préside aux alignements de bestiaux bien en chair devant les rateliers et aux tablées de travailleurs satisfaits autour d'une bonne soupe servie avec exactitude.

Ce mariage d'un homme rassis est une affaire longuement mûrie, entreprise sans précipitation et en s'entourant de toutes les garanties de succès. On s'avance prudemment et sans montrer son jeu. Miss Jewett ne nous dit pas qu'Israël Haydon serait heureux d'avoir une certitude au sujet des sentiments que Maria Durrant nourrit à son endroit, mais elle nous le montre souriant après qu'il a entendu, de l'autre côté de la porte, une déclaration explicite de la servante en conversation avec Mrs Chellis. La première proposition, lorsque Maria parlera de quitter la ferme, sera simplement une promesse d'assistance pour les vieux jours. Israël est là « sans essayer de faire croire qu'il est tombé amoureux, mais aimable, juste et digne, un peu comme un ecclésiastique... ». La déclaration candide sur laquelle se clôt l'histoire, est bien dans la note du caractère de Haydon, pru-

dent et occupé de soi, mais aussi juste et reconnaissant :
« Maria, il faut que je vous dise merci. J'ai maintenant une
bonne épouse. »

* * *

« *The Flight of Betsey Lane* », une des histoires les plus
longues de Miss Jewett, décrit le milieu d'un hospice de
campagne et raconte l'équipée d'une bonne vieille qui s'en
échappe pour aller visiter l'Exposition de Philadelphie.

Ils sont là une vingtaine, presque tous des vieillards,
avec le directeur et sa famille. On les voit se livrer aux tra-
vaux des champs, éplucher les légumes en causant, ou s'as-
seoir à la table du repas. Betsey Lane, 69 ans, est une petite
vieille aimable et douce. Elle ne se plaint pas de son sort,
ce qui serait considéré de très mauvais goût à l'asile ; elle
fait d'ailleurs partie, avec Mrs Lavina Dow et Miss Peggy
Bond, du trio de femmes bien élevées qui se sont constituées
gardiennes des bonnes manières et froncent les sourcils aux
fauteurs de malséance. D'où vient l'autorité de ces « leaders
of society » au petit pied ? Probablement de ce qu'elles ont
fréquenté les gens du monde, ne fût-ce qu'en qualité de
domestiques. En ce qui concerne Miss Bond, nous connais-
sons une source de son prestige : elle est affligée d'une ma-
ladie d'yeux, affection rare et par suite distinguée en com-
paraison des maux vulgaires, rhumatismes ou autres, dont
tous souffrent plus ou moins à l'hospice. Les traits abon-
dants de couleur locale et l'exactitude du dialogue donnent
à cette première partie une réelle valeur documentaire.

Un jour, Betsey reçoit la visite de ses anciens maîtres
qui lui remettent cent dollars. Quelques semaines plus tard
on trouve son lit vide au réveil. Elle s'en est allée avant
l'aurore et elle ne rentrera qu'après avoir visité à loisir
l'Exposition. Sur le chemin de retour elle rencontre près de
l'étang ses deux amies, Dow et Bond, qui sont venues voir
si par hasard elle ne s'était pas jetée dedans...

Betsey a bonne santé ; elle jouit des promenades dans la
fraîcheur du matin et surtout elle est, de loin, la benjamine

de son petit groupe. A côté de ses vieilles compagnes décrépites ne nous étonnons pas qu'elle se sente, par contraste, un entrain juvénile et des dispositions à la plaisanterie. L'auteur se reconnaît chez ces demoiselles de tout âge, dispensatrices d'entrain et de bonne humeur, et elle les peint avec complaisance. Betsey a des griseries enfantines. La visite de son ancienne maîtresse et la considération que celle-ci lui a témoignée lui donnent une idée démesurément haute de sa propre importance. Aussi, en se promenant avec ses intimes Dow et Bond, le nom de Mrs Strafford revient constamment sur ses lèvres et « on pourrait croire qu'elle a été élevée soudainement à la situation de cette dame et à ses responsabilités et qu'elle n'a presque plus rien de commun avec ses anciennes compagnes. Mrs Dow et Peggy savent fort bien que ces idées de grandeur ne durent jamais longtemps... ».

Miss Jewett a bien su nous faire voir son héroïne. Elle la montre, le matin où elle disparaît, « s'habillant de ses mains tremblantes » et quittant la cuisine à pas de loup tandis que le vieux chien la considère d'un œil interrogateur et que le chat vient se frotter à ses jupes... ou encore, se faisant des amis à l'Exposition, grâce à son engageante bonhomie : « elle avait une façon à elle de regarder tout à coup par-dessus ses grosses lunettes avec un sourire rassurant qui semblait attendre qu'on lui parlât, et presque toujours on lui parlait ». Betsey donne une preuve de sa bonté en s'occupant de trouver sur la foire un oculiste pour Peggy Bond ; la scène est bien rapportée.

Mrs Dow n'a pas le charmant naturel de Betsey. Son défaut est la jalousie. On devine qu'elle entend maintenir ses deux compagnes sous son influence et elle redoute ce qui pourrait les exalter à ses dépens. Si l'on appelle Betsey pour aller voir une grande dame qui l'attend, Mrs Dow a une moue dédaigneuse ; et si l'élue essaie de s'étendre, pendant le déjeuner, sur cette entrevue mémorable, elle lui coupe la parole en demandant le plat de légumes. Deux détails achèvent de la peindre. C'est dans l'épisode de l'étang. Mrs Dow a émis l'hypothèse que Betsey s'est jetée

à l'eau et elle a entraîné Peggy Bond dans une expédition de découverte. Or Peggy s'obstine à penser que Betsey est allée voir des amis ou encore qu'elle s'est rendue à l'Exposition. Mrs Dow l'arrête : « Elle n'en a pas les moyens ; et si vous préférez que ce soient d'autres qui la trouvent flottant sur l'eau... » Cependant Betsey apparaît, explique d'où elle vient et les trois bonnes femmes s'en vont. Mais Lavina Dow ne peut s'empêcher de se retourner et de jeter un dernier regard pensif vers les eaux souriantes de l'étang.

Récit amusant et gracieux, *The Flight of Betsey Lane* ajoute une étude délicate de vieilles femmes à la collection de caractères de Miss Jewett. L'indulgence habituelle de l'auteur a limité une fois encore le réalisme des tableaux qui eussent gagné à découvrir davantage la personnalité des principaux acteurs et à embrasser plus complètement le fond sur lequel ils évoluent.

* * *

« *Little French Mary* », une histoire très courte, raconte, en moins de deux mille mots, comment l'existence monotone des vieux capitaines de Dulham fut illuminée par l'arrivée d'une radieuse petite Canadienne de six ans et comment le village parut s'assombrir le jour où l'enfant partit.

Dulham mourait. Un à un, les jeunes ménages prenaient la route de l'Ouest « ... les maisons inhabitées tombaient en ruines ; après quelques années, les rosiers sauvages envahissaient la cave et le gazon diligent commençait de couvrir les briques du foyer... ». Cependant, une famille de Canadiens-Français qui n'a pu s'acclimater dans la ville industrielle voisine s'installe dans une de ces demeures. L'homme et la femme vont en journée chez les bourgeois de Dulham. Il y a aussi une fillette : c'est Little French Mary.

Un matin que les vieux retraités sont installés dans leurs fauteuils à l'épicerie-bureau de poste, ils voient entrer la petite Mary. Elle est auréolée de l'élégance et du charme traditionnel de sa race. On lui offre des sucreries. « ... Il y eut dans la manière dont ce présent fut accepté une odeur

de Cour de France et tous les hommes présents dans le magasin tombèrent amoureux. » Quelques mois plus tard, la petite Mary, sur le point de regagner le Canada, vient dire adieu à ses vieux amis. « ... Ils la suivirent jusqu'à la porte et restèrent à la regarder tandis qu'elle prenait ses paquets sous son bras et ouvrait son ombrelle ; puis elle s'en fut dans la fraîcheur de cette matinée d'automne. Elle emportait avec elle tout son charme et sa gaieté de petite Française, sa douceur et sa dignité enfantines. Le destin avait cueilli la fleur qui ornait leurs vies. »

L'histoire est remarquable par la justesse de l'observation et l'exactitude des détails. Quand le capitaine Weathers annonce le départ des Canadiens, l'événement qui le peine lui procure aussi la joie de colporter une nouvelle sensationnelle et les deux sentiments se partagent son âme. On notera aussi le passage où le clergyman demande à la fillette de choisir un objet dans la vitrine. « ... French Mary pointed *shyly* but *with instant decision* at a blue silk parasol. » C'est bien la manière d'une enfant à la fois modeste et délurée. Quant au donateur, il ressemblait, en faisant l'emplette, à un jeune campagnard sur le champ de foire. Telle doit bien être aussi l'allure d'un digne et simple clergyman de campagne en train de négocier l'achat d'une petite ombrelle bleue.

Tout ce qui concerne le père de Mary est également vrai. C'est l'habitude que des ouvriers canadiens-français, en quête de bons salaires, descendent vers les Etats-Unis. S'il leur arrive toutefois de se trouver isolés dans une communauté de langue, de religion, et de coutumes différentes des leurs, ils ne manqueront pas de retourner dans leur pays à la première occasion. Entretemps, ils seront d'excellents citoyens et vivront en bonne intelligence avec leur entourage. Cet attachement à la race étonne généralement les Américains : « What makes him so *foolish* ? » demande M. Spooner ; et le capitaine Weathers ajoute : « Strange they don't know when they are well off... »

French Mary n'occupe, paroles et actes, que quelques lignes. Mais quand elle a fait ses courbettes, gambadé entre

les comptoirs de l'épicerie, entouré de ses bras le cou du vieux Weathers, le récit tout entier est imprégné de sa grâce juvénile...

* * *

« Vous voyez la paille qui est dans l'œil du voisin ; voyez aussi la poutre qui est dans le vôtre... »

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi ... »

Telles sont les deux leçons de modestie qui se dégagent des « *Guests of Mrs Timms* ». Il s'y ajoute un conseil pratique : « Ne demandez pas à des amis de vous héberger sans vous être annoncé. »

Lors d'une assemblée religieuse, Mrs Timms a invité, en termes assez vagues, Mrs Flagg et Miss Pickett, à venir la voir à Baxter. Dans la pensée de Mrs Timms, cette invitation n'était qu'une banale politesse, mais Mrs Flagg, fière de compter dans ses relations une « Mrs Captain » y voit un désir de se lier. Elle ne doute pas que Mrs Timms lui offre le couvert et elle emporte — sait-on jamais — sa chemise de nuit. Elle entraîne Miss Pickett. Au terme du voyage, lassées et affamées, les deux amies tombent à l'improviste sur Mrs Timms. La réception est fraîche et solennelle ; on se sépare au bout de quelques instants après une conversation presque protocolaire.

Miss Pickett avait timidement émis des doutes sur l'opportunité de l'expédition, mais il avait fallu se ranger sous la bannière de son autoritaire compagne. C'est la vieille histoire de Don Quichotte et de Sancho. Miss Jewett retrouve ici cette association familière de deux femmes, l'une timorée, l'autre ultra-confiante et impérative. Comment celle-ci née pour commander, celle-là née pour obéir, ne se rapprocheraient-elles pas ? L'équipe Flagg-Pickett fait penser à Dow-Bond dans *The Flight of Betsey Lane*. Le contraste est plus marqué ici entre les deux tempéraments, les actes d'autorité plus fréquents, et la déconfiture finale du leader plus complète.

Miss Pickett est une petite personne « toute droite et

plate, comme si, en dehors de ses heures d'activité, elle se conservait, avec ses robes de soie, entre les feuilles d'un livre... Elle a un joli sourire enfantin qui s'épanouit et disparaît tout d'un coup, mais sa physionomie n'est pas celle d'une femme qui a beaucoup de plaisirs dans la vie ». Elle hésite longuement sur le choix du costume qu'elle revêtira pour le voyage. Tout pour elle est sujet à inquiétude et la moindre initiative pose un problème difficile, surtout en présence de l'imposante Mrs Flagg. Elle est le « complexe d'infériorité » fait chair.

A côté d'elle voici Mrs Flagg, grande, « commanding », respirant la satisfaction et la certitude ; nous l'écoutons causer et nous reconnaissons sa philosophie de la vie dans les dictons qu'elle emploie, nous la voyons s'avancer triomphante : « Je n'aimerais pas, dit Miss Pickett, passer la journée chez Mrs Timms sans lui demander de me rendre visite. Cela n'a pas beaucoup d'importance pour certaines gens, mais ma mère n'aurait jamais accepté ce qu'elle n'aurait pu rendre. » « Quand il pleut du porridge, tends ton assiette », rétorque Mrs Flagg ; mais Pickett ne répond qu'un faible — « Oui, m'ame » qui s'arrête dans les cordons de son bonnet vert pâle. — « Il n'y a pas lieu d'attacher tant d'importance à ça », proclame Mrs Flagg, marchant à bonne allure, la tête haute, dans un fier mouvement de jupes. »

L'auteur a noté un détail significatif qui définit bien le besoin, chez Mrs Flagg, de maintenir le prochain dans une attitude humiliée. Miss Pickett vient de la quitter : « Miss Pickett s'en alla par la porte de la palissade blanche et Mrs Flagg, regardant par la fenêtre un instant après, fut un peu déçue de voir que le loquet était mis. Elle sortait quelquefois, après le départ d'une visite, et fermait la porte elle-même, avec un grand bruit qui semblait vous accabler de reproches. » On conçoit le remous que cela pouvait produire dans l'âme de tremblantes créatures comme Miss Pickett.

Mrs Flagg avait emporté dans son sac un pot de confitures destiné à Mrs Timms et sur lequel était échafaudé un

plan de conversation. De la recette des confitures, donnée par elle-même, Miss Pickett avait reçu consigne de passer à celle des drop-cakes; de là, Mrs Flagg entrevoyait des possibilités de développement illimitées. Il en est ainsi dans le monde. On ne s'élève pas sans meurtrissure du milieu où l'on parle alimentation jusqu'aux salons où s'exercent — goût personnel ou convenance — les hautes facultés de l'esprit. Ah ! Comme on serait plus à l'aise, pensent les Mrs Flagg, si l'on abordait simplement, sans vergogne, le sujet culinaire. Voilà qui rompt la glace à la façon d'un bon repas sans cérémonies ! Mais Mrs Timms ne laisse pas la conversation s'engager sur ces agréables sentiers et les espoirs d'intimité s'envolent.

Sur cette aventure malheureuse viennent se greffer deux épisodes secondaires. Miss Pickett se souvient qu'une demoiselle Nancy Fell habite aussi à Baxter, et elle demande à Mrs Flagg d'aller la voir car « elle était membre de notre église et... malgré ses modestes moyens elle se montrait plus généreuse que beaucoup de riches ». A quoi le chef répond qu'« on trouvera peut-être une minute ». Or, quand les deux amies sortent de chez Mrs Flagg, l'estomac dans les talons, elles sont heureuses de trouver la table de Nancy et sa cordiale hospitalité.

L'autre épisode secondaire que Miss Jewett crut bon d'ajouter au conte, — parfait jusque-là, — est expressif, amusant, mais la coïncidence qui l'amène est peu vraisemblable. C'est un bien grand hasard en effet que la compagne de diligence des deux voyageuses aille, tout comme elles, surprendre une connaissance rencontrée dans une assemblée religieuse. « Il y a des gens bien irréfléchis ! » s'indigne Mrs Flagg lorsque Mrs Beckett ne reconnaît pas sa visiteuse. Mais le soir, au retour du coche, elles aperçoivent la voyageuse assise confortablement près d'une fenêtre et se balançant béatement sur son fauteuil à bascule, un éventail à la main. Voilà qui devrait ajouter à la confusion de Mrs Flagg, si sévère pour autrui, si indulgente envers soi-même. Mais Mrs Flagg n'est pas confuse, même quand tout lui donne tort, de même que Miss Pickett, au moment

où elle pourrait triompher, conserve une humble attitude. Nous voyons bien des Miss Pickett suggérer modestement leur point de vue, puis se ranger à celui des Mrs Flagg exprimé d'un ton tranchant. Après l'échec, on ne tirera de l'expérience, ni rancune d'une part, ni repentir de l'autre. On sent bien qu'à la première occasion les choses se passeront exactement de la même manière : les pots de terre ne sont pas rares qui s'obstinent à fréquenter les pots de fer. Et l'histoire de Miss Jewett dit encore la vérité.

* * *

« *The Only Rose* », la rose unique du jardin de Mrs Bickford, ira-t-elle dans le bouquet destiné à la tombe d'Albert Fraley, son premier mari, ou dans celui de Mr Wallis, successeur de Fraley, ou enfin dans celui de feu Bickford ? La veuve reste perplexe tout le jour ; une nuit blanche ne lui porte pas conseil, et le lendemain l'inquiétude ronge son cœur tandis qu'elle fait route vers le cimetière dans la voiture de son neveu John. Pour n'avoir pas à choisir elle laisse le jeune homme porter les bouquets sur les tombes. En chemin, la rose tombe à terre ; John la ramasse et la met dans sa boutonnière. Il dit à sa tante qu'il la donnera à sa fiancée.

Les premières pages, riches d'humour, rapportent la conversation de Mrs Bickford avec Miss Pendexter, sa voisine, pendant la confection des bouquets. La veuve explique son embarras et passe en revue ses trois expériences matrimoniales : avec Fraley « qui marchait la tête haute et avait l'air de vouloir prendre possession de la ville entière », avec le digne et méthodique Bickford qui s'endormait tous les soirs... Entre les deux, il y eut Wallis, inventeur ardent mais bricoleur maladroit, dont le caractère est bien observé. Wallis travailla tout un hiver à transformer une baratte qui devait fonctionner seule pendant trois quarts d'heure ; il parvint seulement à la mettre hors d'usage et il resta à sa femme la ressource d'emprunter du beurre au voisin. Mais

celui qui croit en soi en impose généralement aux personnes crédules et modestes. Le fier penseur Wallis, après avoir fait miroiter de grandes réalisations, ne réussit qu'à manger les petites économies de son humble admiratrice. N'importe, celle-ci ne lui garde pas rancune, car, raconte-t-elle, « si ses machines ne marchaient jamais bien, du moins on venait les voir de tous les pays alentour. C'était un succès de curiosité à défaut de mieux et il se fit un nom ».

Dans les dernières pages, l'épisode symbolique de la rose contient une leçon sur l'art de vivre donnée sans intention didactique apparente, selon la coutume de l'auteur, mais parfaitement explicite. On voit Mrs Bickford, dans la voiture de John, énervée et lasse de lutter intérieurement. Le calme se fait peu à peu dans son âme. Assise à côté du jeune homme *« elle se trouvait à l'aise bien qu'il n'eût rien à dire ; elle sentait le rayonnement de ce caractère viril et plein de bonne humeur et elle eut l'impression d'être protégée. »* Tante Bickford, annonça-t-il soudain, il faut que je vous le dise, mais ne le répétez à personne. Vous savez que j'ai toujours eu Mary Lizzie Gifford en tête depuis que je suis enfant. Eh bien !... » « Eh bien ? reprit Mrs Bickford qui *ressentait l'effet bienfaisant de l'oubli de soi*, cela me fait grand plaisir. Elle sera pour vous une bonne femme, et capable... »

La veuve s'intéresse aux projets des jeunes gens et décide de sortir de son isolement stérile pour les aider. John s'aperçoit tout à coup qu'ils ont dépassé le cimetière.

« Si étrange que cela puisse paraître, Mrs Bickford, charmée et enthousiaste, n'avait pas remarqué non plus le cimetière. Il apparut alors sur ses traits qu'elle était reprise par l'inquiétude. »

John porte les fleurs sur les tombes et revient.

« Aussitôt son cœur redevint léger, le ciel parut s'élever et elle poussa un soupir de soulagement [...]. Il la regarda, de ses yeux pleins de jeunesse et de clarté. Il y avait quelque chose de gai à sa boutonnière. C'était la rose. Tante Bickford rougit comme une jeune fille. « Votre choix est facile-

ment fait », dit-elle mystérieusement, puis elle éclata de rire, là devant le cimetière... »

Voilà comment Miss Jewett nous fait voir son héroïne arrachée au domaine de la mort et rendue aux vivants parmi lesquels elle jouera un rôle. Elle approuve la fidélité de la veuve à la mémoire de ses maris défunts et son empressement à l'honorer. La joie de vivre aux côtés du vigoureux John ne l'empêche pas, à peine a-t-elle éclaté de rire, — tout près des tombes, — de penser à Albert Fraley qui était jeune comme lui, et de pleurer. Ces antithèses résument le message de l'auteur. Il faut donner aux défunts la part de notre pensée qui leur est due sans perdre contact avec le monde. La vie et la mort se touchent ; dans leur vieillesse, certains ont tendance à se considérer exclusivement comme les compagnons de ceux qui ne sont plus. Or nous devons vivre en vivants. Apprécions à sa valeur le contact des jeunes ; c'est un réconfort et un stimulant à l'action féconde. Si Mrs Bickford avait recherché « la joie de l'âme qui vient de l'action » elle eût conservé un esprit alerte et elle se fût aperçu plus vite que le meilleur moyen de n'avantager ni l'un ni l'autre de ses morts était de donner la rose à son neveu. Mais nous aurions été privés d'un des contes les plus aimables de Miss Jewett et d'une amusante leçon de philosophie.

* * *

« *All my sad captains* » est une nouvelle histoire de mariage entre personnes d'âge mûr. Elle tire son nom des trois capitaines de navire en retraite qui se disputent la main de la veuve Lunn. Non que cette dame ait une situation de fortune enviable ou un physique particulièrement séduisant. C'est « une petite femme dodue qui balance sa tête en marchant, comme un pigeon » ; elle plaît par sa bonne humeur et son entrain. Habile manœuvrière, Mrs Lunn a recours à un stratagème pour attirer chez elle ses admirateurs : elle demande conseil successivement aux capitaines Shaw, Crowe, et Witherspoon avant d'entreprendre la

réfection de son toit, et elle laisse croire à chacun en particulier qu'il est son conseiller unique. Cependant, elle s'entend mieux aux affaires que les trois hommes, et elle le sait. Eux sont flattés et se laissent prendre comme des mouches étourdies dans la toile de l'industrielle araignée. Celle-ci a jeté son dévolu sur la plus bourdonnante des trois mouches, le capitaine Witherspoon.

Witherspoon est une sorte de colonel Newcome moins la prestance. Miss Jewett, décidément dans une veine joyeuse, le donne en exemple de ces phénomènes curieux de disproportion entre la taille minuscule de certains hommes et la majesté de leur pensée. Witherspoon se tient comme un géant, brandit une canne trop grande pour lui, donne d'un geste large le peu d'argent dont il dispose et entraîne à sa suite une clientèle de gamins à qui il distribue des bonbons. Il est le chevalier du groupe.

Shaw possède l'attrait de la fortune, mais son orgueil et sa franchise inhabile le perdront. Toute femme est une reine. Shaw déclare vouloir « parler business » et il offre à Mrs Lunn « une maison confortable ». Elle lui répond qu'il trouvera facilement ailleurs « une bonne ménagère ».

Le craintif colosse Crowe, antithèse du valeureux Witherspoon, est mis en fuite par une ombre : il croit que le nouveau clergyman, bel homme au commerce agréable, l'a évincé, et il se retire sans combattre. Le pasteur a pris pension en effet chez Mrs Lunn au moment où le lecteur a pu faire son favori de l'un ou l'autre des capitaines. On se demande si l'outsider ne triomphera pas des trois concurrents. On sait en effet que Mrs Lunn a un faible pour Witherspoon, mais leur pauvreté à tous deux lui interdit toute espérance.

Miss Jewett, après avoir amusé le lecteur par les péripéties de cette course à l'hymen et stimulé son intérêt quant au résultat, ne lui fait pas la peine de voir échouer le favori : un héritage opportun permet à Mrs Lunn de s'unir à Witherspoon. Mais le pasteur reste dans la place et, bien qu'il n'ait jamais fait acte de candidat à la main de sa propriétaire, la morale risque de ne pas trouver son compte

à la cohabitation des trois personnages. Cela s'arrange aussi : nous sommes informés que le digne clergyman « a toujours la tête plongée dans les livres ». L'avenir du ménage Witherspoon n'inspire donc pas d'inquiétude.

All my sad captains n'ajoute pas un titre de gloire nouveau à l'œuvre de Miss Jewett qui se serait passée de cette plaisante saillie, mais qui n'en est pas diminuée. Le parallèle entre les prétendants ne manque pas de saveur et de vérité, encore que les nécessités du contraste aient entraîné quelque exagération. A côté de la bonne étude féminine de Mrs Lunn, habile, conquise par la bonté et les égards de Witherspoon, apparaissent un instant deux caractères-types de comédie humaine : les demoiselles Crowe, qui, sous prétexte d'honorer la mémoire de leur belle-sœur, s'efforcent par des visites fréquentes au cimetière de prolonger le veuvage de leur frère dont le mariage marquerait la fin de leur souveraineté au logis.

* * *

« *Fame's Little Day* » montre Mr et Mrs Pinkham en visite à New-York. Un jeune reporter les remarque à l'hôtel et, amusé par la bonhomie provinciale et l'air satisfait de ces commerçants enrichis, annonce leur passage dans son journal. Les confrères reprennent la nouvelle et ajoutent des détails. Ces articles arrivent à propos pour ranimer l'enthousiasme des deux voyageurs qui commençaient à regretter les nuits paisibles et la cuisine orthodoxe du home. L'auteur a bien marqué l'évolution mentale des Pinkham, désespérés dans la grande ville, puis surpris à la lecture du journal et pénétrés à chaque instant davantage de leur importance. Il s'est amusé aux dépens de la naïveté du couple et aussi des méthodes d'une partie de la presse américaine qui exploite et encourage le besoin, assez répandu outre-Atlantique, de faire parler de soi et d'être classé dans la catégorie des « quelqu'un ».

* * *

Dans « *A War Debt* » Miss Jewett fait revivre sur la terre encore meurtrie du Sud un couple dont les malheurs, — quatre fils tués, la ruine dans la défaite, — n'ont pas abattu la fierté et qui maintient, avec une avenante dignité, les traditions hospitalières des jours heureux. Elle décrit les champs solitaires parsemés d'arbres déchiquetés par les obus, et les trains remplis de nègres affranchis « incapables de tenir leur liberté d'une main ferme ». On est ému à la vue du vénérable colonel Bellamy aidant sa femme infirme à marcher, ou écoutant les doléances des vieux noirs trop âgés pour mettre à profit leur nouvelle liberté. Miss Jewett puise discrètement à la source intarissable d'effets comiques que constitue pour les auteurs américains de *short stories* l'intervention des personnages de couleur. C'est seulement Milton, le maître d'hôtel, dont les yeux s'allument à la vue d'une bouteille de brandy ou encore le négrillon monté sur une mule à qui Tom confie son cheval et qui adopte aussitôt la selle la plus confortable ; — juste la touche de couleur locale qui donne au récit la note amusante que l'élément nègre ne manque pas d'apporter dans les phases dramatiques auxquelles ils se trouve mêlé.

* * *

En 1897, Miss Jewett qui avait quarante-huit ans, et allait entrer dans sa dernière décade, était en mesure de formuler une opinion sur quelques problèmes sociaux. Elle toucha la question des rapports entre maîtres et serviteurs dans « *Martha's lady* », satire sans aigreur de l'esprit de caste et des attitudes guindées de la bourgeoisie du milieu du XIX^e siècle. Le conte est aussi un tableau sans amertume de choses et de gens qui s'en vont, vus par un auteur qui a terminé l'expérience de la vie ; le contraste, dans le même décor, entre les scènes de jeunesse du début et la fresque finale de la vieillesse, y rend plus sensible la mélancolie de ces existences finissantes.

Miss Harriett Pyne emploie comme bonne la jeune paysanne Marthe, qu'elle s'efforce, avec beaucoup de semonces, de transformer en une soubrette modèle. Mais ses remontrances journalières restent sans effet jusqu'au jour où Hélène Vernon arrive en vacances. La jeune fille prend Marthe sous sa protection et réussit à la former. Pendant quarante ans la servante vit dans la pensée constante de sa bonne maîtresse et lorsqu'Hélène revient d'Europe où elle a vécu avec son mari, diplomate anglais, les rides sillonnent le visage des deux femmes. Elles se retrouvent avec émotion dans la chambre où elles s'étaient quittées, dans la fraîcheur de leur vingtième année, l'une pour entrer dans le vaste monde où elle allait trouver « presque toutes les peines et presque toutes les joies qu'un cœur de femme peut connaître », l'autre pour une longue réclusion sans événements mais auréolée d'un tendre souvenir.

L'histoire commence dans les années 50. Miss Harriet reste seule gardienne de la vieille maison familiale du Juge Pyne après la mort de ses parents et l'envolée de ses frères et sœurs. « Elle appartenait à l'époque la plus morose de la Nouvelle-Angleterre, celle où les professions libérales furent peut-être considérées avec le plus de fatuité, où l'on vit le terme « évangélique » interprété le plus étroitement, et où l'on fit preuve de la plus mesquine indifférence à l'égard des grandes choses [...]. Il était temps qu'un petit levain commençât son travail, au moment où l'impulsion donnée par la guerre d'Indépendance était éteinte et où celle du conflit approchant pour une nouvelle liberté commençait à peine de se faire sentir. »

On le voit, Miss Jewett porte sur cette période un jugement sans équivoque.

Ce levain nécessaire apparaît dans la maison d'Ashford sous la forme d'une jeune fille parée de tous les charmes et comblée de dons, Hélène Vernon. La belle visiteuse est bien un peu trop parfaite, mais il faut penser qu'elle symbolise la jeunesse aux yeux pleins de complaisance et peut-être de regrets, d'une femme d'âge mûr. Elle est aussi le modèle que Miss Jewett propose aux Américaines des nouvelles

générations qui liront son livre. Il est intéressant de voir comment Hélène fait l'éducation de Marthe, fille de ferme mal dégrossie et rebutée par Miss Harriett.

D'abord, l'atmosphère de sérénité qui entoure sa personne calme les esprits et met les gens en confiance. Ce n'est pas elle qui, à l'annonce de l'arrivée du pasteur, sera, comme sa tante, plongée dans l'inquiétude au sujet de la servante, se demandant avec angoisse si elle va ouvrir la porte selon les rites et dans une tenue convenable. En la circonstance, Hélène, heureuse de voir rompue la monotonie de la journée, court à la rue elle-même et accueille en ami le Révérend Crofton. La conversation de cette première visite en est rendue plus aisée et le bon clergyman est habilement amené à confesser « qu'il a une belle voix de ténor, mais qu'il n'a malheureusement pas l'occasion de l'exercer. » Lui parti, Hélène saisit un chapeau et « le tenant de ses deux mains, refait son entrée, pleine de conscience de soi-même, avec une expression solennelle et anxieuse ».

Castigans ridendo mores, Hélène accomplira une petite révolution à Ashford et, après son départ, « le clergyman et le directeur de l'école, amoureux éconduits sans blessure d'amour-propre, verront plus largement le monde et considéreront avec une sympathie moins étroite leur travail, celui de leurs voisins et leurs difficultés. Miss Harriett Pyne elle-même aura perdu un peu du provincialisme et des préjugés qui avaient commencé de durcir un cœur affectueux et un esprit naturellement bon et ouvert. » En affirmant ainsi sa personnalité, Hélène s'est mêlée à la grande bataille qui commence alors en Amérique entre les tristes et les gais. Plus d'un escroc d'envergure avait porté à la perfection l'uniforme d'austérité dont une naïve tradition populaire revêtait les grands soldats de la patrie, de l'église et de l'Etat ; et plus d'un citoyen éminent avait rendu de signalés services sans juger nécessaire d'adopter une attitude solennelle ou de modifier sa manière d'être avec les autres hommes. On commençait à se lasser des charlatans de tout genre et parmi les plus anodins beaucoup classaient, avec raison, toute personne essayant d'en imposer par une façade

trompeuse. Dans la Nouvelle Angleterre hiérarchisée à la faveur d'une longue période de stabilité, et où la plupart des bourgeois estimaient de bon ton d'imiter les manières de la société victorienne, apparaissaient de plus en plus nombreux des hommes de l'Ouest qui n'avaient pas eu le temps de copier le Vieux monde parce qu'ils étaient occupés à poursuivre l'édification du Nouveau. La désinvolture de ces joyeux bâtisseurs d'empire, affranchis de toute servitude inutile et demeurés simples après leurs succès, contrastait avec l'affectation des manières hautaines ou compassées qui allait de pair, dans les vieilles couches, avec la valeur et la vertu, lorsqu'elles ne prétendaient pas les remplacer. Ces petites différences de surface étaient le signe d'une action profonde. Les anciennes colonies avaient été les gardiennes des nobles traditions qui avaient présidé à la naissance du pays et auxquelles il demeurerait redevable de sa vraie grandeur. La nouvelle Amérique, de son côté, entretenait la flamme démocratique qui risque de s'éteindre lorsque les nécessités de l'action n'obligent plus les hommes à lutter coude à coude, les faisant ainsi se connaître et s'estimer.

Sous ces diverses influences allait grandir l'Amérique contemporaine, éprise de dignité humaine et de justice sociale.

Miss Jewett prend donc parti pour les jeunes ; remarquons bien qu'on ne trouve chez elle et chez son héroïne ni suffisance, ni affectation de mépris comme il arrive pour les novateurs. Il ne s'agit pas non plus d'implanter les manières de la prairie et son idéal de l'Américaine est aussi éloigné que possible du type d'amazone que certains romans européens nous ont représenté. Hélène Vernon n'est ni prude ni précieuse, mais elle a la réserve vraie et la tenue qui sont la marque d'une bonne éducation et l'indice d'un esprit de qualité. Elle peut traiter Marthe avec bonté ; il n'est pas nécessaire de faire sentir aux domestiques l'infériorité de leur situation lorsqu'on se montre digne d'être le maître. Et s'il s'agit, comme avec Marthe, d'une pauvre

filles craintives, il faut gagner son affection et lui donner confiance en soi :

« La venue d'Hélène était appréhendée en raison de la maladresse de Marthe, mais l'invitée parut ne pas remarquer les froncements de sourcils et les gestes futiles pendant le premier dîner ; elle se contenta de rassurer Marthe d'un sourire et d'établir ainsi pour son compte d'amicales relations. Elles étaient presque du même âge. Le lendemain matin, avant l'arrivée de cousine Harriett, Hélène, d'un mot et d'une touche rapide, montra comment il fallait faire quelque chose qui avait été manqué la veille et expliqua à Marthe ce qu'elle n'avait pas compris. Un moment plus tard la maîtresse anxieuse entra sans se douter de rien, mais les yeux de Marthe étaient aussi affectueux que ceux d'un chien fidèle et sa figure rayonnait d'un nouvel espoir ; cet hôte redouté était un ami, après tout, et non un adversaire venu de Boston la fière pour confondre son ignorance et ses patients efforts. »

La servante conservera pieusement le souvenir de sa bienfaitrice : « Perdre de vue un ami très cher, au bonheur de qui on a consacré son existence, c'est perdre la joie de vivre. Mais si cet amour est fidèle on trouve bientôt une joie plus haute à s'efforcer de rendre heureux l'ami idéal, l'ami parfait. Le bonheur d'autrefois est porté à un niveau plus élevé [...]. Marthe ne pensa jamais à essayer de plaire aux autres ; elle avait donné pour but à sa vie de les aider le plus possible et de se conformer à un idéal qui devint comme une vision de saint, une forme céleste peinte dans les nuées... »

Nous retrouvons le cas psychologique de Nancy dans *Marsh Rosemary* : « Elle avait maintenant un Jerry idéal à pleurer... » Miss Jewett dit clairement ici que le plus bel amour est celui de l'être disparu et idéalisé qui transfigure l'existence et satisfait la soif de perfection, les aspirations au bien de l'âme inquiète. Ce n'est pas là seulement un trait romantique de son caractère ; c'est aussi l'aveu de son incapacité à se contenter d'une existence aux horizons spiri-

tuels étroits. Elle aspire à s'élever vers les sommets de l'âme autant que vers ceux de l'esprit.

* * *

Dans « *Aunt Cynthy Dallett* », Mrs Hand et Miss Abby Pendexter décident de se rendre ensemble, pour les vœux du Nouvel An, chez Cynthy Dallett, la vieille tante (85 ans) de Miss Pendexter. Abby Pendexter est pauvre et elle a eu beaucoup de peine à payer son loyer de douze dollars pour le dernier trimestre de l'année. « Votre tante qui est à l'aise devrait vous aider, dit Mrs Hand, et pour commencer, venir habiter avec vous ». Mais Cynthy Dallett, fière comme beaucoup de vieillards, n'a pas voulu admettre jusqu'alors qu'il était imprudent pour elle de vivre seule. Cette fois encore elle ne se décidera pas à quitter sa maison, mais elle demandera à Abby de venir y demeurer.

En route vers la ferme de la vieille femme, Mrs Hand raconte en trois pages, — le conte n'en a pas trente, — une visite qu'elle a faite à une amie : elle avait trois heures à passer chez elle, et pendant deux heures et demie l'amie la laissa seule pour préparer à la cuisine un copieux dîner qu'elles eurent à peine le temps de manger. Tout cela ne se rapporte nullement à l'épisode qui fait l'objet du conte. Une fois de plus Miss Jewett se donne pour tâche de mettre devant les yeux du lecteur un morceau de la vie de quelques personnages, — intégralement tout ce qu'ils font et disent pendant un laps de temps, sans s'inquiéter de savoir s'il existe un lien entre les faits rapportés et le récit principal. Le lecteur marche avec les personnages et les écoute. Ils se présentent eux-mêmes à lui. C'est une des raisons pour lesquelles ils sont si vivants.

Tenant le milieu entre l'égo-centriste Cynthy Dallett qui, sur son fauteuil d'invalides, goûte jusqu'au bout la saveur du pouvoir absolu dans sa maison, et Abby Pendexter « toujours en quête de quelqu'un à soigner », Mrs Hand est la bonne paysanne, franche, pratique et peu impressionnable. Elle a interrogé Abby sur ses ressources pécuniaires,

et, en apprenant la situation désespérée de la vieille fille, elle n'est ni bouleversée — c'est inutile — ni désireuse de le paraître : « Je me tirerai d'affaire d'une manière ou de l'autre, dit Abby, mais ce sera dur. Peut-être quelqu'un aura-t-il besoin d'aide une partie de l'hiver, mais il faudra probablement que je quitte ma maison. Ce n'est pas comme si elle était à moi. Je ne sais au juste comment faire, mais je trouverai un moyen... » Abby a besoin d'optimisme. Elle a dit tout à l'heure qu'elle avait dû vendre ses dernières poules pour payer son loyer. Quelle est la réaction de Mrs Hand devant ce tableau lamentable ? La voici : « Mrs Hand fit passer ses deux pâtés sous son autre bras et traversa la route car le sol paraissait meilleur de l'autre côté... » Alors seulement, Mrs Hand, sincèrement émue, dit à son amie ce qu'elle pensait de sa situation.

Pas plus que Miss Jewett, elle ne recherche l'effet...

* * *

La question « *Where's Nora ?* » commence l'histoire de ce nom et la termine. Elle est répétée de temps à autre au cours du récit, à peu près chaque fois que l'héroïne change de situation. L'auteur a-t-il voulu donner au conte l'allure d'une romance en prose où la question revient comme un refrain ? L'effet produit n'est pas très heureux s'il a le mérite de l'originalité.

« Où est Nora ? » demande le digne Patrick Quin en cherchant sa jeune nièce qui vient d'arriver d'Irlande.

« Où est Nora ? » demande à son tour Mike Duffy en visite chez son beau-frère Quin, et l'on apprend qu'elle s'est installée à la gare voisine pour vendre des gâteaux aux voyageurs.

« Où est Nora ? » demande enfin Johnny O'Callaghan. Il va la retrouver et lui dire son amour. Ils s'épouseront et auront un bébé.

Le commerce des gâteaux ayant prospéré, le vieux Patrick accompagne sa nièce et l'enfant en Irlande. Tous les

paysans des alentours ne manquent pas d'accourir et de demander :

« Où est Nora ? »

L'idylle de l'employé O'Callaghan et de la jeune tenancière du buffet est bien contée. C'est une histoire caractéristique de l'Amérique de la fin du xix^e siècle où l'effort tant soit peu industriel des émigrés pauvres leur permettait d'atteindre rapidement l'aisance. Le retour au pays natal fournit une jolie page où l'auteur a entouré avec charme les personnages du décor romanesque de la verte Irlande, pauvre, souriante, et enthousiaste.

* * *

La propriétaire du chien à blaireaux « *The Coon Dog* », et l'héroïne du conte de ce nom est Mrs Price. Cette petite vieille bien conservée et joyeuse de vivre est de la famille des Betsey Lane. On l'aime parce que, nous dit Mrs Brown, « elle facilite le travail en mettant de l'animation ». Ce n'est certes pas une âme rongée par l'angoisse ; elle ne s'embarrasse pas de complications inutiles et elle donne volontiers à ses voisins la grande marque de confiance qui consiste à leur emprunter cinquante cents.

Elle a demandé cette somme au fermier Isaac Brown pour payer son billet de chemin de fer jusqu'à Dipford où sa fille Liza Jane, qui vient de perdre son mari, attend les consolations maternelles. Ce soir-là, John York, un vieil ami, s'est arrêté devant la maison de Brown et les deux hommes se sont adossés pour causer, contre la palissade. La conversation étant tombée sur Mrs Price, Brown raconte comment il lui a avancé son voyage le matin, et comment, l'après-midi, il l'a retrouvée au cirque où il avait conduit ses enfants. On voit que le sujet intéresse les deux paysans. Brown n'éprouve peut-être pas une satisfaction particulière à prêter de l'argent à Mrs Price, mais il s'entretient d'elle avec plaisir. Comme les autres habitants du pays, il a un faible pour la villageoise délurée qui donne à la vie sou-

cieuse et monotone du bourg une saveur d'insouciance et d'aventure.

La voici qui passe sur la route, à la nuit tombante, et les causeurs l'arrêtent. Brown lui demande si elle s'est bien amusée au cirque. « Certes, répond-elle sans hésiter, c'était superbe. Mais je ne vous ai pas aperçus, vous et votre dame. Eh ! oui, j'ai pensé que je ferais bien de me rafraîchir l'esprit et de me donner un air de gaieté. Comme ça, quand j'ai vu Liza Jane, j'étais en parfait état pour lui changer les idées. »

Mrs Price est vivante et vraie. Elle inspire tout le récit ; ce qui concerne le « coon dog » n'est qu'un exemple de ses tartarinades. L'histoire se termine par un nouvel emprunt, fait avec la même désinvolture que le premier et consenti sans plus de difficultés. Les contrastes s'attirent. Miss Jewett, scrupuleuse, délicate et fière, est pleine d'indulgence pour son héroïne. Mrs Price est le prévenu qui fait rire le tribunal.

Les termes exacts et le ton posé de la conversation entre les deux paysans, les réparties décidées de Mrs Price, l'emploi du dialecte, donnent beaucoup de vraisemblance au dialogue. Par un procédé analogue à celui qui nous faisait voir Mrs Hilton se balançant sur son fauteuil dans *The Hilltons' Holiday*, nous suivons les mouvements des deux causeurs devant la maison Brown. Ils sont d'abord appuyés contre la palissade et parlent de choses indifférentes. Quand le nom de Mrs Price est mentionné, Brown, voyant venir un sujet agréable, rit et « s'adosse confortablement », et quand la bonne femme s'arrête au passage et commence à donner de nouveaux détails, Brown « prend une position encore plus commode ».

La scène de la chasse en forêt est bien décrite. Nous en retiendrons ce passage : « Les longs rayons de lumière des vieilles lanternes d'étain d'autrefois tournaient comme les rayons d'une roue, faisant de chaque arbre un fantôme immense, et des ombres étranges s'allongeaient tout à coup derrière les pins. Les bois étaient comme une vaste salle pleine de piliers avec une haute voûte de ténèbres. A l'odeur

fraîche et pure des champs succédait un air plus chaud qui avait un goût humide de mousse et de feuilles mortes. La forêt était délicieusement sauvage à cette heure de la nuit. Hommes et garçons avançaient silencieusement à la file indienne, comme s'ils avaient suivi la lumière vacillante au lieu de la porter. »

III

The Country of the Pointed Firs.

(1896-1899).

Miss Jewett suppose qu'elle a passé un été chez Mrs Todd, à Dunnet Landing sur la côte du Maine, et elle réunit ses souvenirs sous le titre « *The Country of the Pointed Firs* ». Le livre est un long chant d'amour pour la nature admirée aux alentours de ce petit village de pêcheurs. Non que l'auteur se soit proposé comme but essentiel de peindre des paysages ou des scènes champêtres, mais son œuvre est, comme elle-même, envahie par la douce émotion ressentie à leur vue.

Le premier chapitre est consacré à l'héroïne principale, Mrs Todd. C'est une veuve de 67 ans qui gagne sa vie en vendant des plantes médicinales. Le *Country Doctor* nous avait fait connaître un médecin de campagne de la Nouvelle-Angleterre ; nous trouvons ici une herboriste réputée de la même région. Miss Jewett peint le personnage d'après nature. Elle éprouve à son endroit les sentiments de sympathie admirative que les faibles de corps ressentent vis-à-vis des êtres bons et forts. Elle fait néanmoins, au point de vue professionnel, les réserves qu'on attend de la part d'une fille de médecin : « Le docteur du village et cette savante herboriste vivaient dans les meilleurs termes. Le brave homme comptait peut-être sur l'effet funeste de certaines potions qui procureraient à son art des situations à rétablir. Toujours est-il qu'il s'arrêtait de temps à autre pour échanger un mot aimable avec Mrs Todd, par-dessus la palissade.

On abordait les sujets professionnels après de courts préliminaires et il se tenait là, tournant entre ses doigts une brindille parfumée et plaisantant la foi de Mrs Todd en la vertu de telle longue cure d'un élixir tout-puissant ; ma propriétaire accordait à celui-ci une confiance assez démesurée pour mettre en péril la vie et la santé de ses dignes voisins. »

En Nouvelle-Angleterre les guérisseurs doivent être doublement capables puisque le fonds de science nationale s'est enrichi par l'apport de la médication indigène. Ils ont la même raison que les sorciers de paraître solennels et mystérieux. Mrs Todd s'entoure, à l'heure des consultations, d'une certaine pompe : « ces simples plantes étaient distribuées aux voisins malades qui, d'habitude, venaient les chercher à la nuit tombée, comme en se cachant. Ils apportaient leurs flacons aux formes anciennes. Un médicament appelé « remède indien » coûtait quinze cents ; on pouvait entendre le mode d'usage murmuré à l'oreille des clients lorsqu'ils passaient devant la fenêtre. Pour la plupart des remèdes, l'acheteur quittait la cuisine sans indications car Mrs Todd économisait sagement ses pas. Mais, dans le cas de certaines fioles, elle donnait des avertissements, debout sur le seuil de sa porte ; il y avait même des doses qu'il fallait accompagner jusqu'à la rue en murmurant de longs chapitres de directives et en gardant jusqu'au bout un air important et mystérieux. Peut-être Mrs Todd ne s'attaquait-elle pas seulement aux maux courants de l'humanité ; il semblait parfois que les plantes sauvages de son jardin offraient aussi un remède à l'amour, à la haine, et à la jalousie ainsi qu'aux vents contraires de l'océan. »

Le nuage d'étrangeté qui enveloppe Mrs Todd ne se dissipera jamais complètement. Nous connaissons toute sa vie et nous apprendrons que c'est une femme comme les autres : elle aime sa mère, elle a eu un chagrin d'amour, elle a été mariée et elle a perdu son mari, etc. ; elle a connu, en un mot, toutes les vicissitudes de l'existence. Mais l'auteur, à la fin de ce premier chapitre comme à la fin du dernier, prendra congé d'elle avec le vague sentiment d'avoir

laissé inexploré un coin de sa personnalité. A leur premier contact, « elle se trouvait au centre d'un tapis de tresse dont les cercles noirs et gris avaient l'air de tourner autour de ses pieds dans la pénombre. Sa haute taille et sa corpulence massive lui donnaient, dans cette chambre basse, l'apparence d'une sybille, tandis qu'un souffle d'air apportait du jardin le parfum de l'herbe mystérieuse... » On retrouve la même impression aux dernières pages des *Pointed Firs* lorsque l'auteur, attendant le bateau qui va l'emmenner, jette un regard d'adieu sur la campagne de Dunnet Landing : « J'aperçus alors Mrs Todd suivant lentement le sentier qui longe le rivage vers le port. De si loin, on peut sentir les grandes qualités solides qui arment une personnalité. Vue de près, Mrs Todd semblait cordiale, capable et tout absorbée par son industrie. Mais sa silhouette lointaine paraissait solitaire et pitoyable, avec un air étrange de maîtrise de soi et de mystère. » Attribuons pour notre part le caractère mystérieux de Mrs Todd à l'obscurité qui environne son art. Les herboristes guérisseurs ont un pouvoir analogue à celui des rebouteurs. Les médecins affectent volontiers de ne prendre au sérieux ni les uns ni les autres parce que leurs pratiques ne s'appuient pas sur des méthodes scientifiques, mais le public reconnaît leurs capacités et il éprouve à leur endroit un respect doublé parfois d'une vague crainte. Ce respect doit être entretenu. La foi aide d'ailleurs le malade à guérir. Ainsi commencent à s'expliquer certaines attitudes de Mrs Todd. Au surplus, l'auteur ne manque, pour l'observer, ni de sensibilité ni d'imagination.

* * *

Miss Jewett n'est certes pas de ces écrivains peu émotifs qui sont plutôt des photographes que des peintres. Il lui faut le calme. Elle ne tarde pas à trouver gênante, aux heures de travail, la bruyante compagnie de Mrs Todd et de ses clientes et, au grand étonnement des conseillers municipaux, elle loue, pour la durée des vacances, la maison d'école isolée à mi-colline. De là, elle admire la côte et

l'océan « pendant que la brise marine souffle à travers les fenêtres, ouvre les volets et les referme. » La solitude lui semble indispensable. Elle écrira un jour, dans une de ses dernières lettres à Willa Cather qui menait, croyait-elle, une vie trop mêlée à l'activité de la ville : « Il vous faut trouver un lieu tranquille et, de là, écrire aux gens qui travaillent dans les bureaux, aux gens du monde, à la Bohème. ... Il faut vous adresser au cœur humain. Autrement, ce qui pourrait être force chez un écrivain n'est que crudité et ce qui pourrait être connaissance profonde n'est qu'observation ; le sentiment devient de la sentimentalité ; vous pouvez écrire sur la vie mais pas la vie elle-même.

« Pour écrire et travailler sur ce plan, nous devons y vivre. Nous devons tout au moins le connaître et nous y rapporter à chaque pas. Nous devons être nous-même mais nous devons être notre meilleur nous-même. Si nous supportons avec patience la médiocrité comme c'est notre devoir de chrétiens, nous devons savoir, sans illusion, que c'est la médiocrité et rien d'autre. *Travailler en silence et avec tout son cœur, voilà le lot de l'écrivain ; c'est le seul artiste qui ait besoin d'être un solitaire et pourtant il doit avoir les yeux largement ouverts sur le monde...* »

Sa retraite dans la maison d'école avait procuré à l'auteur le calme, mais non cette faculté si en honneur dans l'Amérique contemporaine : la puissance de concentration. Elle était venue là pour travailler, mais il suffisait pour la distraire d'un bourdonnement d'abeille, d'un tintement de clochettes pour entraîner au loin son esprit. Il en fut ainsi du moins le jour des funérailles de Mrs Begg. A défaut d'un conte méthodiquement élaboré, cet après-midi allait cependant ajouter à l'œuvre de Miss Jewett une très bonne page, « *At the school-house window* » :

« Au premier plan, le long du rivage rocheux, la petite procession paraissait inutile et impuissante. C'était un jour glorieux du début de juillet, avec un ciel haut et clair. Il n'y avait pas de nuages et la mer était silencieuse ; les oiseaux chantaient tant et plus comme si, rendus joyeux à la pensée de l'immortalité, ils avaient méprisé ces gens qui, mesqui-

nement, s'inquiétaient de la mort [...]. Une heure après, j'étais en plein travail [...]. Une cloche de troupeau qui tintait dans le voisinage captait l'attention de mon esprit mais les phrases ne réussissaient pas à saisir ces merveilleuses cadences de l'été. Pour la première fois, je commençai à désirer de la compagnie et des nouvelles du monde extérieur que j'avais à demi inconsciemment oublié. La vue des funérailles me causait une sorte de souffrance. Je commençai à me demander si je n'aurais pas dû suivre le convoi avec les autres, au lieu de me hâter de partir à la fin du service. »

On voit comme Miss Jewett est impressionnable et comme le mécanisme de son esprit est prompt à se déclencher dans une direction puis dans une autre au gré d'une pensée soudaine, d'un menu fait qui tombe sous son observation. L'inquiétude des dernières lignes dit sa crainte de ne pas bien remplir son devoir vis-à-vis des autres habitants du pays. Elle a soif de perfection dans sa vie sociale comme dans son métier d'écrivain. Elle redoute de causer de la peine parce qu'elle est elle-même sensible. Pour le même motif, elle est soulagée à la pensée que son amie Mrs Todd est capable d'une émotion tendre : en suivant le convoi funèbre « elle essuyait ses yeux avec son mouchoir et je sentais, avec un serrement de cœur de sympathie, que son affliction n'était pas simulée ».

* * *

Le « *Captain Littlepage* » est un « ancien marinier » qui n'a pas tué d'albatros mais qui évoque une vision fantastique comparable à l'hallucination du héros de Coleridge. Les souffrances endurées à la suite d'un naufrage chez les Esquimaux ont troublé son esprit. Il raconte la découverte par son camarade d'infortune, Gaffett, d'une contrée mystérieuse qu'il suppose être un lieu de passage entre la terre et l'autre monde :

« Ils atteignirent alors une côte qui n'était pas indiquée sur la carte. Les falaises étaient telles qu'un bateau ne

pouvait accoster ; ils trouvèrent enfin une baie qu'ils traversèrent car, de l'autre côté, le rivage semblait plus bas. Ils étaient à court de provisions et manquaient complètement d'eau. Ils aperçurent ce qui leur parut être une grande ville [...]. « Pour l'amour de Dieu, Gaffett, m'écriai-je la première fois qu'il me raconta ceci, vous ne dites pas une ville, deux degrés au nord de l'extrême limite jamais atteinte par les bateaux ? » Mais il affirma que si [...]. Ils arrivèrent à la ville et y trouvèrent des habitants. Cela paraissait, autant que Gaffett était capable de l'expliquer, un lieu où il n'y avait ni vivants ni morts. Ils pouvaient voir l'endroit lorsqu'ils s'approchaient par mer, semblable à n'importe quelle ville avec beaucoup de maisons ; mais, tout d'un coup, cela disparaissait complètement à leurs yeux. Lorsqu'ils s'avançaient tout contre le rivage ils voyaient des formes humaines sans pouvoir jamais les approcher, silhouettes grises qui passaient solitaires comme emportées par un souffle ou qui, parfois, se rassemblaient pour vous regarder... « Ne mouraient-ils pas de faim, n'était-ce pas un mirage ou quelque chose comme cela ? » me risquai-je à demander. C'était une étrange partie du monde, en tout cas ; il leur fallait lutter avec le compas pour le faire marcher et tout semblait aller de travers. Gaffett, pour son compte, pensait qu'ils avaient rencontré des esprits comme il y en a partout, mais que des conditions particulièrement favorables permettaient de les voir. »

Telle est l'extraordinaire aventure de Gaffett racontée par Littlepage. On pourrait s'étonner que l'esprit d'un vieux marin yankee chérisse semblable légende, mais l'auteur a eu soin de nous prévenir que Littlepage avait connu des épreuves redoutables pour la plus robuste constitution et que, par surcroît, il n'appartenait pas au type classique du loup de mer. Ce bonhomme que Miss Jewett nous représente « mince et penché du côté du vent comme les arbres sur la hauteur voisine » est un imaginaire et un sensible. Son visage fin et délicat est sillonné de rides émouvantes comme s'il souffrait de vivre seul et incompris. Elle se demande en le voyant s'il n'est pas issu d'une lignée de cler-

gymen car il a « la distinction et la ferme sérénité qui sont l'héritage des vieilles familles ecclésiastiques de la Nouvelle-Angleterre ». Il explique lui-même que les capitaines de navire, obligés de se tenir un peu à l'écart de l'équipage, sont pour la plupart de grands lecteurs. Les uns s'intéressent plus spécialement à l'agriculture, d'autres à la médecine (« que le Seigneur vienne au secours des pauvres matelots ! »), d'autres à la poésie. Il est de ces derniers et, dans le cours de la conversation, il lui arrive de citer des vers. Il porte même des jugements littéraires : « Rien ne vaut le *Paradis Perdu*. Shakespeare était un grand poète et il copiait la vie ; malheureusement le parler vulgaire abonde chez lui. » Littlepage est un gentleman. Il trouve néanmoins dans Shakespeare de beaux passages qui « calment son esprit et lui font venir des larmes ».

A l'époque de sa rencontre avec l'auteur, Littlepage a 80 ans. C'est un homme réservé qui s'ouvre à qui lui inspire confiance. Il s'échauffe en parlant sur son sujet favori, « sautant brusquement sur ses pieds et gesticulant avec nervosité ». Quand il a terminé son récit, sa physionomie de marin dépouille l'air résolu qu'elle avait assumé et reprend son expression méditative habituelle. Littlepage, marin-poète ou plutôt poète qui s'est fait marin, se livre aussi à quelques considérations qui ne manquent pas d'intérêt sur la vertu éducatrice des voyages. Il estime que tout groupement humain n'ayant de contact avec le reste du monde que par l'intermédiaire d'un « journal sans principes » vit dans l'ignorance. « Autrefois, un bon nombre des meilleurs hommes du pays connaissaient une centaine de ports et le mode d'existence de leurs habitants... Ils avaient le sens des proportions... Oui, ils vivaient plus dignement et leurs maisons s'en trouvaient mieux, dedans et dehors. Voyez-vous, madame, du point de vue social, la disparition des bateaux a été une perte terrible pour cette partie de la Nouvelle Angleterre ». C'est certainement aussi l'opinion de l'auteur, descendante d'une lignée de marins et barde de l'ancien Berwick.

Miss Jewett a utilisé encore dans ce récit le procédé que

nous avons remarqué dans *The Hiltons' Holiday* et *The Coon Dog*. Elle rapporte de temps à autre les attitudes et les réactions des interlocuteurs, — Littlepage et elle-même. Voici par exemple deux mouvements de Littlepage :

« Ainsi, le vent nous emportait à la dérive » dit-il en se lamentant ; mais, me regardant à ce moment, et *voyant que ma pensée errait au loin sans autres égards, il s'arrêta de parler.* » Puis : « ... Nous restâmes là quelque temps et je fus mis au courant d'événements extraordinaires. Le capitaine *releva la tête et m'interrogea du regard.* »

On voit l'homme qui doute de soi et qui a peur d'être importun.

Voici maintenant une réaction de Miss Jewett : « ... Les jours raccourcissaient et nous progressions bien. Tout le monde était en bonne santé, sauf moi ; l'équipage accomplissait son travail au prix d'un grand effort. « *Je commençais à trouver cette narration inattendue un peu ennuyeuse.* » Ici l'auteur, partagée entre le désir de reproduire fidèlement une conversation et la crainte de fatiguer le lecteur par des détails sans relief, a prévenu un geste d'impatience en coupant le récit par l'aveu de son propre ennui.

* * *

Un matin que soufflait le vent du nord-est favorable à ses projets d'excursion, Mrs Todd se mit à interpeller les passants de sa voix la plus claironnante. Son hôte, aussitôt réveillée, comprit qu'on désirait la voir, et après quelques pourparlers, les deux femmes se mirent en route pour l'Ile Verte, résidence des parents de Mrs Todd. Le chapitre qui relate le voyage introduit deux personnages nouveaux, Mrs Blackett et William, mère et frère de Mrs Todd. Quelques lignes suffisent à nous montrer qui est William : « Pendant que nous causions dans la plus belle pièce, le poisson avait été mystérieusement apporté du rivage et placé sur la table, vidé et prêt à cuire, dans une terrine. « William aurait toujours pu s'arrêter pour dire un mot, » remarqua Mrs Todd.

Il est des actes qui peignent leur auteur. Celui-là ne laisse aucun doute sur le caractère du pêcheur. C'est évidemment un timide qui veut être serviable mais qui redoute de se trouver en présence d'un étranger. La demi-douzaine de mots « le poisson mystérieusement apporté du rivage » renferme tout un drame. On voit William arrivant sans bruit, tenant en main la terrine qu'il pose doucement sur la table. Puis il s'éloigne vite et, à chaque pas, il se sent plus à l'aise. Il a satisfait sa conscience qui lui ordonnait de se rendre utile à ses visiteurs, et il a fait l'économie d'une conversation pénible à sa timidité. Des forces contraires tiraillaient ce célibataire endurci. Nous l'avons deviné aux prises avec elles et, comme il nous a paru amusant et sympathique dans cette lutte, nous espérons, avec l'auteur, le connaître un jour plus intimement. Voilà une explication du charme qui se dégage des contes de Miss Jewett. Elle nous apprend à nous intéresser au commun des mortels et, quand nous avons lu ses livres, les William et les Mrs Todd de notre entourage, inaperçus jusqu'alors, se révèlent à nos yeux. Il en va de même pour de nombreux détails : commentaires de Mrs Todd sur les îles que le bateau côtoie... rochers stériles ou couverts d'herbages, d'où les moutons viennent bêler au passage des voyageurs... silhouette coiffée d'un mouchoir de la vieille maman qui descend à travers champs et se poste sur le rivage pour accueillir ses visiteurs... escalade du sommet avec arrêt pour respirer un instant et embrasser d'un regard l'immensité de l'océan tandis que souffle une légère brise... tout cela contribue à donner au lecteur l'illusion qu'il participe en compagnie de Miss Jewett aux joies rustiques du voyage et il se prend à aimer le récit de la même manière qu'une peinture champêtre rayonnante de fraîcheur pendue au mur de sa chambre.

Les maisons sont généralement à l'image de leurs occupants et celle de la verte octogénaire Mrs Blackett, mère de Mrs Todd, indique que sa propriétaire se pique de savoir-vivre : « C'était un hommage à la Société que cette chambre réservée pour ses exigences sur une île aussi lointaine et isolée. Visites et soirées devaient être rares à certaines

époques dans un coin balayé comme celui-là par les vents froids. Mais Mrs Blackett était de ces personnes qui ne vivent pas repliées sur elles-mêmes et se sont depuis longtemps oubliées pour participer avec joie aux échanges sociaux. Certains voisins n'avaient jamais pris la peine de meubler un salon, mais Mrs Blackett connaissait l'usage de cette pièce. « Allons, venez maintenant dans la vieille cuisine ; vous le voyez, je ne vous traite pas en étrangères. » Elle nous invita ainsi sur un ton plaisant après nous avoir reçues, selon les convenances, dans la chambre réservée aux usages mondains. » Une expression bien notée traduit le souci des apparences chez Mrs Blackett : « *This kitten catches mice for both, an' keeps me respectable as I ain't been for a year.* »

Un geste avait dépeint William, une image exprime l'innocence et la fraîcheur de sa mère : « ses yeux brillaient et sa physionomie respirait en même temps l'affection et l'attente, comme celle d'un enfant un jour de vacances. »

Selon son habitude, l'auteur décrit la maison Blackett à l'aide de comparaisons. Elles abondent cette fois : « C'était une de ces maisons qui ont l'air enracinées au sol *comme si* elles avaient, ainsi que les icebergs, deux tiers de leur hauteur au-dessous de la surface [...] le chemin nous mena à la porte de la cuisine au bout du bâtiment où se trouvaient à profusion fleurs et verdure *comme* amassées par un balai diligent : il y avait des touffes de mauves qui s'avançaient autant qu'elles l'osaient *comme* des parents pauvres. Je vis les yeux brillants et stupides de deux poulets pelotonnés dedans *comme* s'ils avaient été chassés plus d'une fois et attendaient l'occasion de rentrer... » Quatre comparaisons en un si court passage, — si justes soient-elles, c'est certainement trop.

Poussée par le désir de pénétrer la personnalité de William, l'auteur s'offre à ramasser des pommes de terre et elle rencontre bientôt notre homme dans les champs. William est un pêcheur d'une soixantaine d'années. L'expérience de la vie ne lui a pas fait perdre sa sauvagerie native, et il faudra l'appivoiser. Déjà il accepte de tenir, pour rentrer à la

maison, un bout du bâton qui supporte le panier de pommes de terre. Il perçoit vaguement sans doute la bonhomie de cette scène et il s'enhardit jusqu'à proposer à sa compagne une promenade vers le sommet des rochers. De là-haut il montre la mer, les îles et le continent lointain, « la plus belle vue du monde ». Il n'est pas insensible aux beautés de la nature, et la preuve de raffinement qu'il donne ainsi le rend particulièrement sympathique à Miss Jewett.

Mais c'est Mrs Blackett qui recueille le plus de suffrages. L'étude de son caractère révèle une nature d'élite : « son hospitalité était exquise ; elle avait le don que possèdent si peu de femmes, de se mettre, avec sa maison, à l'entière disposition de ses invités. Par cette offre charmante d'un moment, une personne et tout ce qui lui appartient deviennent, de façon inoubliable, partie de notre propre vie. Avoir du tact, après tout, c'est savoir lire dans l'esprit, et mon hôtesse avait reçu ce don royal. La sympathie est chose de l'esprit autant que du cœur ; le monde de Mrs Blackett et le mien ne firent qu'un à partir du moment où nous nous rencontrâmes. Et puis, elle avait ce don suprême du ciel, le parfait oubli de soi. Quelquefois, en voyant sa vieille figure si douce, je me demandais pourquoi elle avait été placée, si lumineuse, sur cette île solitaire de la côte septentrionale... » Par une négligence à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, Miss Jewett a laissé subsister dans ces quelques lignes une double répétition assez choquante du mot *don*. On trouve dans son œuvre plusieurs exemples de dissonances semblables. Elles montrent que l'harmonie habituelle de sa phrase était due à un effort d'attention, son oreille ne décelant pas à première lecture toute faute contre l'euphonie.

Dans sa première description de Mrs Todd, l'auteur l'avait comparée à une sibylle. Le mystère qui environne la paysanne va-t-il s'éclaircir ? Laissant Mrs Blackett à la maison, les deux amies s'en vont à la recherche du penny-royal (1). La pente est ardue et il faut s'asseoir pour re-

(1) Nous gardons à dessein le nom anglais de cette plante, le mot

prendre haleine. Mrs Todd sort de son sac un daguerréotype d'elle-même fait peu de temps avant son mariage : « c'est moi », déclare-t-elle en montrant cette figure enfantine, pleine et joyeuse, qu'elle avait encore à soixante ans passés. » Mais cette expression joviale et candide qui n'a rien de sibyllin ne demeure pas sur la physionomie de Mrs Todd. Elle est amenée bientôt à parler de ses amours malheureux et de son mari disparu en mer, qu'elle avait coutume de retrouver en ce lieu au temps de leurs fiançailles. Alors, elle détourne les yeux et, se levant peu après, elle s'éloigne. Elle a repris son masque romantique : « sa grande silhouette résolue donnait une impression de solitude. Elle aurait pu être Antigone seule dans la plaine thébaine. Dans ce monde bruyant on n'a pas souvent l'occasion de trouver des lieux de silence et de grande tristesse. Cette paysanne était sous l'emprise d'une ancienne douleur, immense ; elle paraissait être la réincarnation de quelque âme historique, avec ses peines et sa vie retirée, consacrée aux travaux rustiques dans le parfum des herbes éternelles... »

Miss Jewett s'est toujours gardée des allures pédantes et des soliloques philosophiques. Elle pensait néanmoins et elle souhaitait sans doute que le lecteur tirât profit de telle ou telle observation rapportée sans intention moralisatrice apparente. Pourquoi les terriens n'auraient-ils pas la noble contenance des marins notée en observant le portrait de Mrs Blackett, « ce regard lointain tourné vers l'horizon, qu'on rencontre souvent dans les familles de marins où les filles comme les garçons en héritent des hommes qui ont passé leur vie en mer à chercher une voile de navire ou le premier mirage de la terre. Sur l'océan, il n'y a rien à voir de près et le caractère du marin s'en ressent : de là l'expression de patiente bravoure sur ses traits, et cette amabilité optimiste qu'on aime tant chez lui. » Pendant la traversée, Mrs Todd avait montré une petite île partagée en deux pro-

français « pouliot » étant aussi disgracieux que « pennyroyal » est poétique. Et la poésie joue un rôle ici.

priétés dont les exploitants ne s'étaient jamais parlé depuis plusieurs générations, même en temps de crise ou d'épreuve. Voilà qui se passe de commentaires et l'on trouve de soi-même, dans l'exemple de cette inimitié séculaire, une explication des querelles qui divisent en tout lieu les individus et les peuples depuis le commencement du monde.

L'Américain d'origine britannique a, d'habitude, la pudeur de ses sentiments intimes, et une sérénité impassible lui apparaît, en société, comme un indice de bon ton. Mais son âme qui vibre profondément aime à être bercée par la musique des vieilles romances nationales dont les rythmes, amoureux ou mélancoliques, évoquent la paix rustique et le bonheur tranquille du pays ancestral dans l'air parfumé d'une matinée printannière ou la chaleur ouatée d'un cottage environné de brume. Dans les réunions joyeuses de familles ou d'amis, il se fait alors un moment de recueillement et il semble que l'âme même de la race passe dans ces accents séculaires qui ont charmé des générations. Pour connaître un peuple, il faut avoir entendu ses airs préférés. Des individus, renfermés ou timides, se révèlent ainsi en chantant ; c'est le cas de William qui entonne le soir, en l'honneur de ses hôtes, la vieille ballade *Home, sweet home*. A la fin du premier vers, il s'arrête un instant. Mrs Blackett joint sa voix à la sienne. Un marin de soixante-sept ans et une paysanne presque centenaire doivent faire un étrange duo ? Le rire tombe de nos lèvres car l'auteur nous fait partager son attendrissement : « ils chantèrent ensemble ; elle ne pouvait atteindre les tons les plus hauts ; il semblait alors qu'il lui prêtait sa voix pour qu'elle puisse aller jusqu'au bout de la note et de l'air. C'était le vrai et seul moyen d'expression de cet homme toujours silencieux... »

Miss Jewett déclare qu'elle eût souhaité passer sa vie à Green Island. L'endroit est pour elle une demeure idéale de paix entre l'océan, les prairies et le ciel. La soif de tranquillité commune à la plupart des travailleurs des villes est impérieuse chez elle. Il ne s'agit plus seulement du calme nécessaire à l'écrivain. Alors que le vrai citadin, après avoir

goûté un moment le silence de la campagne, se replonge dans l'agitation du monde comme dans un bain de vie, elle se réacclimate avec peine aux rythmes pourtant bien lents du village. Il est si tranquille, cette nuit-là, qu'elle peut entendre le chant du timide passereau porté par la brise avec le parfum des plantes du jardin. Cependant, au retour de Green Island, Dunnet Landing lui est apparu « noisy and oppressive ».

Ainsi se terminent les pages consacrées à la visite de l'Ile Verte. On pourrait y trouver plusieurs exemples de ces traits exacts, de ces épisodes bien notés qui font la valeur des récits de Miss Jewett et caractérisent son réalisme. Remarquons seulement le détail de la main qui se tend dans la scène des daguerréotypes et le tableau familial du repas chez Mrs Blackett avec le manège de la chatte autour de la table. Mrs Todd a montré à son amie le portrait de sa mère. Elle va le replacer dans son sac mais l'auteur *étend la main* pour le saisir avant qu'il ne disparaisse, car elle veut admirer encore la charmante physionomie de la petite vieille. Voici maintenant les manœuvres de la chatte pendant le dîner : « La chatte se mit à tourner autour de la table et, appuyée sur ses jeunes pattes aux griffes farouches, elle s'arrêtait pour miauler pathétiquement sous chaque coude, se précipitant vers la porte ouverte quand un moineau insouciant se posait à terre trop près, dans l'herbe. »

* * *

Les quelques douze pages qui suivent sont consacrées à Mrs Fosdick. Cette amie d'enfance de Mrs Todd qui, depuis un mois, est tour à tour l'hôte des uns et des autres au pays, a la réputation d'être « the best hand in the world to make a visit ». L'auteur nous la montre sous l'aspect d'une petite vieille à l'air sérieux qui, de prime abord, ne semble pas posséder des dons de société particulièrement brillants. Il est certain que les conditions du succès mondain ne sont pas les mêmes dans le milieu de Miss Jewett et dans celui de Mrs Fosdick ; et la femme la plus sociable de l'aristocratie

ne recevra sans doute jamais le titre de « best hand in the world to make a visit », tout au moins décerné dans ces termes-là.

Le caractère de Mrs Fosdick est légèrement esquissé. Nous ne savons pas grand'chose d'elle. Il paraît qu'elle a élevé une nombreuse famille de marins et de femmes de marins et qu'elle a raconté devant l'auteur tous ses malheurs et toutes ses joies, « les sujets les plus intimes n'étant pas plus laissés dans l'ombre que si elle avait été un coquillage sur la cheminée ». Regrettons de n'avoir pas été traités à notre tour comme un coquillage. Nous eussions peut-être enrichi notre documentation de quelque détail digne de note. Miss Jewett est demeurée ici trop fidèle à ses principes de simplicité. Il en est résulté des pages plutôt ternes en dépit de leurs qualités techniques. Pour les goûter, il faudrait ne pas connaître le reste de l'œuvre. Nous avons déjà vu plusieurs vieilles femmes du genre de Mrs Fosdick. Celle-ci ne nous apporte rien de neuf et nous sommes comme Mrs Todd qui, en écoutant l'histoire traditionnelle de sa visiteuse, « avait un sourire poli et distrait signifiant que ce n'était pas du nouveau pour elle ».

Mrs Fosdick a du moins une utilité : elle anime une conversation qui fait revivre l'histoire dramatique de Joanna Todd. Joanna, cousine d'Almiry, a voulu, entre elle et le monde, un fossé profond comme celui que la lettre « A » avait creusé autour d'Hester Prynne. Elle s'est condamnée elle-même à la détention perpétuelle sur l'île Shell-heap. Cela, parce que son fiancé l'a abandonnée. Il lui a semblé alors que la vie ne valait plus la peine d'être vécue, et elle a fui à jamais la compagnie des humains. Nous voilà en pleine trame romantique. Pas tant cependant qu'il paraît. Le cas de Joanna est, en effet, aussi religieux que sentimental. Il offre à Miss Jewett l'occasion d'un parallèle concluant entre les méthodes de crainte et les méthodes d'amour dans la poursuite du salut des âmes, qui rappelle les développements de *Martha's lady*. Ce n'est pas l'auteur qui parle, c'est Mrs Todd, mais les propos de la narratrice sont rapportés avec complaisance.

Miss Jewett a déjà montré qu'elle n'avait aucune sympathie pour les prédicants rigides et solennels. Son aversion pour cette sorte de pasteurs a dû croître avec les années, car le Révérend Dimmick, représentant local du type, est affligé en outre d'un manque de doigté qui le rend particulièrement ingrat. Le ridicule ne lui est même pas épargné, à l'occasion du voyage en barque avec Ms Todd (Mr Dimmick, s'obstinant à vouloir tendre la voile malgré l'avis de la paysanne, met l'esquif en danger ; il perd la tête lorsqu'une rafale les bouscule ; Mrs Todd défait la toile après avoir allongé son compagnon d'une poussée vigoureuse). Ce qui est reproché surtout à Mr Dimmick, c'est son attitude : « quand, drapé dans son autorité, il lui demanda si elle aspirait aux joies de la religion dans sa situation présente, elle le pria de l'excuser de ne pas répondre. Je crus que j'allais m'enfuir. Elle aurait pu lui rendre les choses plus aisées ; après tout, il était le pasteur et il avait pris la peine de venir la voir, — bien que sa manière de lui poser la question fût *froide et dépourvue de sentiment*. Je pensais qu'il aurait bien pu voir la petite bible sur l'étagère près de lui, mettre la main dessus et lire quelque chose de doux et de paternel, au lieu de l'accuser, et puis lui donner sa bénédiction dans l'espoir qu'elle en serait réconfortée. Il pria, mais il n'était question que d'entendre la voix de Dieu dans la tempête et, pendant qu'il parlait, je pensais qu'une personne qui avait passé tout le long hiver glacial seule sur l'île Shell-heap en savait bien plus long que lui là-dessus. Cela m'impatienta tellement que j'ouvris les yeux et les plantai droit dans les siens. Elle, parut ne rien remarquer, gardant une attitude respectueuse, et quand il s'arrêta, elle lui demanda si les souvenirs de l'occupation indienne l'intéressaient ; elle prit sur une étagère des gouges et des marteaux de pierre et les lui montra, comme s'il avait été un petit garçon. » Mrs Todd, elle, quand le dos « stupide » du pasteur s'est éloigné, court à Joanna, la serre dans ses bras, et, éclatant en sanglots, la supplie de venir habiter avec elle ou avec sa mère. Voilà la vraie manière de dire sa sympathie à une personne dans la situation de Joanna. Sans

doute le pasteur ne pouvait être aussi démonstratif, mais il eût fallu qu'il trouvât une façon plus spontanée, plus généreuse de témoigner ses sentiments.

Si Joanna nous rappelle, à certains points de vue, Martha de *Martha's lady*, les cas psychologiques des deux femmes ne sont pas, toutefois, identiques. Joanna est indépendante ; elle possède du bien ; elle a de la famille et des amis. Le trouble nerveux qui se manifeste dans sa misanthropie n'est pas un exemple de refoulement comme chez la jeune servante paralysée par la crainte de reproches bruyants. Joanna conserve une aisance tranquille qui fait l'admiration de Mrs Todd : « elle avait de belles manières calmes. Je me souviens qu'elle attendit jusqu'à ce que nous fussions tout près d'elle ; elle m'embrassa alors avec beaucoup d'affection et demanda des nouvelles de Nathan avant de serrer la main du pasteur, puis elle nous invita à entrer. » Elle sait, à l'occasion, faire respecter son indépendance. Poussés par la curiosité, les pêcheurs venant de plus en plus nombreux prendre de l'eau à Shell-heap Island, elle interpelle un jour un équipage et « *very dignified and calm* » elle leur demande de prendre l'habitude d'aller à l'eau à Black Island et de la laisser tranquille, cas d'urgence exceptés.

En fait, aux yeux de Mrs Todd, l'ermite Joanna s'est élevée au-dessus de l'humanité. Elle n'a pas l'auréole des saintes religieuses qui se retirent du monde pour mieux servir Dieu, mais elle est ennoblie par le motif spirituel qui s'ajoute à ses raisons humaines de préférer la solitude. Lorsque Mrs Todd la supplie de partir avec elle, Joanna ne fléchit pas, et la parole qu'elle prononce la sépare de son amie aussi impitoyablement que la porte de clôture d'un cloître : « j'ai commis la faute qui ne peut être remise. » ... « Je ne pouvais parler, ajoute Mrs Todd ; non, je ne trouvais rien à dire, elle paraissait si au-dessus de tout ce qui est commun. »

En racontant les funérailles de l'ermite, Almiry décoche au pasteur Dimmick un nouveau trait : « Joanna avait apprivoisé les moineaux sauvages de l'île à force de vivre avec eux ; l'un d'eux vint se poser sur le cercueil et se mit

à piailler pendant que M. Dimmick parlait. Il en fut tout décontenancé et parut ne pas savoir s'il devait continuer ou s'arrêter. Sans doute étais-je prévenue contre lui ; je ne fus pas la seule, néanmoins, à penser que le pauvre petit oiseau avait été le plus éloquent des deux. »

Joanna, Mrs Todd et Mrs Fosdick forment une gamme descendante de délicatesse morale où Mrs Todd, bonne paysanne équilibrée, occupe la place médiane, Fosdick paraissant incapable de s'expliquer les subtilités sentimentales de l'ermite. C'est dans l'observation psychologique des trois femmes que réside l'intérêt principal du conte, à côté des remarques suggérées par l'incident Dimmick. Deux réflexions de Mrs Fosdick jettent quelque lumière sur sa personnalité restée jusqu'alors dans l'ombre : « Almiry, demande-t-elle, comment faisait-elle pour se réapprovisionner en vêtements, pour avoir du pain, comment a-t-elle pu se passer de « *piece bag* ? » « Et de compagnie, suggéra Mrs Todd. Joanna aimait ses amis. Les longues soirées d'hiver durent être terribles la première année. » « *Il y avait les poules*, fit observer Mrs Fosdick après avoir embrassé d'un coup d'œil cette triste situation. » Voilà un réconfort proposé par Mrs Fosdick et elle l'estime d'importance car, lorsque Mrs Todd se lamente à nouveau sur la détresse solitaire de Joanna : « *il y avait les poules* » répètera-t-elle doucement. C'est encore de sa bouche que sortira cette considération : « Si pareille chose arrivait aujourd'hui je suppose qu'elle irait dans l'Ouest voir la famille de son oncle ou dans le Massachussets, histoire de se changer les idées, et elle reviendrait au pays aussi bonne que neuve. Le monde est plus grand et plus libre qu'autrefois... » Mais Almiry Todd comprend mieux les états d'âme de l'ermite...

Miss Jewett constate qu'un solitaire n'est jamais banal. L'aventure romanesque de Joanna frappe son imagination et elle se sent attirée vers l'Ile Shell-heap. Les lieux où vécu la pauvre femme seront pour elle le but d'un pèlerinage à la Chateaubriand ; elle boira, à l'instar du grand auteur, l'eau de la rivière que connut l'ermite et elle méditera sur les ruines de sa maison. Tout cela, sans les lon-

gueurs et la pompe, on s'en doute, de son illustre devancier. La scène se produira au cours d'une promenade en barque avec le capitaine Bowden, dont les détails sont habilement rapportés. On verra par les quelques lignes ci-après avec quelle exactitude l'auteur enregistre la conversation du vieux marin, comment les pensées de l'homme, les termes dont il use, le dialecte sont fidèlement rendus :

« Where is Shell-heap Island ! » I asked eagerly.

« You see Shell-heap now, layin' 'way out beyond Black Island there, » answered the captain, pointing with outstretched arm as he stood, and holding the rudder with his knee.

« I should like very much to go there, » said I, and the captain, without comment, changed his course a little more to the east-ward and let the reef out of his mainsail.

« I don't know's we can make an easy landin' for ye, » he remarked doubtfully. « May get your feet wet ; bad place to land. Trouble is I ought to have brought a tag-boat ; but they clutch on to the water so, an' I do love to sail free. This great boat gets easy bothered with anything trailin'. 'T ain't breakin' much on the meetin' house ledges ; guess I can fetch in to Shell-heap. »

On remarque ce qu'apporte à elle seule de vérité, de vie et de couleur locale, la simple attitude du capitaine qui, pour montrer l'île de son bras allongé, s'est levé et « maintient le gouvernail avec son genou. »

Le récit de l'expédition à Shell-heap contient dans sa brièveté — moins d'une demi-douzaine de pages — d'autres excellents passages, tel ce tableau de nature : « On était au mois d'août et j'avais vu la couleur des îles passer du vert tendre de juin à un brun hâlé qui les faisait ressembler à la pierre, sauf aux endroits où le vert sombre des sapins gardait une teinte que les tempêtes d'hiver pouvaient rendre plus foncée, mais non ternir. Les quelques arbres courbés par le vent de l'île Shell-heap étaient presque tous morts et gris, mais il y avait des buissons bas, et cette bande de vert clair courant juste au-dessus du rivage, je savais que c'étaient des *gloire-du-matin* sauvages. » Miss Jewett, pour

présenter l'île, choisit les noms des plantes et des arbres, les couleurs qui indiquent les nuances et les teintes ; puis, de sa main de femme elle les dispose en un ensemble harmonieux comme elle le ferait avec les fleurs d'un bouquet.

Elle donne dans la méditation sur les ruines du cottage une nouvelle preuve de sa curiosité indulgente vis-à-vis des cas psychologiques nouveaux, et de son aisance à les comprendre : « De la maison de la pauvre Joanna il ne restait plus que les fondations. La seule trace qui subsistait de son jardin c'était une touffe flétrie de robustes œillets de France auxquels une abeille et un papillon jaune rendaient visite au même moment. Je bus à la source et pensai que de temps en temps on viendrait à ma suite de la terre ferme affairée, surmenée, naïve, qui était là-bas, imprécise et semblable à un rêve dans la brume d'août, telle que Joanna l'avait sans doute souvent regardée. Là-bas le monde, et elle ici avec son éternité déjà commencée. Dans la vie de chacun de nous, me disais-je, il y a une place lointaine, — comme une île, et qui appartient aux regrets sans fin et au bonheur secret ; nous sommes tous l'ermite solitaire, le reclus d'une heure ou d'une journée... »

* * *

Les chapitres centraux, *La grande expédition*, *Une route de campagne*, *La réunion des Bowden* et *La fin de la fête* sont des plus riches par la qualité littéraire, l'intérêt des documents sur un aspect familial de la vie en Nouvelle-Angleterre, et les réflexions philosophiques de Miss Jewett.

La « grande expédition » relate les préliminaires du voyage en voiture qui conduira l'auteur, Mrs Todd et Mrs Blackett, à la maison Bowden où a lieu le rassemblement annuel des membres de cette patriarcale famille. Notre attention sera retenue ici par le tableau qu'offre Dunnet Landing aux premières heures du jour de la fête, lorsque les voyageuses s'apprêtent à le quitter : « La brise de l'aurore soufflait encore et dans l'air chaud du nord, léger et ensoleillé, on

sentait une certaine fraîcheur comme s'il avait passé sur de la neige fraîchement tombée. Une odeur de baume emplissait le monde avec un subtil parfum d'algues marines venant des récifs mis à nu par la marée basse dans le petit port. Tout était si calme à cette heure matinale que le village n'était encore qu'à moitié éveillé. J'entendais seulement les voix des oiseaux, petits et grands, les fidèles moineaux, les bruants là-bas dans les bois, et la conversation lointaine de quelques corneilles avisées. Je vis la voile de William Blackett déjà loin du rivage et le capitaine Littlepage était assis derrière sa fenêtre fermée quand je passai. Il semblait attendre quelqu'un qui ne viendrait jamais. J'essayai de lui parler, mais il ne me vit pas. La physiologie du vieillard avait un air résigné, comme si ce monde où personne ne comprenait son langage et ne pouvait lui tenir compagnie avait été une erreur monumentale... » Cette atmosphère de demi-sommeil dans le village, Miss Jewett était particulièrement douée pour la goûter et pour la rendre dans son récit. Elle correspondait à l'état de rêve où elle se laissait volontiers entraîner par les impressions d'un moment propice aux songeries, et où, isolée des remous du monde, elle se prenait à philosopher sur les problèmes de l'existence humaine. Cela, sans transition. Voici en effet les lignes qui précèdent immédiatement celles que nous venons de reproduire : « ... Mrs Blackett se hâta de faire l'éloge du thé. Puis je me dépêchai d'aller voir si la voiture d'épicerie était prête. Que la réunion tienne ce qu'elle promettait ou non, j'aurais du moins tout le plaisir d'une journée en compagnie de Mrs Blackett, sans parler de Mrs Todd. » A l'instant où Miss Jewett se trouve dans la rue, il semble que la porte de la maison, en se fermant, a coupé tout contact, non seulement avec la personne matérielle de ses amies affairées à leur départ, mais aussi avec le cycle de pensées en quoi s'absorbe leur esprit. Elle est pénétrée par les sensations de ce moment où, entre le jour et la nuit, entre la réalité visible et le mystère, les parfums des fleurs et des plantes marines se mêlent aux bruits de la nature sauvage dans le souffle de la brise matinale, en présence

d'une physionomie impassible de vieux marin qui appartient autant à l'autre monde qu'à celui-ci. Sous la banalité des mots, un sentiment d'infini, de surnaturel passe alors dans ses phrases. Elle arrive à mentionner « l'erreur monumentale » que constitue le monde aux yeux hagards de Littlepage.

Le charme tombe une fois Miss Jewett revenue aux côtés de ses amies dans la carriole, sur « *la route de campagne* ». Les préoccupations se font plus terre à terre comme en témoignent certains détails qui vont donner au récit un ton de bonhomie cordiale très approprié aux événements. Il y a la rencontre du docteur à qui Mrs Todd recommande sa porte restée ouverte par mégarde, dans le cas où il ferait des tourbillons de poussière... Le médecin retient par habitude la main de Mrs Blackett dans la sienne, sent le pouls sans interrompre la conversation, et donne au poignet vigoureux de la paysanne une petite tape approbatrice...

Les voyageuses approchent du terme de leur randonnée ; le spectacle qui se découvre à leurs yeux, de l'éminence d'où elles dominent la région, fait l'objet de la première de ces descriptions pittoresques et colorées où vont revivre les heures gracieuses de la réunion Bowden : « Au moment où il me sembla que nous arrivions en plein pays intérieur nous atteignîmes le sommet d'une colline et, tout à coup, s'étendit devant nous un grand panorama merveilleux de champs bien nettoyés descendant en pente douce vers une large baie. Au delà, il y avait des rivages lointains, comme un autre pays dans la brume de midi qui cachait à moitié les collines et les montagnes bleu-pâle au fond de l'horizon. Un schooner parti d'un village éparpillé sur le rivage traversait la baie toutes voiles dehors, et de nombreuses petites embarcations allaient et venaient çà et là. C'était un noble paysage et mes yeux accoutumés à la vue étroite d'un bord de route ombragé avaient de la peine à l'embrasser. »

Deux détails semblent particulièrement bien choisis : le bateau qui fait voile, mentionné dans une phrase qui s'avance elle-même avec la simple aisance d'un voilier sur une mer calme (« there was a schooner with all sails set

coming down the bay ») et l'éblouissement des yeux qui dit la luminosité glorieuse de ce panorama marin.

Voici enfin *la réunion Bowden*, manifestation curieuse de la vitalité d'une famille de paysans établie depuis cinq générations dans cette partie du Maine et dont les ramifications s'étendent à presque tous les foyers du pays. Miss Jewett est frappée de trouver dans l'assemblée tant de représentants du type français : les Bowden sont des huguenots normands. Elle remarque que cet élément était un des plus nombreux parmi les premiers habitants de la côte ouest de la Nouvelle-Angleterre et elle attribue au sang français les « dons charmants » de certaines femmes, Mrs Blackett par exemple. Le même sang français pourrait bien être cause des démonstrations chaleureuses et de l'enthousiasme des cousins qui se retrouvent après une longue absence. Mais le caractère annuel et presque méthodique de la réjouissance l'apparente plutôt à l'explosion de joie unanime du *Christmas spirit* anglo-saxon. Miss Jewett y voit un phénomène révélateur de l'âme américaine : « Si ardent est l'enthousiasme caché dans la nature des habitants de la Nouvelle-Angleterre, qu'à peine lui a-t-on donné libre cours il se manifeste aussitôt avec une flamme et une chaleur presque volcaniques. Dans les petits pays tranquilles, une telle force intérieure ne se dissipe pas en petites agitations journalières comme dans les villes, mais lorsque, à de longs intervalles, les autels du patriotisme, de l'amitié, des liens de parenté s'élèvent dans nos champs familiers, alors les feux s'allument, les flammes sortent comme du cœur éternellement brûlant de la terre, les feux primitifs percent à travers la poussière de granit dont nos âmes sont faites. Chaque cœur est chaud et chaque figure respandit de l'ancienne lumière. Un jour comme celui-là a le pouvoir de transfigurer les êtres, il fait aisément des amis de ceux dont le cœur était froid, il donne aux muets l'occasion de se faire entendre et prête une beauté aux physionomies les plus communes. »

Dans le cas de l'assemblée des Bowden les circonstances extérieures sont particulièrement favorables à l'exaltation

des cœurs. Si dépourvu de prétention que soit le récit, à l'image des braves gens qui y tiennent le rôle d'acteurs, on est pénétré par la majesté du décor de nature et par l'humble noblesse des sentiments évoqués. Les lignes consacrées au cimetière portent en elles-mêmes un hommage émouvant à la continuité et à la vigueur de cette race, à son triomphe sur la mort qui a pourtant couché ses hommes sur la terre des champs de bataille ou au fond de l'océan. On s'explique l'enthousiasme de Mrs Todd : « Voyez, s'écrie-t-elle, tous ces attelages, là-bas devant nous. Oh ! regardez aussi la baie, oui regardez la baie. Quel coup d'œil tous ces bateaux, tous en route vers la crique des Bowden ! [...] Nous regardions les embarcations qui laissaient tomber leur voile l'une après l'autre à mesure que nous avancions sur le plateau. La vieille maison des Bowden était là, basse d'étage et large de toit, dans la verdure de ses champs, semblable à une mère poule brune attendant sa couvée qui se rabat vers elle de toutes les directions. Le premier colon du nom de Bowden y avait établi son foyer et c'était toujours « la ferme Bowden ». Cinq générations de marins, de fermiers et de soldats avaient été ses enfants. A ce moment, Mrs Blackett me montra les murs de pierre du cimetière, posté comme un fortin sur un tertre dominant la baie ; mais, comme elle le fit remarquer, il y avait beaucoup de Bowden, dispersés au loin par la vie, qui n'étaient pas là, les uns perdus en mer, d'autres partis vers l'Ouest, d'autres tués à la guerre. La plupart de ces tombes étaient des sépultures de femmes [...] Nous pouvions maintenant distinguer les différents sentiers qui partaient du rivage et traversaient la campagne. Dans chacun d'eux s'avançaient des processions en file indienne comme sur les vieilles gravures du *Pilgrim's Progress*. Autour de la maison, la foule se pressait tel un essaim d'immenses abeilles dans les lilas. »

La fête débute par une cérémonie d'ouverture très originale sous la direction de Sant Bowden, type curieux de « marshal » que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin. Miss Jewett s'isole à nouveau dans ses pensées. Au rythme lent et solennel de la procession, son rêve la transporte

jusqu'aux temps reculés de l'histoire et elle compare le cortège des paysans à une assemblée d'anciens Grecs. Sur-tout, elle ressent à la fois la faiblesse de l'individu et la puissance de la chaîne dont il est un anneau. Nous avons déjà vu que Miss Jewett s'arrêtait volontiers sur ce thème. L'historien futur des littératures remarquera que la fin du siècle dernier et l'époque actuelle ont été témoins de la renaissance du sentiment racial chez des écrivains de tous pays, renaissance qui explique la faveur nouvelle d'antiques coutumes comme le druidisme. Nous avons assisté dernièrement au réveil plus racial que national de certaines grandes nations européennes. L'attachement à la terre natale, aux souvenirs des ancêtres, le sentiment confus de la présence d'une âme collective qui survit aux générations, expliquent la pensée presque mystique de l'auteur : « Même les enfants, gracieuse troupe, étaient prêts à marcher en rangs. Au dernier moment, Mrs Blackett et quelques compagnons distingués, pasteurs et vieillards, sortirent de la maison tous ensemble et prirent leur place. Bien que nous fussions par quatre, nous formions une longue procession. On avait fauché pour nous un large passage à travers champs, et, comme nous avançons, les oiseaux s'envolaient dans le trèfle épais et les abeilles bourdonnaient ainsi qu'au mois de juin. Il y avait un étincellement de mouettes sur l'eau à l'endroit où la flotille de bateaux chevauchaient d'un même mouvement les vagues basses dans la crique et balançaient leurs petits mâts comme s'ils allaient en mesure avec nos pas. On entendait, très faiblement, le clapotis de l'eau. Nous eussions pu être quelque réunion d'anciens Grecs en marche pour célébrer une victoire ou pour adorer le dieu des moissons, là-haut dans la forêt. C'était singulièrement émouvant de voir cette scène et d'en être acteur. Le ciel, la mer ont regardé depuis si longtemps la pauvre humanité occupée à ses rites. Nous n'étions plus une famille de la Nouvelle-Angleterre fêtant son existence et son développement. Nous portions en nous les souvenirs et l'héritage des familles dont celle-ci descendait et nous n'étions que les derniers représentants d'une lignée. Nous avons les instincts d'une enfance loin-

taine et oubliée. Je me pris à penser que nous eussions dû tenir en main des branches vertes et chanter pendant que nous avançons (1). »

Le banquet est servi sur de grandes tables ornées de feuilles de chêne et de fleurs champêtres apportées par les convives. Miss Jewett voit grandir son admiration pour ses hôtes, dignes dans leur gaieté, soucieux des convenances dans l'aimable abandon de leurs manières. Elle se reporte à quelques siècles en arrière et imagine les ancêtres français des Bowden assis dans leur manoir à une table de festin, entre deux batailles ou tournois. Ces agapes de famille baignent dans une atmosphère de simplicité qui touche à l'ingénuité ; une comparaison entre la tarte américaine et sa sœur d'Angleterre, le découpage du chausson aux pommes orné des mots « Bowden Reunion » sont dans la note du dîner de Noël du *Christmas Carol*. Les mêmes critiques qui ont reproché à Dickens d'avoir fait de la littérature enfantine témoigneraient quelque dédain sans doute pour cette page de Miss Jewett. Elle n'en reflète pas moins l'ambiance de bon aloi de ces amusements populaires où la

(1) Choisissons dans la floraison de notre littérature régionale un passage caractéristique de Maurice Barrès que Sarah Orne Jewett eût pu faire sien en substituant *Dunnet Landing* à *Sainte-Odile* et le *Maine* aux *Vosges* : « Sainte-Odile me semble l'un de mes cadres naturels et je foule, infatigable, les sentiers de ma sainte montagne en me chantant le psaume qui m'exalte : « Je suis une des feuilles éphémères que, par milliards, sur les Vosges, chaque automne pourrit, et, dans cette brève minute, où l'arbre de vie me soutient contre l'effort des vents et des pluies, je me connais comme un effet de toutes les saisons qui moururent.

« Je m'enfonce dans ce paysage, je m'oblige à le comprendre, à le sentir : c'est pour mieux posséder mon âme. Ici je goûte mon plaisir et j'accomplis mon devoir. C'est ici l'un de mes postes où nul ne peut me suppléer...

« Bien que je doive d'heureux rythmes à Venise, à Sienne, à Cordoue, à Tolède, aux vestiges même de Sparte, et que je refuse la mort avant que je me sois soumis aux cités reines de l'Orient, j'estime peu les brillantes fortunes que me firent et me feront de trop belles étrangères. Bonheurs rapides, irritants, de surface ! Mais à Sainte-Odile, sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici je cesse d'être un badaud. Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation. » (Au service de l'Allemagne).

belle humeur, fille de la santé physique et morale, supplée à l'esprit des salons. C'est un repas de rats des champs mais on y sent passer de l'air frais et pur.

Au dessert, on écoute les toasts des pasteurs, les anecdotes d'un chroniqueur de la famille Bowden et aussi les vers de la poétesse locale « qui eût été bien inspirée de réserver la moitié de son poème pour la prochaine occasion ». Une description simple et fidèle du retour en carriole exprime, par contraste avec le caractère exceptionnel des festivités du jour, la banalité des préoccupations que nos gens retrouvent dans la monotonie de la vie normale : « Et nous voilà en voiture ; le vieux cheval blanc avait été bien soigné dans l'écurie Bowden ; nous partîmes et commençâmes bientôt à monter la colline vers les bois. La route était nouvelle pour moi comme tous les chemins de retour. La plupart de nos compagnons étaient inquiets de ce qui se passait à la maison, des vaches, des catastrophes qui pouvaient arriver avec les marmots..., mais nous, nous n'avions aucune raison de nous hâter, nous allions donc lentement et nous reposions tout en causant. Mrs Todd exprima l'espoir que sa porte avait été fermée car il y avait de la poussière, mais elle ajouta qu'elle n'avait, à vrai dire, qu'une crainte, celle de ne pas penser à retourner les feuilles de molène tardive qui séchaient sur un journal dans le petit grenier. Mrs Blackett et moi promîmes solennellement de lui rappeler cette lourde responsabilité. »

Les dernières lignes de la *Fin de la fête* ne sont malheureusement pas le digne couronnement qu'eût mérité cette excellente série de chapitres. On entend Mrs Blackett rappeler avec enthousiasme la beauté de l'hymne chanté par toute l'assistance. Mrs Todd remarque alors, en posant sa tasse sur la table : « Oui, il y avait de très bons chanteurs, mais je me trouvais à côté de M^{lle} Bowden, de Great Bay, et je me disais que si elle était aussi éloignée de la ville que sa voix d'une note juste, elle mettrait plus d'un jour à rentrer chez elle. » Voilà qui n'est pas très riche d'humour. Ce sont des plaisanteries de ce genre qui ont contribué à galvauder la short story que Miss Jewet a maintenue au contraire à un

niveau élevé dans l'ensemble de son œuvre. Il faut peut-être y voir un souci de réalisme, un trait de malice humaine devant interrompre les commentaires uniformément enthousiastes de Mrs Blackett. Il eût fallu alors placer cette saillie dans le corps du récit et terminer sur une note plus esthétique. En tout cas le mot de Mrs Todd, amusant il y a un demi-siècle, paraît bien usé aujourd'hui. Cela montre le danger d'introduire en littérature l'esprit de la rue qui vieillit vite, à l'encontre de l'esprit tout court qui ne se ternit pas.

Parmi les figurants de la fête se détache un nouveau type caractéristique du temps, Sant Bowden. L'Amérique, nation de civils, a toujours aimé l'uniforme, admiré la prestance militaire, et rien ne lui plaît davantage que le spectacle d'une parade bien exécutée. Elle a le goût de la discipline et le culte de l'ordre. Peut-être en vertu de la théorie qui veut que la fonction crée l'organe, la race produit une sorte de personnages que leurs aptitudes naturelles prédisposent à remplir un rôle assez voisin de celui joué en France par les maîtres de cérémonie aux enterrements et par les capitaines de pompiers dans les cortèges de village. Tel est Sant Bowden, petit homme droit comme un bâton, véritable chef du protocole dans cette assemblée du clan. Il apparaît et le silence se fait aussitôt dans la foule de moutards bruyants, de femmes en costumes noirs et d'hommes au teint hâlé « dont la figure devient grave comme pour une séance de conseil municipal ». Sant commande avec autorité mais aussi « avec une sorte de courtoisie militaire. Il est à la fois digne et plein d'importance ». Chacun dans l'assistance reçoit la place qui lui a été dévolue dans l'esprit du stratège, « excellent cordonnier, assure Mrs Todd ; il se félicite toujours de ce que ses occupations lui permettent de réfléchir et de faire le plan de ses manœuvres ». Il a la réputation d'être un tacticien de premier ordre et de connaître aussi parfaitement la bataille de Waterloo que celle de Bunker Hill. Mrs Todd ajoute modestement que sa famille descend, lui a-t-on dit dans son enfance, de souche noble française et qu'elle compte parmi ses aïeux un illustre

général : ainsi s'expliquerait le génie militaire de Sant. De tels dons restés sans emploi conduisent leur possesseur à la mélancolie et il arrive au stratège de noyer démocratiquement son chagrin dans l'alcool. Puissance de l'illusion que Sant demande à l'ivresse et Mrs Todd à l'imagination, et qui, comme un stupéfiant, vient auréoler de sa gloire artificielle l'humble existence de l'un et de l'autre ! Sans contester les droits de ces deux Bowden à revendiquer de vieux titres de noblesse, voyons dans leurs petits travers une manifestation très courante de vanité humaine. En fait, ce qui a manqué peut-être à Mrs Todd, l'auteur nous le dit : « A mesure que la fête se déroulait, ma compagne était de plus en plus en train. L'animation d'une grande circonstance était un stimulant subtil pour sa nature et je compris que si Mrs Todd m'avait paru quelquefois étroite et terre à terre c'était que le défaut d'environnement l'avait rendue apathique... Ce n'était pas la première fois que je m'étonnais de voir tant de talent perdu dans le monde, comme un botaniste reste perplexe devant le spectacle de gaspillage qu'offre la nature, les milliers de graines qui meurent, les aliments de toute sorte restés sans emploi... A qui réfléchit, les réserves de force de la société paraissent énormes. » C'est la pensée qu'exprime beaucoup plus poétiquement l'*Elegy* de Thomas Gray :

Some village Hampden, that with dauntless breast
The little tyrant of his fields withstood ;
Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood.

Mrs Todd fait montre d'un raffinement intellectuel qui transparaît dans ses réflexions, pendant que sa mère prouve l'ancienneté de sa race par des manières affables et une sérénité de bon aloi. Mrs Blackett serait la digne épouse d'un *squire* campagnard heureux de jouir tout bonnement de la vie sans s'inquiéter des pourquoi et des comment, tandis que l'esprit de Mrs Todd est constamment actif comme celui d'un penseur. Un arbre aperçu au bord du chemin suffit à déclancher le mécanisme cérébral de la fille, mais la mère

demeure, en la circonstance, béatement indifférente : « A un moment donné Mrs Todd arrêta le cheval comme si quelqu'un lui avait fait signe sur le côté de la route. Elle donna même ce petit coup de tête rassurant par quoi elle répondait d'habitude aux saluts, mais je m'aperçus qu'elle regardait attentivement un grand frêne à l'intérieur du champ, tout contre la clôture. « Je pensais bien qu'il réussirait, dit-elle d'un air satisfait comme nous repartions. A mon dernier passage, cet arbre, comme découragé, baissait la tête. Il en va des arbres comme des gens : ils se ressaisissent, enfoncent leurs racines dans une nouvelle couche de terrain et recommencent avec un courage tout neuf. Les frênes traversent de mauvais moments ; ils n'ont pas la résolution des autres arbres. » [...] Je ne pus m'empêcher de regarder Mrs Blackett assise contre moi. Les mains jointes dans ses minces gants de laine noire, elle examinait les fleurs le long du chemin avec un sourire expectant et satisfait. Je ne crois pas qu'elle avait entendu un seul mot à propos des arbres. » Il ne faut pas en conclure que la bonne femme vit dans une indifférence égoïste, faute d'intelligence pour comprendre les difficultés des êtres qui l'entourent et de sensibilité pour s'en émouvoir. C'est une positive. A quoi bon s'user la cervelle à ruminer des situations auxquelles nous ne pouvons remédier, semble-t-elle dire à Mrs Todd qui s'inquiète des rapports entre Littlepage et sa gouvernante Mari'Harris, et de l'inaptitude de cette femme à donner au vieillard les soins délicats que demande son état mental ? « Vivre et laisser vivre » conseille Mrs Blackett. Cela dénote une nature éminemment équilibrée, pas inconsciente, mais sage.

* * *

« *Sur le Rivage* » l'auteur fait la connaissance du vieux matelot Elijah Tilley qui est sorti sans bruit de sa cabane de pêche « comme d'un terrier » pour suivre en sa compagnie les évolutions de la barque *Miranda*. Elijah sera le héros de ce récit dont la vingtaine de pages nous appren-

dront seulement qu'il a perdu sa femme huit ans plus tôt et que, depuis ce temps, il mène une existence retirée, entretenant de son mieux le souvenir de la morte dans sa maison où aucun objet n'a été changé de place. Il n'y a pas d'analyse psychologique subtile ; les sentiments du bonhomme sont aussi simples que le langage dont il se sert pour les exprimer. La solution du veuvage perpétuel a été adoptée sans plus d'hésitations que celle du ou des remariages chez d'autres héros de Miss Jewett. Elijah vit, farouchement, dans le passé : « au premier abord il semblait être une de ces personnes casanières et inquiètes qui se méfient tellement de vous que vous vous mettez presque à douter de vous-même. Il paraissait n'avoir qu'indifférence et mépris pour les étrangers. On le voyait debout sur la plage ou dans une cabane de pêche mais il s'éloignait dès qu'on faisait mine d'approcher ». Ils sont quatre de son espèce, vieux marins à l'impressionnante carrure, qui forment une association apparemment aussi amicale que silencieuse. Ils regardent tour à tour leurs bateaux prendre le large et se prêtent mutuellement main forte pour les rentrer,... surveillent leurs pots à homards,... tout cela sans ouvrir la bouche ou presque. Miss Jewett se demande quelles pensées occupent l'esprit de ces peu bruyants personnages et elle suppose que leur existence s'est fondue avec la nature ambiante et les éléments. On s'explique, en tout cas, qu'ils n'aient plus grand'chose à se dire lorsqu'on apprend que leur association remonte à leur petite enfance. On pense aux vieux cultivateurs se repaissant de la vue de leurs guérets et courbés vers la terre qui a l'air de les réclamer, en lisant ces nouveaux détails : « leurs demeures ne différaient pas extérieurement des autres habitations de Dunnet Landing et deux d'entre eux étaient pères de famille, mais leur vraie résidence était la mer, la plage caillouteuse le long de son rivage familial, et les cabanes de pêche où la saumure des cuves à maquereaux, en imprégnant les poutres, les avait brunies et comme pétrifiées. Elle avait aussi agi sur le teint rude des vieux pêcheurs et on pouvait supposer que, lorsque la mort viendrait les prendre, ce ne serait pas avec une mince flèche

moderne mais avec un de ces solides harpons comme on en voit sur les gravures du xvii^e siècle... » Ce qui revient à dire, avec élégance, qu'à force de partager la vie des poissons, les pêcheurs sont devenus eux-mêmes comme une espèce supérieure d'habitants des flots ; et il est bien vrai que l'ambiance transforme parfois physiquement l'homme au point de le faire se confondre avec le décor de son existence. Les matérialistes trouveront leur compte à cette constatation, mais les spiritualistes observeront alors que si le corps s'animalise sous le rude pétrissage de la nature, l'âme demeure profondément humaine, comme dans le cas d'Elijah... ce qui suppose une différence complète de substance entre les deux éléments de notre personne.

« Raisonnements et discussions étaient parfaitement inconnus dans la conversation de ces vieux amis ; vous n'auriez pas plus entendu une compagnie d'éléphants raconter des banalités, que le vieux Bowden ou Elijah et leurs deux camarades gaspiller leur salive en de vulgaires commérages. » Nous aurions aimé que Miss Jewett ne s'étendît pas davantage sur le mutisme du groupe. Mais l'exemple des pachydermes l'a mise en verve et elle exploite cette veine facile, comparant sa surprise, lorsqu'un des robustes matelots l'interpelle, au sentiment qu'elle éprouverait si un sapin majestueux lui parlait tout à coup de la température, ou encore un vieux et digne chameau. C'est amusant, mais un peu faible.

La glace rompue, Miss Jewett s'est fait inviter par Elijah et, dans l'après-midi, elle se dirige vers son cottage. La petite maison est sise en un lieu solitaire ; on y accède en traversant des champs où l'herbe foulée forme un sentier étroit « *qui ne sert qu'à une personne* » : première vision évocatrice de l'isolement pénible du propriétaire. De-ci de-là, des pieux soigneusement peints sortent de terre ; Elijah a imaginé d'indiquer ainsi les rochers souterrains auxquels sa charrue pourrait se heurter. Nous avons déjà vu comment Miss Jewett se préoccupe de découvrir certaines relations entre possesseur et objet possédé, entre une maison et ses habitants par exemple. Elle dit ici, elle-

même, pourquoi : « La petite maison jaune et blanche avec ses arêtes vives, très nette d'aspect, semblait bien moderne pour son propriétaire. J'aurais plutôt cru qu'elle appartenait au jeune marchand d'œufs en gros de Landing ; car la maison d'un homme n'est que le prolongement de son corps et elle exprime, dans une certaine mesure, sa nature et son caractère. » Miss Jewett note encore que son hôte la reçoit sur le seuil d'une petite porte de côté ; l'herbe a envahi les marches de la porte centrale. Le détail n'est pas insignifiant. On trouverait facilement dans nos campagnes françaises de semblables demeures paysannes où l'entrée principale n'a jamais servi. Elijah, en disant adieu à la vie de société, s'est réfugié dans un coin de son logis. Nous ne rechercherons pas les raisons d'ordre pratique qui amènent certaines de nos familles de cultivateurs à utiliser une petite porte de service pendant que l'accès réservé aux maîtres reste sans emploi ; voyons-y un exemple de la facilité avec laquelle ils s'accommodent d'une médiocrité d'existence réelle en pensant à un luxe possible. La grande porte, c'est celle des gens raffinés qu'ils prétendent être mais qu'ils ne sont pas. Ils savaient vaguement en construisant leur maison que l'entrée principale ne servirait jamais à rien, mais ils ont tenu à l'avoir. L'auteur appellera plus loin « *high respect for society in the abstract* » ces aspirations mondaines qui ont incité par ailleurs Elijah et sa femme à dépenser leurs économies pour acheter un à un les tapis et les meubles du salon dont ils ne devaient guère plus user que de la grande porte d'entrée.

Elijah est en train de tricoter. Il fait asseoir sa visiteuse à un endroit d'où elle pourra regarder la mer et il lui raconte qu'il ne peut s'habituer à vivre sans sa femme. Malgré les années, le souvenir de la défunte est une obsession pour ce solitaire ; par moments il s'arrête, et, oubliant la présence d'une autre personne dans la chambre, il reste immobile et perdu dans ses tristes pensées : « L'hommage sensible de cet intérieur bien tenu, la chambre claire et propre qui, après avoir enchâssé sa femme, enchâssait maintenant sa mémoire, tout cela m'émouvait beaucoup. Il ne

pensait à aucune autre personne et à aucun autre lieu. Je commençai à la voir dans la maison, petite femme frêle et fanée, s'appuyant sur la force rude et le cœur affectueux de son homme, essayant d'apercevoir son bateau de cette fenêtre même et ouvrant toujours la porte pour lui souhaiter la bienvenue à son retour. »

Il n'y eut jamais qu'un secret entre Elijah et sa femme. Le couple gardait dans ses trésors un service à thé en fine porcelaine de Chine que le marin avait rapporté de ses voyages, et il se félicitait souvent de ce qu'il n'y manquait aucune pièce, mais ces fois-là, il semblait à Elijah que sa femme n'était pas à son aise. A l'occasion des funérailles il sortit le précieux service de sa retraite et s'aperçut qu'une tasse avait disparu : la bonne femme n'avait jamais eu le courage de lui dire qu'elle l'avait cassée.

Le dialogue est, comme d'habitude, fidèlement rapporté. Elijah parle ainsi des poissons : « Well, I don't expect they feel like bitin' every day ; we l'arn to humor 'em a little, an' let 'em have their way 'bout it. » De sa douleur inconsolable, il dit : « I do miss her... Folks all kep' repeatin' that time would ease me, but I can't find it does. No, I miss her just the same every day. — How long it is since she died ? — Eight year now, come the first of October. It don't seem near so long. » On remarquera les termes imagés du dialecte dans ces autres passages : « No ; I ain't one o' them that like to set an' do nothin'. You see the rugs, poor dear did them ; she wa'n't very partial to knittin', old Elijah went on, after he had counted his stitches. Our rugs is beginnin' to show wear, but I can't master none o' them womanish tricks. [...] I never set out to worry her neither, 't wa'n't no kind o' use ; she was so pleasant we could n't have no fret nor trouble. 'T was never 'you dear an' you darlin' 'afore folks, an' 'you divil' behind the door ! »

A la fin du chapitre, qui se termine sur des paroles anodines échangées avec Mrs Todd, le lecteur reste en présence d'Elijah dont il a percé le mystère et compris la tristesse profonde. Le vieux marin ne se fût sans doute jamais ouvert de ses chagrins à personne d'autre qu'une femme comme

Miss Jewett ; voilà un nouvel exemple de contribution aux études psychologiques dont la littérature serait privée sans l'apport d'une catégorie d'écrivains beaucoup plus susceptibles de fournir des documents humains qu'il ne paraît à première vue.

* * *

William réapparaît dans le chapitre suivant, « *A Dunnet Shepherdess* », où sont contés les amours du taciturne pêcheur et de la bergère Esther Hight. Celle-ci demeure avec sa mère, Mrs Thankful, dans une ferme lointaine et, chaque année, sous prétexte de pêcher la truite, William vient lui offrir ses hommages. Ils ne se marieront qu'après la mort de Mrs Thankful, paralytique autoritaire et égoïste qui ne semble pas disposée à favoriser ces projets matrimoniaux.

Le récit débute par une scène comique où William, assis sur une chaise, un tablier de cuisine noué autour du cou, laisse Mrs Todd enduire sa figure d'une pommade verte destinée à éloigner les moustiques. Il fait mine de se lever à l'entrée de l'auteur, mais le bras vigoureux de sa sœur le repousse impitoyablement en place. Mrs Todd fait alors sur l'expédition annuelle de William une remarque empreinte d'un « mépris amusé », mais quelques instants après, lorsque le pêcheur s'éloigne, elle l'enveloppe d'un regard affectueux. Il y a toujours chez elle des alternatives de malice et de bonté, tandis que chez Esther c'est l'inaltérable sérénité et le dévouement souriant à une mère souvent insupportable. La bergère brille par d'autres qualités : garde-malade au cœur tendre, elle se montre aussi femme de tête dans la gestion habile de ses intérêts matériels. On s'explique l'admiration de William, et le choix qu'il a fait d'elle fait honneur à son jugement. Quant à la nature de leurs relations, Miss Jewett n'est pas sûre qu'ils se soient jamais avoué leur amour, « ils n'eussent pu admettre quelque chose d'aussi défini et ils étaient satisfaits de se trouver ensemble dans le monde. » Singulière idylle, si l'on songe à l'âge des fiancés et à la rareté des rendez-vous d'amour ; touchant exemple aussi de fidélité !

Avant de revenir à William, qui ne cessera de se révéler sous un jour avantageux au cours de l'excursion, remarquons le portrait physique de sa fiancée. L'aspect extérieur est en parfait accord avec la description que nous avons eue de sa nature morale ; en décrivant cette femme à la mince silhouette, avec son visage flétri par les intempéries mais rayonnant de simplicité et de douceur, sa main forte qui tient la houlette, Miss Jewett peut bien parler d'abnégation et même de sainteté. Esther appartient, comme William, à la catégorie des « doux » et des « obéissants », mais son mérite est plus grand que le sien car elle a dû plier un tempérament moral très vigoureux et renoncer, en devenant bergère, à l'état plus élevé de maîtresse d'école. Si grande que soit leur soumission aux exigences de Mrs Thankful, les deux fiancés ne sont pas absolument sans défense devant sa tyrannie... défense passive pourrions-nous dire en empruntant au langage de la guerre moderne. Pendant que l'aïeule tempête dans son fauteuil d'invalides contre la longue absence des amoureux, ceux-ci, conscients de leurs droits, discutent paisiblement quelques mètres plus loin à la faveur d'un repli de terrain hospitalier. Une certaine candeur tempère l'acrimonie de Mrs Thankful ; on est désarmé devant une exigence formulée comme celle-ci : (s'adressant à l'auteur) « Don't speak too loud, it jars a person's head. Clear an' distinct is what reaches me best. Any news to the Landin' ? »

Ancient seafaring William aurait sa place dans la galerie littéraire des silencieux à la pensée active, aux côtés du Burchell de Goldsmith et du colonel Bramble de Maurois. Sans doute ses facultés d'observation se sont-elles aiguisées en proportion que son système oratoire s'atrophiait (on remarque un phénomène analogue chez les aveugles) car l'auteur nous dit que si William a une manière curieuse de faire savoir à son interlocuteur, sans user de sa langue, qu'il l'a compris, il répond parfois à des pensées non exprimées. Cela ne va évidemment pas jusqu'au don divinatoire et, à en juger par l'exemple cité (l'auteur considérant l'étrange costume de pêche qu'à revêtu le marin, celui-ci fournit les ex-

plications qu'on ne lui demandait pas) il s'agit plutôt d'une attention profonde en contradiction avec l'indifférence apparente de l'homme pour ce qui se passe autour de lui. Suit cet éloge du silence par Miss Jewett : « Plusieurs fois, à cause de l'habitude que j'avais prise de causer en compagnie de Mrs Todd et d'autres amies, je fus sur le point d'adresser à William des paroles oiseuses. Je m'en gardai heureusement presque toujours. Passer avec lui ne fût-ce qu'un moment, c'était vivre sur un plan différent où les pensées étaient plus utiles parce qu'on les avait en commun, effet *primitif* sur nos esprits des simples beautés que nous voyions. Ayant aperçu un pigeon des bois aux belles couleurs gaies perché sur une branche morte d'où il nous observait avec curiosité, je me tournai instinctivement vers William. Son petit signe de tête indulgent montrant qu'il avait compris me rendit silencieuse pour tout le reste de la promenade. Le chemin forestier n'était pas l'endroit pour une conversation bruyante ; on risquait d'interrompre les oiseaux et toutes les petites bêtes tranquilles de ces lieux. Mais quelle mortification de constater comme on s'habitue vite à parler pour ne rien dire. Je m'aperçus de la différence entre la manière de vivre de William et la mienne. Pour lui, c'étaient de longues journées de silence sur un bateau de pêche et il était à croire que s'ils parlaient si peu, avec sa mère, c'est parce qu'ils se comprenaient parfaitement. » On remarquera la saveur wordsworthienne de la phrase « l'effet primitif des simples beautés » (the *primary* effect upon our mind of the *simple things* and beauties that we saw) (1). Une telle sobriété de langage va de pair chez William avec une économie de gestes qui touche au grotesque. Il a tout perdu évidemment de la grâce française des gentilshommes Bowden, ses ancêtres, quand nous le voyons, en guise de salut à sa fiancée aperçue pour la première fois depuis un an, se lever dans la voiture et retomber lourdement assis. Gaucherie de vieux solitaire.

(1) Voir plus loin *S. O. J. et Wordsworth*.

Le chapitre n'éclaire pas seulement la personnalité de William et des autres personnages ; il jette encore quelque lumière sur l'auteur lui-même. Il y a tout au début un aveu d'une parfaite simplicité. Miss Jewett raconte comment, après avoir escompté l'invitation de William, elle prend la route de l'école pour y travailler. Flaubert, son maître, se glorifiait de ses longues séances de labeur. Son œuvre à elle, qui ne fait d'ailleurs pas appel à l'érudition, n'a pas de telles exigences ; il lui faut néanmoins se faire violence pour ne pas désertir son poste d'écrivain ce jour-là. Elle s'éloigne, nous dit-elle, avec son papier à lettre « ennuyeux », comme un enfant qui s'en va à contre-cœur et espère être rappelé à chaque pas. Heureusement, William viendra la chercher tout à l'heure et elle recueillera en sa compagnie la matière d'un de ses meilleurs contes. Après cette confession d'indifférence chronique pour la plume, retenons une pensée sur l'union de l'homme avec la nature : « S'il est un moyen par excellence de se rapprocher de la nature jusqu'à se confondre avec elle et de satisfaire ainsi un instinct primitif dans l'oubli complet de soi-même et le seul sentiment d'une douce liberté, ce moyen consiste certainement à suivre, dans l'ombre des arbres, le cours d'une rivière à truites. Les profondeurs sombres de l'eau et les hauts-fonds colorés par le soleil nous appellent. Le ruban de ciel entre les arbres des deux rives, le bruit de l'eau qui semble causer pour nous tenir compagnie, le sens de l'importance de notre occupation, l'impression permanente de vie et de beauté autour de nous transforment de façon étrange les heures fugitives... »

Dans l'ensemble, le récit vaut surtout par la peinture des caractères, mais il offre aussi quelques descriptions riches d'images et de comparaisons heureuses. Ainsi, dans la vieille ferme des Hight, « tout était propre et rangé comme si la cour avait été non seulement balayée mais essuyée. Je vis un régiment de dindons qui s'avançaient soigneusement dans le fond, mais il n'y avait pas le troupeau désordonné de poules qui, d'habitude, donne à l'ensemble un air de confusion ». Voilà qui est bien vu.



« J'ai été souvent frappée, écrit Miss Jewett dans « *The Queen's Twin* » par le vif intérêt porté aux membres de la famille royale dans certains coins reculés de la Nouvelle-Angleterre et par le ton familier dont on use pour parler d'eux. Est-ce un vieil instinct de loyalisme qui a survécu aux changements des temps et aux vicissitudes nationales, ou seulement une amitié particulière pour la personnalité séduisante de la reine, je ne saurais le dire (1). »

Miss Jewett fait cette remarque au sujet de Mrs Martin, une paysanne qui est née le même jour que la reine Victoria, a épousé un Albert et a eu un fils du nom d'Edouard comme le prince héritier. Pour la bonne femme, ces coïncidences créent un lien mystérieux entre elle et la souveraine. Elle traverse l'Atlantique en qualité de cuisinière du bateau de son frère et assiste à une parade dans la capitale anglaise. Les yeux souriants de la reine rencontrent les siens : depuis lors, Mrs Martin pense constamment à sa sœur imaginaire et, la nuit, il lui arrive de rêver qu'elles marchent toutes deux la main dans la main à travers la campagne fleurie.

« Ne croyez-vous pas, demande Mrs Todd après avoir entendu avec l'auteur le récit de Mrs Martin, que ces beaux rêves sont la meilleure partie de la vie pour ceux qui les font. Mais la plupart des gens ne voient rien en dehors du monde matériel qui les entoure. » Ainsi parle l'herboriste, et nous savons que Miss Jewett est de son avis. Nous retrouvons l'amour de Nancy pour l'idéal Jerry dans *Marsh*

(1) Au sujet de la popularité de la reine Victoria dans la région du Maine, on lit dans une lettre de Miss Jewett à Mrs Fields : « J'ai été à l'église hier et j'ai entendu un excellent sermon du D^r Lewis sur la reine. Il y avait un grand tableau d'elle, entouré de drapeaux anglais et de deux couronnes d'évonymes cravatées de noir. J'ai pensé si souvent, depuis un an, à l'époque où nous n'aimions pas l'Angleterre, que la vue de ce spectacle dans la vieille demeure traditionnelle me surprit plus que n'importe quel autre paroissien. Il y a des Anglais dans le pays, des industriels ; je suppose que le portrait venait d'eux. J'ai vu des larmes dans beaucoup d'yeux ; le sermon était émouvant et on avait l'impression qu'une bonne personne était morte dans le voisinage. » (*Letters of S. O. J.* edited by Mrs Fields.)

Rosemary et de Marthe pour Hélène dans *Martha's Lady*. Et quand Mrs Martin se demande si la reine pense à elle dans son palais, nous nous rappelons les vers de l'auteur :

I wonder if you really send
Those dreams of you that come and go...

La visite à Mrs Martin et l'histoire proprement dite de la « jumelle de la reine » n'occupent qu'une partie du conte. Le reste est une description du pays traversé, terre inclemente à l'homme qui provoque la méditation de l'auteur. Mrs Todd montre une ferme où trois familles se sont succédées, pleines d'espoir ; la nature, « comme jalouse de l'endroit », les en a chassées : « On se sentait pris de pitié pour les hommes et les femmes qui avaient succombé après une longue lutte dans ce lieu solitaire. On se mettait à craindre les forces invincibles de la nature, comme à l'approche du tonnerre. » Cela fait penser au dialogue entre la Jungfrau et le Finsteraarhorn qu'avait inspiré à Tourguéniev le même sentiment de la faiblesse de l'homme devant les grandes forces de l'univers et leur indifférence pour sa misère.

Miss Jewett, s'abandonnant alors aux caprices de son imagination, voit la végétation sauvage s'avancer autour d'elle et l'obliger à fuir sous peine de périr étouffée. On devine qu'en raison de sa constitution fragile elle sent mieux qu'un être vigoureux le caractère impitoyable de la lutte entre les puissances de vie et de mort. Elle comprend sans doute qu'elle est engagée dans le combat, du côté des vivants, comme l'est une fleur menacée par l'invasion des ronces, et elle éprouve une sorte d'admiration pour la robuste et tranquille Mrs Todd, dont elle se rapproche instinctivement. Il lui semble que cette femme au cœur simple « personnifie une force de la nature » et elle l'apparente aux anciennes divinités.

* * *

L'histoire du « *Mariage de William* » qui fit patiemment la cour à sa fiancée une quarantaine d'années avant de

l'épouser, a une préface digne d'elle. C'est une déclaration de foi où l'auteur résume ses raisons de fuir l'agitation des villes et de se réfugier dans le calme de la campagne. Nulle part Miss Jewett n'a exprimé plus nettement son aspiration au bonheur tranquille des paysans et sa lassitude presque physique d'une existence artificielle : « La précipitation de la grande ville où il faut constamment faire taire ses préférences pour s'adonner à une activité stérile commençait à m'agacer, et un beau jour je pris le train et ne le quittai que pour monter sur le bateau en partance vers l'est. Carlyle dit quelque part qu'un homme devrait se contenter de la somme de bonheur qui lui permet d'accomplir sa tâche ; la complexité et la futilité ingénieuse de la vie sociale semblent conspirer pour l'en empêcher. Mais le premier souffle de vent salé venu de l'est, la vue du premier phare dressé hardiment sur son rocher, d'une mouette passant à tire d'ailes, la procession arrêtée des sapins sur une île, en route vers la mer, tout cela me donnait l'impression que j'étais redevenue ferme et solide et que j'en avais fini avec le pénible état d'incohérence où je m'étais trouvée. C'était de nouveau la vraie vie, l'existence inquiète avait disparu dans le vent comme si elle n'avait jamais été. Je ne pouvais respirer assez profondément et assez longtemps à mon gré. C'était un retour au bonheur. »

Nous retrouverons tout à l'heure les personnages de *A Dunnett Shepherdess*, William et Esther qui vont se marier ; Mrs Hight est morte. Mais il y a tout d'abord plusieurs pages où est conté ce « retour au bonheur » depuis le moment où le mal du pays dont souffre l'auteur commence de se dissiper à la vue des maisons blanches de Dunnet Landing « qui ont l'air de descendre vers la baie à la rencontre de la voyageuse fatiguée plutôt que de monter la colline » jusqu'à la réception cordiale de Mrs Todd. Les commentaires de l'herboriste nous informent des derniers événements, — décès de Mrs Hight, conclusion du mariage et vente du troupeau d'Esther. Malgré la cinquantaine, Miss Jewett demeure aussi impressionnable qu'en son enfance ; du moins se complait-elle à noter les sentiments qu'elle éprouve

tour à tour et elle apparaît alors sensible comme une toute jeune fille. Ceux qui ne la connaissent pas pourraient croire qu'elle joue à la demoiselle émue. Mais non, elle est toujours sincère. Elle a vraiment l'impression d'être redevenue étrangère au Landing après cette longue absence. Elle associe romantiquement son état d'âme au silence étrange et aux teintes sombres de la mer pendant cette première nuit de sa visite et elle constate « qu'on ne se retrouve vraiment dans un endroit que le lendemain de l'arrivée » ; de ce lendemain elle décrit avec amour les rayons de soleil de mai glissant au réveil dans sa chambre, tandis que résonnent les pas lourds de Mrs Todd ; elle écoute le chant du rouge-gorge et respire le parfum des fleurs.

L'émotion contenue dans ce morceau est telle qu'on a peine à le croire écrit par une personne d'âge mûr et dans des circonstances peu susceptibles, en somme, de troubler la tranquillité de l'esprit ou du cœur. Mais les épreuves physiques et morales des dernières années ont ébranlé le frêle organisme de Miss Jewett et aiguisé sa sensibilité : « Il est difficile, dit-elle, de faire le récit d'un événement important en Nouvelle-Angleterre ; on extériorise si peu et les quelques mots qui nous échappent dans les moments où nous sentons profondément paraissent si creux sur le papier. Le lecteur doit puiser en soi trop de ferveur dramatique. Comme je sortais de ma chambre pour aller déjeuner, je rencontraï Mrs Todd et elle me dit : « Par ce beau temps-là William va venir la chercher ; ce sera le grand jour. » Je me sentis envahie alors par un sentiment qui devrait se communiquer au lecteur le plus indifférent de cette froide page écrite pour ceux qui ont un Dunnet Landing à eux ou qui partagent aimablement celui de l'auteur. »

Il s'est produit une transformation dans le caractère de William. A ce tournant de son existence sa timidité malade a disparu. Comme Mrs Todd s'étonne de ne pas l'avoir encore vu et observe sentencieusement que, selon son habitude, il doit être en train de se faufiler entre les îles le long du rivage pour ne pas se faire remarquer, on voit apparaître

sa barque droit en face et « comme un homme » il traverse la baie en plein milieu. Pendant que le bateau approche, Miss Jewett s'abandonne à une méditation sur les vertus d'amour et de simplicité dont ses amis lui donnent l'exemple. On remarquera que si elle goûte la fréquentation d'esprits distingués dans les cénacles littéraires de la ville, il semble bien qu'elle voie tout au plus dans ces réunions un agréable délassément. De réconfort vrai, elle n'en trouve qu'auprès de ses campagnards à l'âme neuve et au langage direct. Elle cite à ce propos la parole de sainte Thérèse « que l'âme progresse davantage par l'amour que par la pensée ». Mrs Blankett, Mrs Todd et William sont des modèles d'amour simple. Avant de pénétrer et de comprendre leur caractère, il lui a fallu séjourner assez longtemps à Dunnet pour se libérer des influences artificielles du monde. Dans tous les villages, ajoute-t-elle, il y a des gens comme ses amis et l'art de vivre est de savoir les trouver (1).

La curiosité pousse les voisins à venir aux nouvelles sous un prétexte ou sous un autre. Voici l'antipathique Mari' Harris qui désire emprunter un journal pour Littlepage. A elle moins qu'à personne Mrs Todd ne veut faire de confidences et elle se débarrassera de l'importune par des manœuvres stratégiques dignes de ses ancêtres normands : « Enfin Maria Harris profita de l'occasion qui se présentait pour lui demander hardiment si elle n'avait pas vu William au début de la matinée. « Je ne dis pas qu'il n'était pas là, répondit Mrs Todd ; il vient souvent à terre le mardi. » « Il avait mis ses beaux atours, insista Maria au mépris des

(1) On rapprochera de ce passage relatif aux habitants de Dunnet, le jugement que portait George Sand sur ses compatriotes de Nohant : « Les gens de Nohant, tous paysans [...] sont d'une humeur facétieuse sous un air de gravité. Ils ont de bonnes mœurs, un reste de piété sans fanatisme, une grande décence dans leur tenue et dans leurs manières [...]. Ils ne sont ni flatteurs ni rampants, et chaque jour je leur ai vu prendre plus de fierté bien placée, plus de hardiesse bien entendue, sans que jamais ils aient abusé de la confiance qui leur était témoignée. Ils ne sont point grossiers non plus. *Ils ont plus de tact, de réserve et de politesse que je n'en ai vu régner toujours parmi ceux qu'on appelle les gens bien élevés.* » (G. Sand, *Histoire de ma vie*, V).

convenances. Je ne savais pas qu'il allait se marier. » Mrs Todd ne répondit pas. Je sus par les sons qui atteignirent mon oreille qu'elle avait gagné le renforcement de la cuisine où elle faisait résonner ses casseroles de fer blanc. « Je suppose qu'ils vont se marier bientôt, en tout cas », continua la visiteuse. « Je le suppose également si c'est leur intention », répondit Mrs Todd. Un instant après, le foulard de Guingamp battant en retraite passa devant ma fenêtre. « Déroute complète », dit fièrement Mrs Todd, qui avait réapparu à ma porte. »

Nous n'avons malheureusement pas la description de la cérémonie du mariage, l'auteur ayant seulement assisté de loin à l'entrée du couple chez le pasteur et à sa sortie. William et Esther se dirigent alors vers la maison de Mrs Todd. On entend un bêlement : c'est le petit agneau que la bergère a emmené dans le coffre de la voiture ; elle le prend dans ses bras et Miss Jewett la trouve charmante ainsi. Mrs Todd est de plus en plus émue ; une fois tout le monde entré chez elle, « la rigidité habituelle de ses manières se trouve balayée par le flot des sentiments ». Le baiser de paix échangé avec William est « si affranchi des entraves qu'apporte la conscience de soi-même » qu'Esther et Miss Jewett échangent un regard joyeux et entendu. Voilà encore un trait caractéristique de l'auteur : aucune ironie, aucune impatience devant cette manifestation naïve de sensibilité populaire ; bien plus, Miss Jewett se félicite de voir le frère et la sœur libérés pour un moment de la raideur conventionnelle qui gâtait le charme de leurs relations. Adversaire de tout ce qui tend à fausser la nature, elle s'insurge contre la sécheresse du cœur comme d'autres écrivains veulent secouer le joug d'une morale trop pointilleuse à leur gré.

La figure d'Esther se précise dans ces dernières pages. Elle ne prononce pas une seule parole ; ses attitudes suffisent à nous confirmer dans la bonne opinion que nous nous étions déjà formée de son caractère. Qu'elle prenne dans ses bras le petit agneau dont la mère vient de mourir ou que, rougissant comme une jeune fille, elle tourne vers ses amies les yeux candides qu'elle avait reposés amoureux-

sement sur William, elle révèle une âme pure, droite, foncièrement bonne.

William n'est pas resté à mi-chemin sur la route de la sociabilité. On le voit accueillir cordialement les connaissances venues pour offrir leurs vœux aux nouveaux époux. Il s'est lancé dans la vie mondaine comme un apprenti nageur se jette à l'eau et, pour un temps du moins, il manœuvre à pleines brasses, dans un généreux abandon de tout son être... Mais ceci n'est qu'une comparaison. William demeure très digne, à l'exemple de ses compagnes. Le vin et le gâteau du mariage « absorbés en silence comme un sacrement », Mrs Todd et l'auteur accompagnent le couple jusqu'à la plage où a lieu l'embarquement pour l'Île Verte.

Ainsi se termine l'histoire de William et d'Esther dont la barque s'en va au soleil couchant, poussée par une brise régulière. En sens inverse, Mrs Todd et l'auteur s'éloignent du rivage. Les uns suivent un chemin neuf que l'amour triomphant a bordé de fleurs, les autres reprennent la route de la solitude où l'âme ne connaîtra jamais les douceurs d'une tendre intimité. Les deux vieilles amies toutefois ne semblent émues que par le sentiment de la séparation, sans retour égoïste sur elles-mêmes ; on trouvera « grand » le silence du départ, et noble la personnalité de ces modestes femmes telles qu'elles apparaissent dans le sobre tableau de la fin : « Nous remontâmes la colline vers la maison. Mrs Todd ne parlait plus, mais nous nous donnions la main tout le long du chemin. »

* * *

De très belles pages terminent le *Country of the Pointed Firs*. On éprouve à les lire les mêmes sentiments qu'inspire l'évocation mélancolique d'un tableau de nature mourante ou d'une musique empreinte de nostalgie. Les qualités du style tiennent d'ailleurs de ces deux moyens d'expression : c'est en peintre que l'auteur a embrassé du regard pour la dernière fois le paysage de Dunnet et en musicien qu'il a

rendu son émotion. On sent que Miss Jewett était inspirée quand elle a saisi sa plume pour écrire la *Backward View*, œuvre d'artiste comme on peut s'en rendre compte dès les premières lignes : « Enfin arriva la fin de l'été. La maison était fraîche et humide le matin et il semblait que la lumière arrivait à travers des feuilles vertes ; mais, à peine sortie, le soleil posait toujours sa main chaude sur mon épaule, et le ciel, clair et haut, paraissait se hâter de monter quand je levais les yeux. Il n'y avait sur la côte ni brouillard d'automne ni brume d'août. Au lieu de cela, la mer, le ciel, toute la longue ligne du rivage et les collines à l'intérieur des terres, tous les buissons de la baie et tous les faits des sapins prenaient une couleur plus sombre et un contour plus net. »

Il ne se passe rien dans ces pages finales ; l'auteur s'éloigne simplement de Dunnet sur le vapeur qui l'a amené quelques mois plus tôt ; on ne voit pas apparaître de nouveaux personnages. Tout se résume en un « regard en arrière » comme l'indique le titre du chapitre. Miss Jewett a vu passer avec regret les derniers jours de vacances, les laissant glisser « comme un avare se sépare de son argent ». Elle raconte comment, après une première semaine où elle n'avait su que faire de son temps, sa vie s'est organisée en un cycle incessant de promenades et de visites aux amies. Il y avait sans doute dans chaque journée les heures de travail, mais le fait qu'une femme fine et cultivée comme elle ait pu vivre si longtemps heureuse et satisfaite en la seule compagnie de paysans montre l'originalité de son tempérament. Miss Jewett appartient de tout son être à la campagne du Maine ; si les insuffisances de son entourage ne lui échappent pas, elle lui trouve des charmes qui les compensent largement : « There may be restrictions to such a summer happiness, but the ease that belongs to simplicity is charming enough to make up for whatever a simple life may lack, and the gifts of peace are not for those who live in the thick of battle. »

Mrs Todd qui est décidément de l'école « show no emotions » prend une voix indifférente pour annoncer que les

malles ont été portées sur le quai et elle s'excuse de ne pouvoir assister au départ en raison d'une visite urgente à un malade ; là-dessus, elle disparaît brusquement. L'auteur la voyant s'éloigner court lui dire au revoir mais Mrs Todd, sans se retourner, fait « non » de la tête et agite sa main en signe d'adieu. Cette séparation peu banale et qui ne laisse pas d'être émouvante conserve à la vieille paysanne le caractère semi-mystérieux dont l'auteur l'a revêtue depuis le début de l'ouvrage.

On trouve ensuite une méditation sur le vieux thème : « partir c'est mourir un peu ». Les écueils de la banalité et de l'emphase sont également évités dans ces lignes où la pensée de Miss Jewett, partant d'objets familiers simplement nommés, arrive au grand sujet de la mort : « Quand je rentrerai, la petite maison était toute solitaire et ma chambre semblait vide comme au jour de mon arrivée. La vie s'en était allée avec moi et avec mes affaires, et je voyais maintenant comment elle apparaîtrait à Mrs Todd de retour après le départ de sa pensionnaire. Ainsi nous nous voyons mourir ; ainsi nous voyons arriver à leur fin les chapitres de notre vie. » « So we die before our own eyes », la phrase, avec son allure biblique et son caractère de résignation tranquille à l'inévitable, soutient sans faiblir la comparaison avec des formules plus élaborées et elle est bien l'équivalente dans son genre de la vigoureuse version shakespearienne :

« And so, from hour to hour we ripe and ripe,
And then, from hour to hour, we rot and rot,
And thereby hangs a tale. »

Sur le bateau qui s'éloigne, Miss Jewett garde les yeux fixés vers la terre. Elle est distraite par les évolutions des mouettes dont elle peint excellemment le vol : « I stood on deck, looking back, and watched the busy gulls agree and turn, and sway together down the long slopes of air, then separate hastily and plunge into the waves. » Là-bas la petite ville, après avoir dominé la surface de l'océan avec les mâts de ses schooners, « s'enfonce dans l'uniformité de la côte », nouvelle image de l'anéantissement de ce que nous

avons aimé dans l'immense creuset anonyme de l'univers. Le cap doublé, on n'aperçoit plus rien de Dunnet Landing.

On n'éprouve pas toutefois comme on pourrait le croire une impression déprimante de mélancolie après avoir lu ce morceau. Car Miss Jewett, tout en regardant la terre qui va mourir pour elle, se sent environnée par la vie : « the sea was full of life and spirit ». La phrase « presently the wind began to blow... », le vent qui emporte le bateau, résonne comme un coup de fouet sur l'attelage qui s'endort. Si Dunnet lui apparaît comme le passé, on la devine animée déjà à la pensée de l'avenir qui l'attend ailleurs : d'une part le sens de la tristesse des choses qu'il faut abandonner, de l'autre l'énergie et le goût de l'action, ceux-ci plus forts que celui-là comme il est normal chez un être équilibré et sain, surtout lorsqu'il est enfant de l'entreprenante Amérique.

* * *

The Country of the Pointed Firs fut le chant du cygne de Miss Jewett. Parmi les admirateurs de ce livre si artistiquement construit, un des plus fervents fut cet autre ciseleur de phrases, Henry James. Le journal de Mrs Fields rapporte son opinion à propos d'une visite faite au romancier en compagnie de Miss Jewett le 12 septembre 1898. James séjournait alors à Rye (Angleterre) : « ... Quand nous fûmes revenus au salon, Mr James dit à Sarah combien sincèrement il appréciait son travail, comme il le relisait avec une admiration croissante. « Je vais vous poser une question stupide, dit-il, mais vous êtes-vous trouvée dans un lieu exactement identique à celui que vous décrivez dans les *Pointed Firs* ? » « Non, répondit-elle, pas précisément. Le livre était presque achevé quand j'ai visité l'endroit. » « ... Et dans une île semblable ? » continua-t-il. « Pas exactement. » « Je m'en doutais, dit-il d'un air rêveur... et la langue, si vraie, pas un mot forcé... tant d'élégance, et d'exactitude... »

Nous croyons inutile d'expliquer ici pourquoi, fidèles à

l'esprit de l'auteur, nous avons écrit *Miss Jewett* chaque fois qu'elle-même avait parlé à la première personne ; nous montrons ailleurs qu'il s'agit le plus souvent de scènes vécues où elle fut réellement actrice, quitte à demander parfois dans la rédaction du récit quelque appoint à son imagination.

TROISIÈME PARTIE

ROMANS

I

A Country Doctor.

(1884).

Le romancier qui aborde l'étude d'une crise de jeunesse, où il n'a l'intention d'apporter aucun des condiments traditionnels de la sensualité et du sentiment, redoute à juste titre la désaffection du grand public qui ne poursuit guère une lecture s'il n'a pas trouvé dans les premières pages la promesse de fortes émotions ou d'événements tragiques. C'est sans doute l'excuse qu'on offrira pour le début très « radcliffien » du *Country Doctor* : A travers champs, par une nuit de novembre, une jeune femme s'avance haletante, un enfant dans les bras. Sur la colline proche se détache la silhouette d'un fort en ruines... Un cimetière... Elle marche à travers les tombes... Il ne manque plus que les esprits : les voici... La femme fuit. Elle arrive épuisée au seuil de la maison paternelle et s'effondre, inanimée.

Après cette concession généreuse aux appétits du public, Miss Jewett revient à ses campagnards au corps robuste et à l'âme saine. La femme qui courait dans la nuit, c'est Adeline, l'ancienne demoiselle de magasin veuve du bourgeois Prince. Prince avait été déshérité par ses parents qui

voyaient dans son mariage une mésalliance. Le bébé, c'est Nan qui sera adoptée par le D^r Leslie à la mort de sa mère. Nan voudra être médecin comme son tuteur. En cette fin du xix^e siècle elle aura à lutter contre l'opinion bien pensante, contre la coalition de sa tante Prince et du beau Gerry qui voudrait l'épouser, contre elle-même enfin car Gerry lui plaît. Mais elle sortira victorieuse de cette joute où elle aura été le champion de toutes les femmes qui, croyant avoir une mission à remplir, veulent sacrifier à leur vocation le mariage et la maternité.

L'intérêt du *Country Doctor* réside dans l'exposé de deux théories : l'une qui a trait à l'art de la médecine nous révèle les idées de Miss Jewett à cet endroit. Car elle était presque médecin. Mrs Fields nous dit dans la préface des *Lettres* que le docteur son père, la voyant s'intéresser aux choses de sa profession, l'avait si bien documentée sur les maladies que « plus d'un jeune médecin eût envié son savoir ». Après la mort du docteur, Miss Jewett passait de longues heures dans son cabinet, étudiant ses notes, son journal et ses livres. « Elle avait, au dire de plusieurs médecins de nos connaissances, ajoute Mrs Fields, un diagnostic très sûr. »

L'autre théorie avancée par l'auteur dans le *Country Doctor* est relative au problème du célibat chez les femmes qui embrassent une carrière : c'est une sorte de plaidoyer *pro domo*. A n'en pas douter, les personnages qui soutiennent ou appliquent ces théories, le docteur Leslie et Nan, ne sont autres que le D^r Jewett et sa fille. Voilà donc un document important sur la vie et la pensée de Sarah O. Jewett. C'est à ce titre qu'il retiendra notre attention.

Le docteur Leslie est le médecin idéal, avec ses attributs physiques et ses qualités morales. Il est, à vrai dire, un peu trop parfait et on pourrait lui reprocher de constituer un modèle à l'usage d'étudiants en médecine plutôt qu'un sujet d'étude pour romanciers réalistes. Lorsqu'il entre en scène au quatrième chapitre, le seul rayonnement bienfaisant de sa présence rétablit le calme chez les occupants agités de la cuisine Thatcher. Les yeux de la mourante perdent leur regard d'animal traqué, car, — deuxième

vertu du médecin, — il inspire à ses malades une confiance aveugle. Le docteur est plein d'assurance, et sa maîtrise de soi se manifeste par un contrôle parfait des attitudes et des jeux de physionomie. Il a la chance de posséder avec cela une belle figure énergique et sereine d'homme de science. Enfin, il connaît bien la nature humaine et il sait comprendre et encourager ceux de ses patients dont l'âme est plus atteinte que le corps.

Notre admiration pour le docteur Leslie ne fera que croître à mesure que nous découvrirons ses autres qualités d'éducateur, de maître de maison, son intelligence, sa générosité... Et la médaille est sans revers. Le docteur n'est pas un surhomme, mais c'est un homme tout à fait exceptionnel. Pour mieux nous montrer son héros, l'auteur fera passer à ses côtés un certain docteur Ferris, type romanesque de médecin de la marine, qui a beaucoup voyagé mais dont la vie semble moins utilement remplie que celle de son collègue passée tout entière au pays natal. A l'encontre de beaucoup de ses compatriotes, Miss Jewett ne reconnaît évidemment pas une vertu éducatrice extraordinaire aux longs séjours dans les pays de civilisation ancienne. Elle estime que le docteur Leslie a trouvé dans son coin de terre américaine tous les éléments constitutifs d'une carrière exemplaire. Elle-même n'a pas éprouvé le besoin d'aller puiser aux sources d'inspiration lointaines qui attireraient alors certains de ses illustres contemporains jusqu'aux tendres aventures des rivages de l'Adriatique ou à celles, héroïques, des pays de l'or. Elle pense avec le Dr Ferris que la Nouvelle-Angleterre offre au romancier la plus riche matière :

« Et l'on dit que là vie est prosaïque en Nouvelle-Angleterre, s'écrie Ferris... Je vous le dis, Leslie, il y a ici des volcans humains, concentrés... qui couvent... Des volcans comme ceux-là, on n'en trouve nulle part au monde... » On remarquera ensuite cette réflexion sur l'influence de la température : « C'est merveilleux comme le climat transforme les immigrants... Prenez, par exemple, un Irlandais du Sud... Il avait l'habitude d'attendre patiemment que le

soleil ait fini de sécher la pluie tombée sur son dos... Il vient ici, oublie sa paresse, et, en quinze jours de temps, les vents d'Est lui ont donné le goût du travail... » Cette conversation avec Ferris nous apprend encore que le docteur Leslie étaye sa vie morale sur une croyance religieuse ; il fait profession de foi « dans l'amour de Dieu et dans l'amour du prochain ».

Tel est l'homme. Voici maintenant le praticien.

Il a le diagnostic. Il trouve en quelques minutes, par sa seule intuition, ce que Ferris découvre après de longues recherches et avec le secours d'instruments divers. C'est que Ferris est un médecin quelconque qui marche avec l'armée des docteurs venus à la médecine sans vocation précise, uniquement parce qu'il fallait bien embrasser une profession. On naît médecin. « La science acquise dans les livres est comparable à la carte qu'un homme perdu dans la nuit échangerait volontiers contre l'instinct de l'animal. » Tel est du moins l'opinion de Ferris. Cet aveu d'impuissance renferme sans doute quelque exagération, car le docteur Leslie se tourne en souriant vers ses livres bien-aimés, comme pour leur donner un gage de fidélité, avant de donner son explication des maladies : « On étudie les symptômes et on ne pense pas que c'est la puissance vitale qui est défaillante. Je crois de plus en plus que nous devrions fortifier et équilibrer l'organisme tout entier, et aider la nature à guérir le malade. Oui, c'est la nature qui rend la santé et les troubles sont plus souvent l'effet des maladies que leur cause [...]. Il faudrait que nous recevions plus de suggestions des médecins traitants. Ils sont le jury qui décide de la valeur des théories du jour, à mesure qu'ils les mettent à l'épreuve. »

La foi dans la nature, souveraine guérisseuse, ramène le docteur à la foi en Dieu. « Nous adorons nos instruments et nous leur demandons le succès, au lieu de nous souvenir que nous sommes tous des apprentis à côté du grand maître de tous les arts... » Quelques chapitres plus loin, l'auteur se plaira à insister sur ce fait que l'on naît médecin ; faute de quoi, il faudra tâtonner longtemps pour découvrir la maladie et la soigner, tandis que le vrai praticien

frappera le mal sans hésitation « tout comme un grand compositeur jette d'emblée sur sa feuille les notes, en une parfaite harmonie ». Après un paragraphe consacré à la responsabilité des parents, à l'hygiène, etc., voici une dernière opinion relative au diagnostic : il faut considérer d'une part la famille, de l'autre l'individu.

L'évolution psychologique de Nan constitue selon le mot de Taine « un document d'histoire morale ». Deux courants l'entraînent dans des directions opposées. Bien que sa fortune lui permette de rester oisive, elle veut tendre vers un but précis et se rendre utile aux autres, plutôt que de mener une vie mondaine égoïste, sans idéal et sans poursuite définie. Elle embrassera la carrière médicale vers laquelle la poussent ses dons naturels et l'exemple d'un homme qu'elle vénère. Mais les réflexions qu'elle entend autour d'elle l'avertissent que son entrée dans la médecine fera scandale et elle cède un moment à la pression des préjugés sociaux. Comment Nan, fille de cœur, connaîtra-t-elle son devoir ? Hésitante au moment de s'engager sur la route que lui tracent l'instinct et la raison, aura-t-elle le courage de s'affranchir des liens traditionnels et de défier l'opinion ? De là naît la situation dramatique principale de l'œuvre qui trouvera son dénouement au douzième chapitre, les chapitres de la fin étant dépourvus de toute émotion. La vocation de Nan subira bien une ultime épreuve : l'assaut amoureux du beau Gerry, mais cet épisode montrera simplement que si l'héroïne a renoncé au mariage ce n'est pas faute d'avoir trouvé un parti convenable.

La solution du problème qui l'agite apparaît à Nan sous la forme d'une révélation subite, précédée d'une attente épuisante pour les nerfs et accompagnée d'une course désordonnée à travers la campagne. Puis, l'entrave morale rompue, ce sont des sauts de joie et des rires bruyants. Nous retrouvons ici un exemple de cette agitation libératrice du corps qui, dans le roman américain, a marqué l'affranchissement de mainte victime du refoulement. On s'étonne que Nan reconnaisse le signe de l'inspiration divine (« God had directed her at last ») dans cette manifestation qui inté-

resse essentiellement la physiologie, d'autant plus que, dans son cas, la loi religieuse n'a failli, à aucun moment, être transgressée. Ce besoin de mettre le sceau de la religion sur tous les actes importants de notre vie et de mêler systématiquement Dieu à nos décisions est une habitude puritaine à laquelle Miss Jewett a le bon goût de sacrifier rarement.

* * *

Le *Country Doctor* parut en 1884. Trois ans auparavant, un livre de Howells, *Dr Breen's Practice* avait fait le procès d'une femme médecin. Mais Howells avait choisi pour héroïne une personne dont les qualités intellectuelles et morales, loin d'atteindre le niveau élevé qu'on s'attend à trouver chez une doctoresse, n'arrivaient pas à celui d'une bonne infirmière de métier. Le réquisitoire de Howells, — en admettant qu'il ait eu l'intention d'en prononcer un, — péchait donc par la base. Miss Jewett, au contraire, représenta son personnage sous les traits d'une jeune femme « marquée » pour la profession.

Miss Breen et Nan sont, de nature, profondément différentes. Elles n'ont de commun que leur peu d'empressement à l'égard du mariage et la crainte de gaspiller leur vie en des occupations futiles. Miss Breen a une bonne intention : « elle a choisi ce travail avec la volonté de lui consacrer toute sa vie, dans les dispositions d'esprit qui animent certaines femmes à leur entrée au couvent. » Elle occupe donc un degré supérieur par rapport au médecin d'occasion qui ne se donne pas, corps et âme, à son œuvre, mais elle est loin de la vocation impérieuse et enthousiaste de Nan. Miss Breen n'a pas non plus l'équilibre moral de notre héroïne. La crainte de ne pas accomplir son devoir lui inspire, depuis l'enfance, une inquiétude malade. Au lieu de recevoir d'un homme supérieur l'éducation intelligente que Nan a trouvée au contact du docteur Leslie, elle est confirmée dans ses dispositions morbides par les enseignements maladroits de sa mère ; sa vie sera gâchée par l'hésitation,

le scrupule et le doute. Enfin, Miss Breen transporte avec elle son inquiétude et lorsque le docteur Mulbridge, fort et paisible comme son collègue Leslie, a remis son malade dans un état de sérénité bienfaisante, son agitation risque de rompre le charme. « D^r Breen, lui dit Mulbridge, j'ai vu bien des pneumonies dans l'armée, mais je ne me souviens pas d'un seul cas où le malade ait été sauvé par l'inquiétude du médecin. »

Miss Breen, qui a déjà obtenu l'aide de Mulbridge dans des conditions humiliantes, se trouve décidément dans la situation du faible vis-à-vis du fort lorsque le docteur lui propose de l'épouser. Il en va tout autrement pour Nan. Comme elle passe un jour avec l'amoureux Gerry près d'une ferme, on vient l'avertir qu'un homme s'est luxé l'épaule. Elle fait coucher le blessé à terre, et, saisissant sa main, elle donne sans hésiter une secousse énergique qui remet l'articulation en place. Gerry, alors, est découragé. Cette jeune fille si confiante en elle-même et si capable, il ne pourra pas lui offrir sa protection. Il eût aimé employer sa vie à lui procurer bien-être et bonheur : elle peut s'assurer l'un et l'autre sans le secours de personne.

Howells a choisi pour héroïne un sujet de qualité psychique médiocre auquel on ne pourrait comparer sans injustice l'Américaine moyenne de sa classe. Miss Jewett, elle, prend une personne supérieure. C'est que l'un veut peindre un échec, l'autre un succès. A tout prendre, les deux écrivains sont d'accord pour reconnaître que la femme vraiment représentative de son sexe, celle qui est féminine comme un homme est viril, n'est généralement pas faite pour la médecine.

Si Miss Breen ne peut incarner l'Américaine des professions médicales, — doctoresses ou nurses —, et si Libby, le héros qui l'épousera, ne nous est guère connu autrement que sous les traits d'un aimable amoureux, deux types suffisent à faire, par leur vérité, la richesse en caractères du livre de Howells : le docteur Mulbridge et George Maynard. Mulbridge, c'est le médecin issu du peuple, solide et simple, habile dans son art et confiant en soi, pour qui les finesses

sociales demeurent un territoire inexploré. Avec Maynard, c'est la philosophie de la libre frontière, l'incapacité apparente de prendre quoi que ce soit au sérieux, le mépris ironique des artifices mondains. Il est l'élément comique par quoi les nerfs se détendent.

On ne trouve pas dans le *Country Doctor* une telle abondance de caractères. Il n'y a pas non plus, sauf pour Nan, d'analyse morale. La perfection du docteur Leslie fait supposer que Miss Jewett a délibérément laissé dans l'ombre jusqu'à ses plus innocents travers : c'est un enfant qui voit son père avec les yeux de la dévotion filiale. La fidélité avec laquelle l'auteur a voulu dans toute son œuvre reproduire les objets de son observation nous est un garant que le modèle qui servit à peindre le tuteur de Nan était un de ces beaux serviteurs de l'humanité comme il s'en rencontre. Le docteur Leslie reste vraisemblable. Il fait penser à Pasteur à qui il s'apparente par la philosophie de son art et à Montaigne dont le rapproche la conscience de la faiblesse de l'intelligence humaine, le goût de la mesure et le sens de l'humour, la bonhomie tranquille et l'esprit de tolérance. Quelques scènes prises sur le vif, avec des détails exacts, contribuent à le rendre vivant et rompent la monotonie de l'étude. Il y a par exemple le geste d'impatience causé par le gros livre que le docteur veut consulter mais qui « comme tous les livres français » se disjoint de la façon la plus agaçante parce qu'il n'est pas relié : hommage à la réputation de nos savants, sinon à la renommée de nos éditeurs.

Dr Breen's Practice et le *Country Doctor* ne peuvent être comparés du point de vue de la technique littéraire. Pas plus ici qu'ailleurs, Miss Jewett n'a voulu épicer sa description par l'aménagement de situations angoissantes ou par l'entrée en scène de types exotiques, puisés les uns et les autres dans son imagination ou dans des souvenirs de lectures. Elle n'a pas non plus cherché à construire son œuvre selon les règles d'un art défini. Fidèle à son habitude, elle a laissé sa plume enregistrer des tranches de vie, en subordonnant le désir de plaire au souci de rester fidèle à la vérité des simples événements dont elle avait été le témoin.

II

The Tory Lover.

(1901).

Alors que, dans une ambiance favorable de développement industriel et de prospérité tranquille, la littérature américaine venait de se plier aux disciplines du réalisme, la guerre contre l'Espagne et la présidence Roosevelt firent passer sur tout le pays un souffle héroïque. Dans le domaine du roman, ce changement d'atmosphère entraîna une recrudescence de l'esprit d'aventure.

« *The Tory Lover* » représente l'apport personnel de Miss Jewett au flot de romans historiques que la fin du xix^e siècle et le début du xx^e virent se déverser sur les Etats-Unis. Dans cette volumineuse production d'œuvres qui s'apparentent aux récits des Scott et des Dickens et à ceux, plus récents, des Stevenson et des Haggard, le *Tory Lover* occupe une place honorable. Sans grand mérite d'ailleurs, car l'ensemble de la production est médiocre.

L'action qui se passe aux Etats-Unis, en France et en Angleterre, débute à la fin d'octobre 1777, après la capitulation de Saratoga. On est à Berwick ; Paul Jones, le fameux marin dont le roman suivra assez fidèlement les aventures, assiste à une soirée chez le colonel Hamilton, frère de l'héroïne Mary. L'auteur fait effort pour décrire les invités ; il y a le major Tilly Haggens « lourdement bâti mais non sans une certaine élégance, comme une vieille bouteille de Bourgogne », le pasteur de l'endroit « avec son habit long

aux poches immenses et son grand col blanc qui maintient sa tête haut en l'air, fixé derrière par une boucle d'argent qui fait pendant aux boucles du genou de ses culottes étroites et aux autres boucles, larges et plates, de ses chaussures carrées ; il a un peu l'air d'un livre sérieux avec des fermoirs... » Le héros, le Tory Lover, Roger Wallingford, passe pour sympathiser avec les Anglais. Qu'il donne des preuves de patriotisme républicain, et Mary consentira à l'épouser. Wallingford déclare qu'il est prêt à embarquer sur le *Ranger* de Paul Jones. Mais Paul Jones est aussi amoureux de la jeune fille. D'un côté le beau gentleman, de l'autre le soldat valeureux mais rude... heureusement le gentleman se montrera, lui aussi, un héros.

Pendant que le navire emporte les deux rivaux dans sa croisière historique, Mary va consoler lady Wallingford, mère de Roger, une vraie grande dame « she had manner rather than manners ; she was plainly enough that unmistakable and easily recognized person, a great lady ». Un peu plus haut le colonel Hamilton avait été présenté comme « prince of money-makers »... étranges résonances sous la plume de Miss Jewett ; elle est loin de sa manière habituelle.

Si les rapports sont tièdes à bord du *Ranger* entre le capitaine et son lieutenant qui n'ont pas encore appris à s'estimer, l'harmonie n'est pas parfaite à Berwick entre Mary et la vieille dame. Celle-ci soupçonne la jeune fille de préférer Paul Jones à Wallingford et lui reproche d'avoir éloigné son unique soutien. Mais Mary se disculpe : elle a sauvé son prétendant d'un mauvais parti aux mains de la populace. Les deux femmes se réconcilient. Cependant, les marins du *Ranger* parlent de leur lieutenant : « What I'd like to ascertain, déclare Hanscum à Cooper, is what young squire Wallingford ever come for ; 't ain't in his blood to fight on our side, an' he's too straight-minded to play the sneak... Ain't spyin' round to do no hurt is he, or is he ? ». Miss Jewett décrit en petite-fille de marin, la vie à bord, les manœuvres de l'équipage, la tempête.

Deux hommes loyaux servant une grande cause ne

peuvent vivre longtemps l'un près de l'autre dans la méfiance ; une sorte d'instinct les rapproche. Wallingford déclare à Jones qu'embarqué tout d'abord pour le simple amour d'une femme il s'est voué maintenant au service de la patrie. Le capitaine lui confie de son côté qu'il est chargé d'une importante mission diplomatique, en liaison avec Franklin qui prépare l'alliance entre la France et les insurgés. Ils s'aperçoivent alors que la même personne est l'objet de leur amour. Wallingford soupçonne Paul Jones de l'avoir pris à son bord à seule fin de l'éloigner de Mary : « this was the keenest hurt to his pride ; the thought had stabbed him like a knife. » Après une période tendue, les deux hommes ont une explication directe, une vraie explication de soldats d'où il résulte qu'estimant l'un et l'autre conserver leurs chances d'épouser Mary ils entrent en amis dans une lutte toute chevaleresque.

En avril 1778 le *Ranger* fait voile vers l'Angleterre et entreprend de mettre le feu aux navires en rade de Whitehaven. Après diverses péripéties où l'on devine les machinations du traître Dickson, un membre de l'équipage déjà suspect, la tentative échoue. Wallingford, attiré dans un guet-apens et blessé pendant le coup de main, ne rejoint pas le bord. Dickson l'accuse d'avoir donné l'alarme et déserté. C'est la version de l'incident que les matelots rapporteront à Berwick. Mary part pour l'Angleterre ; d'historique le roman devient presque policier. La jeune Américaine a des entrevues avec Paul Jones mais celui-ci doit se déguiser pour échapper à la police anglaise, transmettre ses messages sous forme de chansons de mendiants entonnées sous les fenêtres de l'héroïne, etc. Les ennemis sont partout, même à bord où Dickson glisse dans les papiers de Wallingford une note qui perd ce dernier aux yeux de Jones. Mary évente la machination et, comprenant qu'elle aime d'amour Wallingford, fait part de son sentiment à Paul Jones. Héroïquement, celui-ci exposera sa vie pour réunir les deux amoureux, mais il y aura bien des embûches à éviter avant d'arriver à l'aventure finale, lorsqu'une nuit, dans une auberge solitaire de la côte, la lutte entre espions et contre-

espions aura son dénouement dans l'anéantissement de Dickson et le retour à la liberté de Wallingford.

* * *

Le thème se prêtait aux développements romanesques : Miss Jewett donna libre cours à son imagination. Dans le récit de la première entrevue de Mary Hamilton avec Mrs Wallingford après le départ de Roger, le décor et les attitudes des personnages nous ramènent aux situations théâtrales de l'époque la plus nettement romantique : « ...Le silence les séparait encore. Dans la cheminée, on entendait toujours la note plaintive du vent. Un passereau attardé se mit à gazouiller près de la fenêtre et elles l'écoutèrent jusqu'à ce qu'il se tût. Alors leurs yeux se rencontrèrent. Mary Hamilton se levant brusquement vint se jeter aux genoux de la malheureuse mère : elle la serrait dans ses bras en cachant son visage... »

Le médecin du bord, Ezra Green, est un des personnages les plus sympathiques. Il est aimable, dévoué, bienfaisant, il a une valeur professionnelle : un modèle en un mot. Nous retrouvons le type du *Country Doctor*. Miss Jewett se servira de lui pour exprimer indirectement son credo en matière de thérapeutique et de pratiques religieuses. L'aversion de l'auteur pour l'hypocrisie et le pharisaïsme, personnifiés ici par le traître Dickson, l'homme le plus méprisable de tout l'équipage, apparaîtront dans une scène où le vil caractère du misérable est mis en opposition avec la noble figure de Green. « Le docteur profitait de cette bonne occasion de poursuivre ses études et sa petite cabine était pleine de livres. Comme il était bon marin et de caractère joyeux chacun à bord se plaisait en sa compagnie. Sa manière d'être habituelle, mélange de sérieux et d'affabilité, calmait la vivacité du capitaine lui-même. Médecin, commissaire, aumônier tout à la fois, il était capable, selon les besoins, de soigner les âmes ou les corps. Il avait la réputation d'un homme très libéral en matière de religion ; des ouvrages de théologie voisinaient avec ses livres de médecine et il pou-

vait discuter de l'Arminianisme avec Dickson. Celui-ci, comme beaucoup d'individus de son espèce, affichait un grand zèle religieux et se faisait passer pour un calviniste très strict. Il taxait volontiers le médecin de relâchement et d'hérésie, comme si le monde avait dû en avoir une bonne opinion de lui-même et une mauvaise de Green. Mais tout prouvait le contraire [...]. Le médecin poussa un soupir en reconnaissant la voix de Dickson. Celui-ci était prêt, comme d'habitude, pour une discussion ; c'était un de ces hommes qui entrent toujours dans une chambre avec l'air de s'attendre à être mis dehors [...]. Le médecin, de sa plume d'oie, désigna un siège et acheva d'écrire sa phrase. Il ne pouvait honnêtement faire bon accueil à un homme qu'il aimait si peu et il le traitait d'habitude comme un patient venu pour demander conseil. « Je suis venu faire un brin de causerie, expliqua le visiteur... Avez-vous entendu le capitaine laver la tête au jeune Wallingford, juste avant la nuit ? Eh bien, monsieur, ils dînent ensemble maintenant. Wallingford doit être un petit chat bien docile. Je suppose qu'il s'est glissé jusqu'à la table comme pour se faire caresser. » — « C'est un brave garçon et un gentleman » dit Ezra Green lentement [...]. « Il y a des matelots, et des meilleurs qui parlent de désertir au premier port français » dit Dickson. — « Alors, ils s'exposent à être fusillés quand ils seront pris, répliqua Green calmement. Ne manquez pas de les prévenir à l'occasion. Ceux qui ne sont ici que pour gagner un peu de misérable argent auraient mieux fait de rester à terre et de vendre nos produits aux bateaux anglais. » La phrase produisit l'effet désiré. Dickson avala sa salive une fois ou deux et prit un air doux et entêté... » Le dialogue continue ainsi. D'un côté, un ramassis de méchanceté, d'orgueil et d'hypocrisie : là-dessus Miss Jewett met l'étiquette de puritanisme intransigeant. En face, elle rassemble les qualités de l'esprit et du cœur sous le sceau de la tolérance. Elle ne pouvait être plus explicite.

* * *

Le *Tory Lover* contient la matière de plusieurs contes et telle phrase du roman qui apparaît de qualité médiocre eût fourni un thème excellent pour un court récit. Telle est la scène de la bague : le capitaine Jones a invité Wallingford à sa table. Les deux hommes ont gagné déjà la sympathie du lecteur et celui-ci voit avec satisfaction le mur qui les sépare s'effondrer par lambeaux au cours d'une conversation où les âmes s'épanchent librement. C'est enfin la réconciliation. Jones tend la main à Wallingford... mais celui-ci voit briller au doigt de son hôte la bague de celle qu'il considère comme sa fiancée, Mary Hamilton...

Voici encore un autre épisode, noyé lui aussi dans l'ensemble du roman. C'est sur les côtes de Bretagne, en février 1778. Le *Ranger*, arrivé récemment d'Amérique, se trouve en présence d'une escadre française. L'intrépide petit navire ne paye pas de mine à côté des frégates du Roi. Aux yeux de beaucoup il fait figure d'irrégulier, de suspect presque, et s'il se considère comme l'ami des grands navires de France, il est à craindre que ceux-ci ne se montrent pas honorés outre mesure de ses marques de sympathie : « Le capitaine donna l'ordre de lever l'ancre, — personne ne comprit pourquoi, — et de tendre les voiles... Il se tenait comme un roi. Il commanda aux artilleurs de se tenir prêts et gouverna le navire droit sur la flotte française.

« Ils comprirent alors. Le petit *Ranger* passa lentement devant la file imposante des bateaux, et il paraissait aussi vaillant qu'eux... Pour saluer le Roi de France il fit monter son pavillon et tirer treize coups de canon.

« Un moment passa. Le vent s'était mis à souffler faiblement, emportant la fumée... L'amiral allait-il répondre ?... Ou bien traiterait-il cette audacieuse invite comme si c'eût été quelque signe de mouchoir sur le pont d'un bateau de plaisance ?... De la fumée blanche et les détonations des grosses pièces du vaisseau amiral français firent vibrer l'air : un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept...

huit... neuf... Puis elles se turent et l'on n'entendit plus que l'écho répercuté par les collines basses de Carnac et les flancs druidiques du Mont Saint-Michel... »

Sous la plume experte de Miss Jewett, auteur de contes, le récit se fût sans doute arrêté là, et l'écrivain eût pris congé du lecteur après l'avoir laissé en présence d'un décor grandiose, perdu dans sa rêverie tandis que mourait le son des canons et que la fumée des coups s'évanouissait dans le lointain... Miss Jewett, romancière historique, fera encore parler le capitaine sur le ton solennel qui est de mode à cette époque et dans ce genre de récits ; l'œuvre n'y gagnera rien.

Miss Jewett fut surprise sans doute de découvrir les difficultés et les exigences du roman d'aventures dans le domaine duquel elle s'était audacieusement engagée. Il fallait l'ingéniosité d'un détective pour isoler Wallingford et Dickson sur la côte anglaise. Toute une série d'heureuses coïncidences seront nécessaires, à la faveur du coup de main tumultueux de Whitehaven, pour escamoter le premier et ramener le second à bord du navire où il continuera sa traîtresse besogne. De même, il sera opportun, vers la fin de l'ouvrage, que le capitaine Jones et Mary Hamilton aient une entrevue à l'abri des regards indiscrets ; nul lieu n'est plus propice que l'église abbatiale de Bristol et si l'Angleterre est grande, le hasard sera complaisant. Le lecteur, toutefois, partage la surprise des deux exilés lorsque se produit la rencontre.

Quel but l'auteur se proposait-il en écrivant le *Tory Lover* ? Si le titre semble consacrer l'ouvrage à l'amoureux tory Wallingford, c'est bien Paul Jones qui est le personnage principal. Wallingford agit peu. Il est effacé. Paul Jones au contraire s'élève sans cesse au cours du récit, et il achève de conquérir le lecteur lorsqu'il pousse la magnanimité jusqu'à exposer sa vie pour assurer la réunion de Mary et de son propre rival. Miss Jewett voulut-elle sonder jusque dans leurs profondeurs les âmes de deux soldats amoureux ? Le titre encore peut porter à le croire, mais il faut nous détromper : Wallingford et Paul Jones ne vivent pas. Elle n'a pas su les créer.

On en arrive à douter que l'auteur se fût fixé un but précis. Incertitude au départ, incertitude en cours de route, avec, deci, delà, des délayages que rien ne justifie. Comme fond de tableau, la guerre d'Indépendance, et c'est une occasion pour Miss Jewett de célébrer tout ce que les Américains de descendance anglaise ont coutume d'admirer : la vaillance et la loyauté des deux adversaires ; comme aussi de déplorer la lutte fratricide, conséquence de l'aveuglement d'un roi autour de qui s'agitent quelques incapables sans que les grands hommes d'Etat puissent faire entendre leur voix.

Ce qui restera de cette tentative de Miss Jewett dans un domaine qui n'était pas le sien, tentative méritoire par l'application qu'elle mit à imprégner son récit de couleur locale et de documentation historique, c'est, à défaut d'un grand roman, un récit agréable et instructif de la période révolutionnaire. Grâce à sa connaissance profonde de la race, l'auteur a su faire revivre Tories et Patriotes, peuple et populace, bourgeois et aristocrates, soldats et hommes d'Etat, gens de mer et terriens. Le lecteur est plongé dans l'atmosphère du conflit : c'est là sans doute le principal mérite de l'œuvre.

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉCRIVAIN

On a pu voir par ce qui précède que Miss Jewett se situe à la limite du réalisme et du romantisme. Il était normal qu'elle occupât cette région moyenne : sa nature et son éducation la détournaient de tout ce qui achemine vers le naturalisme ; elles la gardaient aussi contre les épanchements romantiques auxquels répugnaient les disciplines du milieu social, austère et pratique, qui était le sien.

Loin de se détourner des humbles, Miss Jewett a recherché leur société et s'est plu à les peindre. Elle a vécu côte à côte avec eux dans une sorte d'abandon et trouvé dans le contact de ces campagnards à l'âme droite le délassement et le réconfort que son état de santé exigea impérieusement à certaines époques de sa vie. Mais ces incursions souvent prolongées dans les milieux inférieurs de la société ne modifièrent en aucune façon ses goûts et ses manières, pas plus qu'elles ne lui apportèrent, à la longue, de désillusions sur ses amis. Les gens dont elle partagea la vie n'appartenaient d'ailleurs pas au prolétariat des villes que trop de facteurs contribuent parfois à dégrader. C'étaient surtout des fermiers et des pêcheurs, attachés aux vieilles croyances et fidèles aux traditions de respect de soi et des autres qui se sont généralement conservées dans les pays anglo-saxons. Vers eux, Miss Jewett n'est pas descendue ; elle les a plutôt abordés avec simplicité comme Coleridge entendait que le fit un gentleman ou une lady lorsqu'il écrivait : « we feel the gentlemanly character present with us whenever,

under all circumstances of social intercourse, the trivial not less than the important, through the whole detail of his manners and deportment, and with the ease of a habit, a person shows respect to others in such a way as at the same time implies, in his own feelings, and habitually, an assured anticipation of reciprocal respect from them to himself. In short, the gentlemanly character arises out of the feeling of equality acting as a habit, yet flexible to the varieties of rank, and modified without being disturbed or superseded by them. » Miss Jewett était une aristocrate assez semblable à ces châtelaines dont les paysans de France disent, avec un mélange de respect et d'affection, qu'elles sont « bonnes et pas fières ». On s'attendrait peut-être à quelque raideur chez une femme de son époque issue d'un milieu puritain, mais il n'est pas sans importance de noter à ce propos que si Miss Jewett avait une personnalité assez forte pour résister aux entraînements de l'ambiance, elle revendiquait des origines, non pas puritaines mais cavalières, comme en fait état une lettre à Edward Garnett qui avait écrit dans une de ses critiques : « it is the finest flower of the Puritan nature that speaks in Miss Jewett's art » (1).

* * *

Miss Jewett est romantique parce qu'elle se met toujours en scène lorsqu'il s'agit de soutenir une thèse. C'est elle qui parle dans le *Country Doctor*, dans *Deephaven* et les *Pointed Firs*. Pourtant, elle eût été capable d'impersonnalité comme le montrent plusieurs contes ou plutôt plusieurs fragments de contes car il n'en est guère où une touche d'ironie vengeresse, une fine insinuation, ne viennent indiquer hors de toute équivoque le sentiment personnel de l'auteur.

Elle est romantique d'ailleurs par les dispositions mêmes de son tempérament. Cela transparaît souvent dans ses récits, sans parler du roman le *Tory Lover* qui est un modèle

(1) Edward Garnett, *Friday Nights, Sarah Orne Jewett*.

du genre. Voyez ses thèmes favoris : l'idylle brisée par la disparition du fiancé en mer... le sapin majestueux et solitaire, aimé par les générations, qu'une force mystérieuse protégera contre la rapacité du marchand... cette attention indulgente aussi vis-à-vis des histoires de l'au delà... le tout encadré dans des descriptions de nature pleines de sentiment. Comme on reconnaît bien les accents du romantisme dans ces lignes finales de *Deephaven*, œuvre de jeunesse dont l'auteur était encore toute spontanéité : « J'aimerais marcher de nouveau le long du rivage au soleil couchant et voir les couleurs des marais et de la mer changer à mesure que meurt la lumière. Il semblerait que les jours anciens sont revenus. Nous verrions se détacher sur le ciel les toits, les cheminées du village et les grands ormes. Un peu plus tard, le brouillard des marais apparaîtrait dans sa teinte blanchâtre et nous le sentirions, délicieusement froid et humide, sur nos visages et sur nos mains... Nous tournant d'un autre côté, nous verrions les rayons du phare briller sur l'eau et la vaste mer mouvante nous parlerait paresseusement, dans son sommeil indolent de marée haute. »

Miss Jewett se montre romantique encore par l'imagination et la sensibilité, et une manifestation significative de ces dispositions profondes est son habitude de prêter la vie aux choses qu'elle décrit. En parlant des arbres dans *In Shadow*, elle dit « la terre était si pauvre que les arbres même paraissaient faméliques », et dans *La nuit de Thanksgiving* les ormes secoués par le vent d'automne gémissent et crient à Mrs Robb de ne pas abandonner sa demeure. Les maisons elles-mêmes et les objets qu'elles contiennent ont une demi-personnalité. Mary Hamilton dans le *Tory Lover* « se retourna et regarda la maison ; elle lui apparut comme une grande créature consciente qui semblait l'attendre à flanc de coteau, avec beaucoup de tranquillité et de patience ». En attendant qu'on l'introduise, elle examine dans le hall les objets qui appartiennent à Roger : « il y avait une rangée de fouets et une paire de gants de peau dont les doigts arrondis gardaient la forme de sa poigne

vigoureuse. Il y avait ses fusils et ses lignes, une vieille laisse et un sifflet d'argent. Elle connaissait tous ces objets aussi bien que lui, avec tout ce qu'ils représentaient d'activité passée, de joie de vivre et de lutter. Ils donnaient l'impression que leur propriétaire était là tout près, et que c'en était fait des plaisirs de la jeunesse ».

L'amour de Miss Jewett pour les paysages de sa terre natale lui inspire des descriptions très harmonieuses, où l'on sent couvrir parfois une véritable ferveur comme dans ce début de *By the Morning Boat* :

« On the coast of Maine, where many green islands and salt inlets fringe the deep shore ; where balsam-firs and bay-berry bushes send their fragrance far seaward and songsparrows song all day and the tide runs plashing in and out among the weedy ledges ; where cowbells tinkle on the hills and herons stand in the shady coves — on the lonely coast of Maine stood a small gray house facing the morning light. »

Cette phrase retiendra notre attention à un autre titre. Comparons-la avec les lignes suivantes de Hawthorne :

« In my native town of Salem, at the head of what, half a century ago, in the days of old King Derby, was a bustling wharf, — but which is now burdened with decayed wooden warehouses, and exhibits few or no symptoms of commercial life : except, perhaps, a bark or brig, half-way down its melancholy length, discharging hides ; or, nearer at hand, a Nova Scotia schooner, pitching out her cargo of firewood, — at the head, I say, of this dilapidated wharf, which the tide often overflows, and along which, at the base and in the rear of the row of buildings, the track of many languid years is seen in a border of unthrifty grass, — here, with a view from its front windows adown this not very enlivening prospect, and thence across the harbor, stands a spacious edifice of brick. » (1)

Pour l'un et l'autre auteur il s'agissait de situer une maison et d'indiquer l'aspect des lieux. On pourrait croire que

(1) The Scarlet Letter. *The Custom house.*

Miss Jewett a pastiché Hawthorne, tant le parallélisme, jusque dans les proportions et la cadence, est apparent entre les membres des deux constructions : (1) [On the coast of Maine] — [In my native town of Salem] (situation géographique) ; 2) [where many green islands, etc.] — [at the head of what, etc.] (les lieux longuement décrits) ; 3) [on the lonely coast of Maine] — [here, with a view, etc] (résumé et conclusion) ; 4) [stood a small gray house] — [stands a spacious edifice of brick] (la maison). De plus, le passage « on the coast of Maine » apparaît dans le conte *By the morning boat*, écrit en 1890, comme un vestige égaré de l'époque de *Deephaven* où l'auteur, n'ayant pas encore trouvé sa manière propre, s'inspirait timidement des grands maîtres. L'élaboration qu'il témoigne contraste avec l'aisance apparente du reste du morceau. Il se peut que Miss Jewett ait été frappée par la description de Hawthorne — celle-ci en parfaite unité de rythme avec la page de la *Scarlet Letter* dont nous la détachons, et qu'elle s'en soit plus ou moins consciemment souvenue. Quoi qu'il en soit, nous voyons comment Hawthorne et Miss Jewett remplissent différemment un cadre identique, Miss Jewett se complaisant selon son habitude dans le dessin d'un tableau rustique gracieusement animé par les mouvements et les sons des êtres qui évoluent à la surface.

Quelquefois l'émotion est rendue plus intense par le contraste, comme dans ces lignes de *Jim's Little Woman* (La jeune femme du matelot revient du port où elle n'a pas trouvé sur le bateau l'époux qu'elle attendait. On lui a dit qu'il était mort) : « Alors elle se glissa lentement tête nue, le long de Bay Street ; à droite, les reflets du soleil sur l'eau l'aveuglaient un peu. De temps à autre elle s'arrêtait pour s'appuyer contre une palissade et ainsi elle finit par atteindre leur maison. Il était midi, il n'y avait pas âme qui vive dans la demeure, et Jim était mort. »

Après le retour hagaré à travers le quartier où la vie continue, sous la lumière éclatante des quais, c'est tout d'un coup l'ombre et la solitude dans la maison de Jim : cette fois la veuve est face à face avec la mort dont elle sentait

de plus en plus intensément la présence à mesure que la nouvelle apprise au bateau prenait corps dans son esprit.

* * *

Miss Jewett est réaliste d'abord parce que la plupart de ses personnages sont des gens du peuple, non pas des hommes ou des femmes remarquables pour leur intelligence, leurs vertus, leurs vices ou leurs aventures, mais des types d'humanité courante comme on en rencontre partout. Il est vrai que ces individus sont généralement de commerce agréable, mais, parmi eux, il n'en est pas beaucoup qui aient une âme exceptionnellement noble et généreuse : on reste donc dans cette moyenne d'où il est convenu que le vrai réalisme doit s'écarter le moins possible. Le décor dans lequel vivent ces personnages et les actes qu'ils accomplissent sont également dépourvus de tout caractère particulier ; lorsqu'ils causent, leurs paroles sont bien celles que prononcent les gens de leur état. Ainsi, une vieille dame de la bourgeoisie conservatrice, Mrs Fraley, s'adressant à Nan, dans *A Country Doctor*, dira : « In my time it was thought proper for young women to show an interest in household affairs... »

Nan : « ... I am far from believing that every girl ought to be a surgeon... »

« Mrs Fraley said again that a woman's place was at home and that a *strong-minded* woman was *out of place* and *unwelcome* everywhere... »

Voilà des paroles entendues. Voici maintenant la réponse de la jeune et ardente Nan :

« I think it is a pity we have fallen into a habit of using strong-mindedness as a term of rebuke [...] I am willing to acknowledge that people who are eager for reforms are apt to develop unpleasant traits... when they are dead and the world is reaping the reward of their bravery [...] it makes statues of them... »

Ceci est une pensée de Miss Jewett mise dans la bouche de Nan. Nous ne sommes pas certains que les termes soient

aussi vraisemblables que ceux de la déclaration de Miss Fraley. Mais il faut songer que Nan défend l'idéal féministe de l'auteur. Miss Jewett reprend d'ailleurs aussitôt des phrases plus simples pour continuer son argumentation et il se trouve que la vigueur de la thèse soutenue n'en est nullement diminuée. Citons encore quelques lignes en raison de leur intérêt documentaire :

Nan : « God would not give us the same talents if what were right for men were wrong for women. »

Mrs Fraley : « ... The best service to the public can be done by keeping one's own house in order and one's husband comfortable... »

Nan : « ... But I do not wish to be married... would you have me to bury the talent God has given me... It certainly cannot be the proper vocation of all women to bring up children, so many of them are dead failures at it... »

Miss Jewett est réaliste aussi par la manière dont elle use du document. Ainsi, dans une lettre à Mrs Fields de juin 1885, elle raconte qu'elle a vu le vieux matelot D. B. « qui ne peut plus pêcher ; alors il reste assis chez lui à tricoter des bas. Quand il parle de sa femme morte il y a deux ou trois ans il l'appelle « pauvre chérie ». Nous retrouverons à peu près textuellement ces quelques lignes dans le portrait d'Elijah Tilley qui tricote en évoquant tristement le souvenir de sa défunte au chapitre « Sur le Rivage » des *Pointed Firs*.

Elle a su reproduire avec humour l'atmosphère de certaines scènes américaines, par exemple ces conférences données dans les temples de campagne où le public se rend par habitude, un peu pour tuer le temps. C'est un orateur qui parle de la virilité devant trois vieillards, quatre femmes et autant d'enfants. Il salue gravement l'assistance et aborde le sujet avec enthousiasme. On s'ennuie. Un chien, après s'être secoué plusieurs fois, bâille bruyamment et s'allonge pour dormir. Les gamins se donnent des bourrades jusqu'au moment où l'un d'eux laisse tomber une bille qui frappe le sol et se met à rouler le long de l'allée. L'auditoire se réveille au bruit et s'intéresse à la marche de la bille. On se ressaisit

et on prête une oreille attentive. Cependant les enfants, terrifiés, « après avoir observé un silence anormal, s'endorment et s'écroulent les uns sur les autres, désespérément. »

Elle peint les portraits à la façon de son maître Flaubert, avec une moins grande accumulation de détails — ses chapitres sont beaucoup plus courts — mais elle place comme lui le qualificatif qui caractérise l'individu parmi les autres particularités de la physionomie. Du costume elle parle rarement. C'est le visage surtout qu'elle voit. Charles Bovary était introduit comme « un gars de la campagne d'une quinzaine d'années environ et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, *l'air raisonnable et fort embarrassé*. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit, veste de drap vert à boutons noirs, devait le gêner aux entournures et laissait voir par la fente des parements des poignets rouges habitués à être nus, etc. ». Voici maintenant la Peggy Bond de Miss Jewett « a very small, *belligerent-looking* person, who wore a huge pair of steel-bowed spectacles, holding her sharp chin well up in the air, as if to supplement an inadequate nose. She was more than half-blind, but the spectacles seemed to face upward instead of square ahead, as if their wearer were always on the sharp lookout for birds » (1). William Blackett s'avance dans les champs « homme d'âge mûr au dos légèrement voûté comme la plupart des pêcheurs, la tête grisonnante et le visage bien rasé, *l'air emprunté*, etc. » (2). La physionomie de Mrs Todd « était résolue et confiante. Elle était pleine de vie et on eût dit qu'une force de la nature, personnifiée en cette femme au cœur simple, l'apparentait aux anciennes divinités ; elle eût pu marcher à cette heure dans les champs antiques de Sicile, sa robe de guingan solide faisant aussi bien se baisser les tiges fragiles de leurs asphodèles que l'herbe brune de la Nouvelle-Angleterre et les verges d'or

(1) The Flight of Betsey Lane.

(2) William.

roussies par la gelée » (1). L'apparence du capitaine Littlepage « avait quelque chose de charmant. Sa figure mince respirait la distinction mais elle était sillonnée de rides émouvantes comme s'il souffrait de vivre seul et incompris. A le voir toujours tiré à quatre épingles, on eût pu croire qu'il était l'objet de soins attentifs de la part de sœurs aînées restées vieilles filles, mais je savais Mari Harris une personne vulgaire et sans élégance, bien incapable d'un tel service. De toute évidence le capitaine était, très attentivement, son propre valet de chambre » (2).

* * *

On a reproché au réalisme de Miss Jewett de n'avoir retenu que les aspects les plus aimables de la vie, et d'avoir, comme chez les autres écrivains de la nuance Howells, manqué à la vérité en laissant dans l'ombre la médiocrité et la vilénie que tout mortel rencontre sur sa route.

Si l'œuvre littéraire doit nécessairement être le reflet de la vie humaine tout entière, ces critiques sont fondées. Mais si l'on attend de l'auteur qu'il mette dans son récit exactement ce qu'il a vu et entendu, il est très possible que dans ses contacts avec l'humanité Miss Jewett n'ait trouvé, le plus souvent, que des raisons d'optimisme. Elle n'allait pas dans la vie comme ceux qui sont obligés de lutter pour leur pain quotidien ou qui affrontent la rivalité des autres hommes dans la poursuite du plaisir ou de la gloire ; elle allait, sans soucis et sans ambition, avec bonté, et, à son approche, les visages s'éclairaient.

Il y a là une question d'optique et de moment. Le même observateur voit ses semblables sous un jour qui varie selon le point de vue auquel il se place, et eux, de leur côté, se révèlent tout autres en sa présence, selon qu'ils ont appris à l'aimer, à le haïr ou à l'ignorer. Un grand homme de guerre apparaîtra tout différent aux témoins de sa gloire sur

(1) *The Queen's Twin*.

(2) *Captain Littlepage*.

le champ de bataille et à ceux de sa vie privée. C'est pourquoi nous trouverons dans les mémoires d'un capitaine de l'armée et dans celles du premier valet de chambre des portraits différents quoique également sincères : des yeux divers ont vu un objet aux formes changeantes.

Le réalisme de Miss Jewett est celui d'une Américaine de bonne naissance qui se plut surtout dans la fréquentation d'une humanité rustique et saine, à l'opposé, en somme, de l'aventure. Si certains naturalistes malmenés par le sort dès l'enfance, ont versé dans le pessimisme, ils se sont contentés, eux aussi, de suivre la route — toute différente — sur laquelle le hasard les avait placés. Leur réalisme, qui s'épanouit dans la peinture des tristesses de l'existence, est frère du reportage passionnel et, pour les mêmes raisons que celui-ci, il satisfait l'appétit de sensations, la soif d'extraordinaire du lecteur moyen. Mais est-ce bien « la vie » que le reporter apprend à connaître ? N'est-ce pas plutôt les épisodes exceptionnels, scandales et crimes, scènes pénibles ou burlesques de tribunaux, en présence desquels s'écoule son existence ? Et le spectacle de quelques agités ne l'empêche-t-il pas de voir la foule immense des hommes de bonne volonté, artisans plus ou moins brillants du progrès humain ?

Sans doute, l'écrivain qui n'a jamais connu la lutte pour la vie et dont les désirs ont été satisfaits risquera d'être victime de son ignorance et de ses illusions s'il n'a pas une sensibilité vibrant aux épreuves des autres hommes, une intelligence curieuse des secrets de leur âme. Inversement, aux yeux du déshérité qui soupire depuis l'enfance, en une épuisante obsession, après les biens de ce monde, les jouissances matérielles prennent souvent des proportions qui tiennent du mirage, et de l'horizon qui a été la limite de son existence, il fera volontiers l'horizon du monde entier. Si le peintre Witla, de Th. Dreiser, baptise du nom de vie les couleurs crues et la saleté qui « crient les faits » sur une toile d'un réalisme brutal, c'est parce que Dreiser s'est attardé en face de ces tableaux de misère qui avaient été le décor de son enfance. Mais les feuilles, les fleurs, les moissons et les

bois ondulant au souffle du vent marin dans les récits de Miss Jewett, sont aussi *la vie*...

On déplore parfois que les journaux et les spectacles accordent, de nos jours, une place trop large aux scandales de toutes sortes et on reconnaît volontiers que l'action funeste, sur les cerveaux, de ces récits de meurtres et de débauche est cause, en grande partie, de la crise de conscience et de la vague de criminalité qui caractérisent notre époque.

Comme le livre peut jouer un rôle démoralisateur au même titre que le journal, la scène et l'écran, il est naturel qu'un écrivain consciencieux ait le souci de ses devoirs et de ses responsabilités. Telle était l'opinion du maître de Sarah Orne, Howells, qui écrivait dans son livre *Criticism and Fiction* : « If a novel flatters the passions and exalts them above the principles it is poisonous. »

C'est, sans doute, faire œuvre scientifique que d'appliquer à la littérature la méthode du chimiste et du médecin qui analysent et dissèquent tout ce qui tombe sous le scalpel ou dans le champ du microscope. Mais le savant qui a séparé le remède du poison jette-t-il l'un et l'autre, indifféremment, sur le marché ? On peut, pour l'esprit comme pour le corps, faire une discrimination entre stimulants et poisons et suivre sur l'individu les effets provoqués à plus ou moins longue échéance par un genre donné de nourriture intellectuelle, comme le biologiste observe les effets d'un vaccin sur l'organisme. Il est probable que beaucoup d'auteurs naturalistes auraient épuré leur œuvre s'ils avaient étendu le respect de la recherche scientifique jusqu'à pratiquer l'observation de ces réactions lointaines de leurs écrits.

Miss Jewett avait précisément compris, au cours des visites aux malades en compagnie de son père, que les meilleurs médecins ne sont pas ceux qui, voyant dans le corps humain un simple assemblage de molécules chimiques, lui appliquent avec une objectivité impassible les remèdes d'une science précise, mais ceux qui savent se faire des alliés des éléments immatériels dont l'intervention joue souvent un rôle décisif : l'indulgence, l'optimisme, et, dans

certaines circonstances, la volonté délibérée de fermer les yeux sur le mal pour les tourner vers des pensées reconfortantes.

Transportée dans le domaine littéraire avec l'ambition de jouer par le livre auprès des contemporains le rôle que joue le médecin dans l'exercice de sa profession, cette attitude dans l'examen de la réalité semble parfaitement justifiable. Soutiendrait-on que pour avoir, comme dans la thérapeutique du corps, des apparences peu scientifiques, la méthode laisse à désirer sous le rapport de l'exactitude ?

A notre génération d'après-guerre où tant de jeunes écrivains, l'âme envahie par un nouveau mal du siècle, traduisent dans leurs œuvres le désenchantement, le dégoût de la vie, la lassitude de l'époque, avec cette autre caractéristique du romantisme : la soif des ailleurs, et s'épuisent à scruter l'horizon, Miss Jewett apprend à regarder calmement autour de soi et à chercher la beauté et le bonheur là où ils se trouvent souvent, tout près de nous. Si elle a fait école, elle n'a guère été suivie, constatons-le, dans cette voie en particulier. Willa Cather par exemple, qui déclarait que Miss Jewett avait eu sur elle une influence déterminante, prête fréquemment à ses personnages le mépris du milieu champêtre où ils sont nés et le dégoût de l'existence effacée qui est leur lot : ainsi Jim dans *My Antonia* et Théa dans *The Song of the Lark*. Pourtant, la mission de la femme, en littérature comme dans le reste de la vie, n'est jamais si bien accomplie que dans le charme et la douceur. Tel était bien l'avis de Balzac lorsqu'il écrivait à G. Sand : « Vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez donc dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme (1). »

Les défenseurs des droits de l'art et de la vérité doivent bien admettre que « la franchise ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense, mais à penser tout ce qu'on dit ». La société, non seulement la société actuelle, mais celle de tous

(1) G. Sand, *Histoire de ma vie*, IV.

les temps et de tous les pays, est ainsi faite que son bon fonctionnement exige certains silences, dans la littérature comme dans les lieux où l'on cause. L'art, qu'est-il au juste ? Il est curieux de rapprocher cette opinion de Dreiser à qui nous nous référons encore parce qu'il est un des auteurs les plus caractéristiques du réalisme américain : « l'art, c'est la vie vue à travers un tempérament » de cette autre de Miss Jewett : « le réalisme a très souvent le défaut de ne pas regarder d'un point de vue unique de sorte que les ombres tombent dans toutes les directions et l'art est absent ».

Trop souvent le réalisme déprime. On conçoit que des prosateurs aient l'ambition de mettre leur art au service de l'humanité et d'atteindre le but que Sidney assignait à la poésie, lorsqu'il écrivait qu'elle a pour mission de chanter le beau et d'exalter le bien, et d'aider ainsi les hommes à parcourir la route pénible de la vie.

Le promeneur qui parcourt la campagne admire dans le lointain la silhouette du laboureur conduisant sa charrue et le vol gracieux de l'hirondelle au-dessus des sillons. S'approchant, il s'apercevra peut-être que le cheval est une haridelle, la physionomie du paysan a une expression brutale, et la tête de l'oiseau, avec ses yeux en saillie, est laide. Mais pourquoi s'est-il approché ? Libre à l'artiste de peindre son tableau de près ou de loin ; l'écrivain a le même droit et il peut se flatter, dans l'un et l'autre cas, d'avoir décrit des choses vues. Sarah O. Jewett est de ces auteurs avec qui nous restons à une distance de l'humanité telle que nous avons de celle-ci une vision claire mais esthétique. Si elle n'ajoute à ses sujets aucun embellissement, elle se garde de faire ressortir les détails qui, dans l'intérêt de l'art même, doivent rester dans l'ombre.

Et si l'on reproche à l'observateur peu pointilleux de trahir la nature, cette assertion ne nous semble pas fondée dans le cas présent. Nous pensons à Gulliver détournant ses regards des belles filles de Brobdingnag pour ne pas voir les misères de leur peau dont ses yeux sondaient aisément les cavités. Or, la vision de Gulliver était meilleure, plus scien-

tifique encore que celle de l'observateur rapproché puisqu'il voyait ici comme à travers les verres grossissants d'un microscope. Pourtant la saine manière — dans l'ordre de la nature — de regarder les beautés de Brobdingnag était celle de leurs fiancés. Qui peut se flatter de connaître la vérité ?

* * *

Deux lettres de Miss Jewett à M. Scudder qui accueillit dans le *Riverside* ses premiers contes et fut son premier guide, la montrent, au début de sa carrière, comme un auteur qui écrit avec beaucoup de facilité mais se juge foncièrement inapte à la composition dramatique :

« Merci pour votre aimable lettre et surtout pour votre critique de mes deux histoires. J'en tirerai grand profit. Vous avez raison en ce qui concerne *Mr Bruce*. De vive voix je pourrais vous dire bien d'autres choses qui auraient pu être très différentes. Je ne pouvais espérer atteindre la perfection. D'abord, je ne suis pas capable d'écrire une histoire parfaite, ensuite je n'ai pas fait de très grands efforts. Je l'ai écrite en deux soirées, après 10 heures, alors qu'on me croyait au lit et profondément endormie, et je l'ai recopiée un autre jour : voilà tout le travail que j'y ai consacré. C'était en août dernier ; j'avais alors dix-neuf ans et j'en ai maintenant vingt. Vous le voyez, vous êtes un vieux routier et je ne suis qu'une novice [...]. Je suis restée très enfant malgré mes vingt ans, je n'ai jamais aimé davantage les livres pour la jeunesse [...]. C'est terrible d'être née paresseuse, n'est-ce pas Mr Scudder ? Je pourrais écrire tellement ! Cela me vient très facilement et puisque ce que j'ai publié a un tel succès, je devrais étudier, ce que je n'ai jamais fait : je me suis contentée de lire. Il faudrait que je travaille ferme ; peut-être arriverais-je alors à savoir quelque chose et à écrire vraiment bien (1). »

Quatre ans plus tard, en 1873 :

(1) Lettre à M. Scudder, 30 novembre 1869.

« Je crois que mon défaut principal est d'être si jeune et si ignorante. Les esquisses que je vous ai envoyées étaient écrites avec soin. Naturellement ce n'était qu'une expérience et elles eussent été meilleures si je les avais faites plus longues. Mes premières histoires ont été écrites avec aussi peu de pensée et de soin que possible. Depuis, j'ai choisi mes mots et je me suis corrigée de mon mieux, bien que j'écrive toujours en impulsive, très vite et à peu près sans plan.

« C'est étrange ; on peut faire le même reproche à mes tableaux : plus mon pinceau est laborieux, plus il est raide et stérile. J'ai une ou deux petites marines que j'ai brossées pour utiliser mes couleurs : elles sont vivantes et vraies et ont une individualité comme les *Cannon Dresses*. Ces dernières sont mes meilleures pages et celles que je préfère. La *Shore House*, en possession de Mr Howells, me les rappelle. Je l'ai écrite de la même manière et je crois qu'elle a la même réalité. Il ne lui a reproché en somme que d'être trop brève : « Les caractères étaient assez bons pour que j'en dise bien davantage. » Mais je ne pense pas que je pourrais écrire une longue histoire, comme il le suggère et comme vous le conseillez dans votre dernière lettre. En premier lieu, je n'ai pas de talent dramatique : il n'y aurait pas d'intrigue. Il faudrait que je la remplisse de descriptions de caractères et de méditations. Il me semble que je donnerais facilement le théâtre, les acteurs, les spectateurs et les décors, mais pas la pièce ! Je pourrais vous écrire d'intéressantes lettres d'une maison agréable où je me trouverais en charmante compagnie mais impossible d'en tirer une histoire [...]. Je ne sais combien de vrai talent j'ai, ni dans quelle mesure je suis originale. Je suis sûre que je ne pourrais écrire une histoire dans la manière habituelle des magazines. Si les éditeurs veulent bien accepter le genre *sketch* et s'il plaît au public, ne vaut-il pas mieux le pratiquer avec succès que de faire de vains efforts pour réussir dans un genre plus difficile ? (1) »

(1) Lettre à M. Scudder, 13 juillet 1873.

Etre accueilli dans les magazines, c'était déjà la grande ambition des débutants aux Etats-Unis. Le nombre élevé de ces périodiques, l'importance de leur circulation et la facilité relative avec laquelle ils ouvraient leurs colonnes aux jeunes écrivains faisaient d'eux les principaux dispensateurs de la renommée littéraire. L'inquiétude de Miss Jewett provenait de ce que son talent ne pouvait se plier aux règles de plus en plus étroites que la critique prétendait imposer à l'art du conte. Son contemporain Brander Matthews, disciple de Poe et porte-parole des orthodoxes, prêchait le respect des trois unités : un seul caractère ou un seul groupe de caractères, une seule situation, et une seule émotion ou une seule série d'émotions amenées par la même situation. « J'écris Short-story, disait Matthews, avec un S majuscule et un trait d'union, pour faire ressortir la différence entre une Short-story et ce qui n'est qu'une histoire courte. »

Cette *Short-story* conforme aux canons du genre est une histoire complète (*complete and self-contained*). Elle se différencie surtout du roman en ceci qu'elle réalise l'unité d'impression selon le vœu de Poe. Au roman par contre, l'étude des caractères qui n'a pas sa place ici. Ce qu'il faut, c'est de l'action rapide, du « moment »... En somme, l'opposé de ce que souhaite Miss Jewett qui s'intéresse surtout à ses personnages. Mais l'*Atlantic* où elle va établir sa réputation demeure sous l'influence des théories de Lowell qui, lui, se soucie peu d'artifices extérieurs et sensationnels comme Poe, mais réclame principalement la vérité humaine étudiée sous son jour le plus naturel.

En somme, elle a du conte une conception très voisine de celle exposée par Washington Irving en 1824 : « For my part I consider a story merely as a frame on which to stretch my materials. It is the play of thought and sentiment and language ; the weaving in of characters lightly yet expressively delineated ; the familiar and faithful exhibition of scenes in common life ; and the half concealed vein of humour that is often playing through the whole, these are among what I aim at and upon which I felicitate myself in

proportion as I think I succeed... (1) » Cette communauté de vues avec le premier auteur de short stories s'explique aisément par une tournure d'esprit analogue chez les deux écrivains, une préférence pour le discours calme et régulier qui distribue ses enseignements avec amabilité et humour selon la manière souriante d'un Goldsmith.

Nous indiquerons pour compléter ce parallèle entre *Short-story* et *short story* le terme d'« *integrated short story* » employé par Grant Overton pour désigner une série de contes montrant sous toutes ses faces un personnage dont un seul récit n'eût pas suffi à épuiser tout le caractère, par exemple *The Country of the Pointed Firs* de Miss Jewett.

M. Lewisohn dans son ouvrage *Expression in America* va jusqu'à qualifier de « meretricious » la *Short-story* moderne à l'usage du grand public, héritière de la *Short-story* de Matthews. Ce produit national, écrit-il, « dont la confection est enseignée par des experts et dont la vente rivalise avec celle des autres articles de l'industrie américaine », a éliminé la short story, le conte de toutes les littératures, véritable œuvre d'art que les éditeurs ne se risquent plus à publier... Miss Jewett était arrivée à temps.

* * *

Au terme de sa carrière, quand ce fut son tour de donner des directives, voici la méthode de travail que Sarah Orne Jewett préconisa pour un futur auteur de contes (2) :

1^o lire et relire quelques contes parmi les meilleurs des plus grands auteurs (elle indique *la Ficelle* de Maupassant, *Cinderella* de Miss Thackeray, un conte de Miss Wilkins *la Chèvre de Mr Séguin* et *la Mule du Pape* d'Alphonse, Daudet, qui lui paraissent bien équilibrés et conduits) ;

2^o voir pourquoi ces contes sont bien faits « whether it is, in that particular story, the reticence or the bravery of

(1) Lettre à Brevoort, décembre 1824.

(2) Lettre à Miss Rose Lamb, 11 mai 1896.

speech, the power of suggestion that is in it, or the absolute clearness and finality of revelation ; whether it sets you thinking, or whether it makes you see a landscape with a live human figure living its life in the foreground » ;

3° travailler ensuite en suivant sa propre inspiration. C'est la contribution personnelle qui donne à toute œuvre d'art sa vraie valeur ;

4° quand un sujet vient à l'esprit et semble convenable, l'écrivain doit l'essayer (« try it ») et voir ce qu'il peut en tirer, à la manière du peintre. La science du conte est « expérimentale » : « Story-writing is always experimental, just as water-color sketch is, and that something which does itself is the vitality of it. »

Quels auteurs Miss Jewett « lut et relut-elle » pour son compte personnel ? Quels furent ses favoris ? Ses lettres nous le disent. Elle lit de plus en plus à mesure qu'elle avance en âge, et presque exclusivement les Américains, les Anglais, les Français et les Russes, — prose, poésie et théâtre. Prompte à s'enthousiasmer, elle use généralement des termes les plus élogieux pour qualifier l'œuvre dont elle parle et il serait difficile de savoir ce qu'elle préfère si elle ne le disait expressément. Parmi les romanciers, elle désigne Thackeray à qui elle trouve toujours de nouveaux mérites : « *Vanity Fair*... un très grand livre, c'est à la fois Tolstoï, Zola, Daudet, Howells, Mark Twain, Tourguéniev et Miss Thackeray, [...] plein d'un splendide mépris pour la bassesse et la méchanceté, mépris qui semble faire défaut à l'école de Zola (1). »

Au-dessus de *Vanity Fair* : *Pendennis* : « *Pendennis* est vraiment un livre magnifique, plus simple et plus sincère que *Vanity Fair*. Il semble supérieur à *Anna Karénine* parce qu'il contient davantage de vérité humaine. C'est le roman d'une civilisation plus avancée, d'un christianisme plus largement compris (2). » Thackeray ne peut que lui

(1) Lettre à Mrs Fields, 1889.

(2) *Ibid.*, 1886.

paraître irréprochable avec sa correction de gentleman couronnant ses autres qualités. Elle ne le dit pas mais elle dit davantage : « Thackeray est un grand chrétien. Sans pré-tention aucune, il étudie humblement et, avec égards, il essaye de nous faire bénéficier de son expérience (1). »

En 1886, elle lit pour la première fois des passages de Rousseau. Le récit de ses promenades l'enchanté. « Rien chez lui ne me dégoûte. Il y a beaucoup de ses contemporains dont je ne pourrais en dire autant (2). »

Elle « tire grand profit de la lecture de *Clarissa Harlowe* ». Elle relit the *Pearl of Orr's Island* de Mrs Stowe : « Je trouve le début du livre aussi clair, parfaitement original et fort, que lorsque je l'ai lu pour la première fois à 13 ou 14 ans... Quel dommage que l'auteur n'ait pas terminé dans la même note de simplicité et d'harmonie (3). »

Un jour d'octobre 1890 elle prend *Madame Bovary* avec l'intention de parcourir quelques pages, mais elle ne peut s'arrêter et elle lit toute la soirée : « On dit que Flaubert s'attarde sur les trivialités et les banalités de la vie, mais un grand écrivain sait donner du poids à toute chose et nous en faire sentir l'importance [...] Les malheurs d'Hamlet n'absorbent pas plus notre pensée que la sotte démarche de cette Madame Bovary, insignifiante et mal éduquée [...]. Pour moi, tout le pathétique du livre réside, non pas dans son péché, mais dans cette pensée incessante : si seulement elle avait pris ce qu'il y avait à prendre dans ce petit village somnolent ! Quelle leçon pour les habitants des bourgades qui rompent avec leur entourage social et ignorent la compagnie de la nature ! (4)

Les années passent et elle s'intéresse de plus en plus à la production littéraire française. Au sujet de la réception de Bourget à l'Académie : « Quel noble discours ! On dirait qu'il a crié son amour et son espérance comme s'il avait été seul dans la salle : « Tant il est vrai que le principe de la

(1) Lettre à Mrs Fields, 1886.

(2) *Ibid.*, 1886.

(3) *Ibid.*, 5 juillet 1889.

(4) *Ibid.*, 12 octobre 1890.

création intellectuelle comme de toutes les autres réside dans le don magnanime et irraisonné de soi-même, dans l'élan attendri vers les autres, dans la chaleur de l'enthousiasme, et que le génie de l'artiste est comme toutes les grandes choses du monde : un acte de foi et d'amour. » Je voudrais pouvoir parler un jour avec vous de ce discours de Bourget. Il y a des passages qui m'émeuvent profondément (1). »

D'un conte de H. James elle écrit : « *The Way it came*, celle que j'aime le mieux de toutes ses histoires, pleine de sentiment, de connaissance subtile de la nature humaine, d'espoir joyeux, rayons de soleil et ombres de l'existence, tout ce que nous vivons vraiment. Combien de fois ai-je lu et relu ce conte et les suivants : *The Liar*, *The Death of the Lion*, etc. (2). »

En poésie, elle place Tennyson au-dessus de tous. En 1892, au cours d'un voyage en Angleterre, elle va le voir dans son domaine de Surrey. Cette visite l'impressionne et elle en gardera longtemps le souvenir : « combien nous avons « senti » pendant ces derniers jours, et comme nous revoyons sa figure pathétique avec ses grands yeux mystérieux. J'éprouve plus clairement que jamais le sentiment de la dignité et de la réclusion de sa vie. On eût dit un roi captif, un de ces rois de jadis, monarques de droit divin dans leurs retraites sacrées [...] Si quelqu'un disait : — Venez voir Shakespeare, il est là, je ne serais pas plus émue que je l'ai été en voyant Tennyson » (3).

De nouveau : « Tennyson est, de loin, le plus grand homme que j'aie jamais rencontré. » Elle a particulièrement goûté en lisant sa vie cette pensée : « Plus je vis, plus j'apprécie l'amabilité et la simplicité chez les enfants des hommes. » Elle ajoute : « There was a kindness and simplicity oh most beautiful ! but a separateness as if he had come from another world. » (4) Le mot *separateness* est souligné dans

(1) Lettre à Mrs Whitman, 8 septembre 1895.

(2) Lettre à Mrs H. Parkman, 1902.

(3) Lettre à Mrs Fields, octobre 1892.

(4) Lettre à Mrs Whitman, 1897

sa lettre. Qu'on se souvienne de ce que Mrs Fields disait de Miss Jewett (1).

Pendant que Whittier est à Amesbury, en 1897, elle va le voir un jour et le trouve plein d'entrain malgré la maladie ; sa physionomie jeune et ardente dit l'intérêt qu'il prend à leur conversation. Ils parlent de Wallace, Burns, Lowell, etc. jusqu'à dix heures du soir. « Quelle richesse, ajoute-t-elle, de posséder un tel ami ! (2) »

De Longfellow elle dit : « Ce qu'il a écrit continue de vivre dans la mémoire des hommes ; c'est comme un ami qui les aide. »

* * *

Essayons maintenant de situer Miss Jewett par rapport à quelques grands conteurs ou peintres de la nature.

On trouvera plus d'un point commun entre elle et Maupassant. Aussi contemporains qu'on peut l'être — Miss Jewett est née en 1849, Maupassant en 1850 — ils appartiennent au même milieu social. Ils grandissent, en pays maritime, au sein de la nature qu'ils aiment ; leur adolescence s'écoule au contact des fermiers et des marins. Ils jouent avec les jeunes, causent familièrement avec les vieux. Leurs oreilles s'emplissent du parler paysan, leurs yeux enregistrent attitudes et scènes. Plus tard, ils éprouveront la même répulsion pour les artifices de la vie mondaine et ils n'apprécieront à la ville que les cénacles d'écrivains ou les réunions d'amis intimes.

Ils font un usage modéré de leur connaissance du patois qui demeure pour eux un simple auxiliaire de l'art, sans abuser de l'effet comique ; ainsi leurs compatriotes ne sont pas importunés, et les étrangers continuent de les comprendre. Si Miss Jewett, à l'encontre de Maupassant, se soucie peu de stimuler l'intérêt du lecteur par le développe-

(1) V. plus haut note de la page 9. Egalement page 12 la poésie *Together* rappelle certaines strophes de Tennyson (*In Memoriam...*)

(2) Lettre à Mrs Fields, 1897.

ment de l'intrigue, ils le retiennent l'un et l'autre par l'attrait d'une langue aisée où les phrases se succèdent avec naturel, mais sans négligence, grâce à un effort de perfectionnement discrètement conduit.

Pas plus que Maupassant Miss Jewett n'est érudite, mais son art qui ne vise ni l'éclat du style ni la richesse de la documentation ne souffre pas — bien au contraire — de la façon primitive dont elle observe la vie. Elle ne manifeste pas, en présence de la banalité apparente des petites gens, les impatiences coutumières aux esprits très cultivés. Elle adopte sans peine le ton des humbles et elle obtient d'eux des réponses pleines de spontanéité, précieuses pour la vérité de ses récits. Elle doit encore à la fraîcheur de son esprit ces dons de vision et d'expression qui lui permettent de discerner le charme des scènes les plus familières et de nous en révéler la saveur. Ici, évidemment, les chemins des deux conteurs divergent. Maupassant s'est assis, affamé, au banquet de la vie et il s'y est repu. Miss Jewett n'en a pas usé ainsi. Son optimisme est peut-être fait en partie d'illusions... il y a sans doute beaucoup de lassitude et d'écœurement dans le pessimisme de Maupassant. Miss Jewett constate sans révolte les turpitudes de l'existence. C'est le résultat de la formation qu'elle a reçue. On lui a appris ce qu'on apprend à la plupart des enfants américains, à savoir que la vie est pour beaucoup ce que nous la faisons et que le grand art de vivre c'est de savoir prendre les choses par leur bon côté, non pas avec la résignation fataliste de l'Oriental, mais avec une ferme volonté de forger sa destinée, si rebelle qu'elle soit.

Nature et éducation détourneront aussi Miss Jewett de certains détails réalistes comme il s'en trouve sous la plume de Maupassant. Il ne faut pas chercher dans son œuvre de scènes comme celle de *En Mer* où le marin Javel détache, au couteau, son bras qu'il avait laissé mettre en bouillie sous une amarre. Miss Jewett eut le sens de donner pour limites à sa production littéraire les bornes de sa propre expérience, montrant qu'elle partageait l'opinion exprimée dans la préface de *Pierre et Jean* :

« Quel que soit le génie d'un homme faible, doux, sans passions, aimant uniquement la science et le travail, jamais il ne pourra se transporter assez complètement dans l'âme et dans le corps d'un gaillard exubérant, sensuel, violent, soulevé par tous les désirs et même par tous les vices, pour comprendre et indiquer les impulsions et les sensations les plus intimes de cet être si différent, alors même qu'il peut fort bien prévoir et raconter tous les actes de sa vie. »

Miss Jewett est de la même lignée que ces conteurs du cycle breton, imaginatifs et chastes, chantres de l'amour éthéré et de la vertu inviolable. Tout ce qui est sensuel est évoqué à regret, comme si elle redoutait que le fait matériel ne vienne ruiner l'édifice construit en rêve. On devine chez elle un goût inné de la spéculation dont les circonstances de la vie ont favorisé le développement. La vision toute romanesque qui entoure d'une auréole le héros disparu aux yeux de la chair paraît être pour elle une forme très satisfaisante de l'amour. C'est ainsi que dans *The Tory Lover*, Wallingford, repoussé d'abord, obtient de Mary Hamilton la promesse d'un accueil favorable quand il aura donné devant l'ennemi, la preuve de son patriotisme. « L'amour maintenant allait marcher à ses côtés, bien que Mary Hamilton fût partie. » C'est là un thème favori des lais moyenâgeux, et le jeune guerrier qui part à la bataille, soutenu par l'amour de sa belle, est frère de Tristan et du chevalier au coffret d'or.

De cette même préface de *Pierre et Jean* on rapprochera le passage : « Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament. » du conseil donné par Miss Jewett à Mrs Willa Cather : « Write it as it is, don't try to make it like this or that. You can't do it in anybody else's way ; you will have to make a way of your own. If the way happens to be new don't let that frighten you... Write the truth and let them take it or leave it. »

Citons encore, de la *Préface* :

« L'habileté de son plan (le plan du romancier) ne consis-

tera donc point dans l'émotion ou dans le charme, dans un début attachant ou dans une catastrophe émouvante, mais dans le groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre [...]. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. »

C'est précisément le résultat que Miss Jewett a atteint.

On pourrait pousser plus loin encore le parallèle entre les deux auteurs. Nous noterons seulement la similitude de leurs méthodes dans la description des hommes et des paysages. Ici, on les voit animés d'un souffle romantique qui leur inspire d'excellentes pages, mais l'émotion personnelle est absente, ou si elle apparaît quelquefois chez Miss Jewett, l'auteur ne s'efforce pas de la conjuguer avec l'extérieur. Là, les deux écrivains ont la même manière de regarder vivre leurs personnages et de nous les présenter sans tentative apparente d'explication. Ils ne sont, l'un et l'autre, ni des photographes ni des sondeurs d'âmes.

Enfin, ils nous parlent dans une langue simple et pure qui évite tout ce qui est rare ou affecté.

* * *

Sous divers aspects, l'œuvre de Miss Jewett se rapproche aussi de celle d'un autre grand conteur européen, Tourguéniev. La juxtaposition de ces deux noms choque sans doute à première vue. On hésite à mettre sur le même plan le propriétaire de quelques milliers de serfs et la fille de la libre Amérique. Mais le contraste n'est qu'apparent. Tourguéniev fut à la fois un aristocrate — par le hasard de la naissance — et un libertin, comme il était d'usage dans sa caste; mais il aspirait à la démocratie et il se serait accommodé probablement d'une existence bourgeoise. On sait comment il vécut, plus heureux que n'importe où ailleurs, dans l'intimité paisible de la famille Viardot, jouant, comme un bon père de famille, avec les enfants. De loin ou de près,

et plus souvent de loin que de près, son amour jamais matérialisé pour M^{me} Viardot suffit à remplir sa vie sentimentale. Nous notons en passant comme ce dernier trait l'apparente aux personnages dont Miss Jewett a dépeint avec une faveur manifeste les passions idéalisées. Ainsi, même à l'origine, la distance entre les deux auteurs se trouve grandement réduite.

La fraîcheur, la candeur même, et, dans les œuvres de sa première manière, l'optimisme du conteur russe appellent encore la comparaison. Nous avons vu aussi, dans *The Queen's Twin* comment ces deux admirateurs de la nature avaient été impressionnés par la faiblesse de l'homme devant la puissance aveugle des éléments. La ressemblance est frappante aussi dans l'art de la description. Ils ont subi tous deux le reproche d'avoir donné à leur observation des limites trop étroites, et, dans les zones où ils s'attardaient, d'avoir fui, aux dépens de la vérité, tout ce qui est vulgaire et laid. Miss Jewett avait conscience de cette similitude de goûts, comme le montre sa lettre du 12 octobre 1904 à Charles Miner Thompson qui venait de faire paraître une étude de ses contes dans l'*Atlantic*. On y voit que son œuvre était terminée lorsqu'elle commença de connaître l'auteur russe : « En lisant une traduction de Rudin, de Tourguéniev, il y a quelque temps, je trouvai dans la préface de Stepniak des mots qui me frappèrent par leur ressemblance avec ce que vous dites de certain... non pas Maître, certes, mais conteur d'histoire : « Il y avait en lui un tel amour de la lumière et du soleil, de la vivante poésie humaine, une telle aversion organique pour tout ce qui est laid, grossier, discordant, qu'il devint presque exclusivement le poète des aspects les plus aimables de la nature humaine. En marge de ses peintures ou à l'arrière-plan, il montre, à seule fin de contraste, le vice, la cruauté et la fange ; mais il lui est impossible de séjourner dans ces régions ténébreuses et il se hâte vers le royaume du soleil et des fleurs ou vers le clair de lune poétique de la mélancolie parce que son cœur attristé y trouve un moyen d'expression. » [...] Je ne connaissais pas grand'chose de Tourgué-

niev et je n'en ai que plus de plaisir à me familiariser maintenant avec ses œuvres. »

* * *

On pense à Wordsworth en lisant Miss Jewett comme on pense à lui en lisant beaucoup d'écrivains du xix^e siècle qui, sous l'influence romantique, firent pénétrer leur amour de la nature dans la substance de leurs écrits. Mais la ressemblance, dans le cas présent, mérite d'être soulignée.

Nous retrouvons chez l'un et chez l'autre la même préparation rustique à la vie que nous avons déjà notée au sujet de Maupassant. Wordsworth fuit Cambridge pour retrouver la seule existence qui lui convienne dans la campagne de Hawkshead. Ainsi Miss Jewett retournera au pays natal et, quand la maladie l'immobilisera à la ville, ses sources seront taries. La nature les guérit et les guide : à l'exemple du poète lakiste, Nan du *Country Doctor*, qui n'est autre que Miss Jewett, va lui demander dans sa crise la plus angoissante le souffle vivifiant et l'orientation de sa vie.

Les deux écrivains ont été également frappés par l'intérêt qu'une humble existence peut offrir à l'observateur attentif, et par la richesse des enseignements qu'il est à même de recueillir de la bouche des paysans. On trouvera un écho de la préface des *Lyrical Ballads* dans les deux passages ci-dessous de *Deephaven*. Le premier est extrait de *My lady Brandon and the widow Jim* : « C'est merveilleux ce que l'on peut trouver de poésie, de tragédie et d'aventure dans une petite ville tranquille d'autrefois. Mais pour y jouir d'une existence monotone, il faut étudier la vie et les caractères, trouver du plaisir dans l'observation de choses simples, s'intéresser d'instinct à ce qui, pour la plupart des gens, n'est que langueur insipide... (1) »

Le second appartient à *Cunner Fishing* : « Je crois, dit Kate, que le vieux capitaine Sands a raison et que nous

(1) V. ci-dessus *The Country of the Pointed Firs*, « *A Dunnet Shepherdess* ».

avons ces instincts qui défient toute science et qui échappent à toute loi... » « Je me demande, dis-je, pourquoi nous apprenons presque toutes ces choses en causant avec les paysans [...]. Ils vivent beaucoup plus près de la nature que les gens des villes [...]. Leur vie est simple et ils voient dans leurs instincts l'expression de la vérité. Et c'est parce qu'ils sont si spontanés, parce qu'ils ne raisonnent pas, qu'ils se trouvent en sympathie plus complète avec la nature dont ils entendent les voix auxquelles des oreilles plus savantes restent sourdes. »

* * *

Il semble que les critiques aient en général sous-estimé ou méconnu l'influence de Rose Terry Cooke sur Miss Jewett.

Il y avait affinité de tempéraments et d'aspirations entre les deux femmes et le premier écrivain qui observa avec sympathie l'existence des paysans de la Nouvelle-Angleterre allait tout naturellement être un guide et parfois un modèle pour le jeune auteur de *Deephaven*. Aucun autre conteur peut-être n'offre plus que Mrs Cooke de pages dont la ressemblance avec celles de Miss Jewett soit aussi prononcée. Qu'on lise par exemple le début de *La controverse de Freedom Wheeler avec la Providence* : « La tante Huddy et la tante Hannah étaient assises dans la cuisine. La tante Huddy se tenait toute raide sur une chaise de bois, une paire de grandes lunettes d'argent à cheval sur le nez. Elle cousait un tapis avec une telle énergie que ses yeux clignotaient et ses doigts brunis, ridés, fondaient en avant et en arrière comme les rayons d'une roue rapide. La tante Hannah, sur un vieux fauteuil à bascule bas et verrouillé, tricotait avec application et placidité en se balançant doucement ; on avait l'impression qu'elle allait se mettre à ronronner et il vous prenait envie de lui passer la main sur le dos. On entendait le pétilllement d'une grosse bûche au fond du foyer, les brindilles de noyer lançaient des flammes claires et douces, et, à travers les deux fenêtres basses aux

petits carreaux verts, les rayons d'un pâle soleil de février venaient se refléter sur le plancher bien propre de la cuisine... »

La manière d'introduire les personnages, d'esquisser de quelques traits rapides, leur portrait physique et moral, de les situer dans un décor et de préciser la saison de telle sorte que le lecteur voie et sente comme s'il était sur le théâtre de l'action, c'est bien là un des procédés favoris de Miss Jewett, comme de Mrs Cooke.

Le parallélisme ne va pas plus loin. Mrs Cooke sacrifie à la fin moralisatrice, elle parsème son récit de digressions aux allures de commentaires bibliques ; elle entre sur la scène et s'adresse au lecteur pour lui faire part de ce qu'elle ressent et de ce qu'elle pense, au lieu de le laisser à ses propres réactions dans l'ombre de la salle. Il lui manque, en somme, ce dont Miss Jewett abonde : la science de la présence et de l'activité invisibles, et plus encore cette discrimination, ce dosage dans l'emploi des épisodes et le choix des mots qui sont en littérature les manifestations du sens de la mesure et du goût artistique.

* * *

Par l'intérêt qu'elle a toujours porté à la vie rustique Miss Jewett se rapproche de notre grand peintre féminin de tableaux de nature, George Sand. Après ce que nous venons de dire dans notre parallèle avec Wordsworth, rappelons-nous ce passage de la note préliminaire de *la Mare au Diable* : « Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour *la Mare au Diable* en particulier, le

fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein qui m'avait frappée, une scène que j'eus sous les yeux dans le même moment, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. »

Qu'a dit Miss Jewett que George Sand eût désavoué et réciproquement ? On remarquera que Miss Jewett écrivit la plupart de ses meilleurs contes avant de commencer à bien connaître la romancière française dont elle était si voisine par certains côtés de son tempérament. C'est en décembre 1888 seulement, après *An Only Son*, *A White Heron*, *the Dulham Ladies*, *Law Lane*, etc. qu'elle écrivit à Mrs Fields « Je viens de lire l'essai de Mr Arnold sur George Sand et je l'ai terminé les larmes aux yeux. Que c'est beau et plein d'inspiration ! Quelle dette de reconnaissance nous avons contractée vis-à-vis de l'un et de l'autre et pourtant combien peu j'ai lu les livres de Sand ! Je vais me mettre sérieusement au français cet hiver afin de pouvoir la lire au printemps. »

La connaissance de la vie que George Sand acquit à tâtons, grâce à une expérience personnelle souvent douloureuse, perdant une à une ses illusions de jeunesse et ses enthousiasmes trop naïvement humanitaires de maturité, Miss Jewett l'avait acquise, cette expérience, en compagnie de son père dans les visites aux malades. Se représente-t-on la formation unique de cette enfant intelligente et observatrice qui comprenait bien des réflexions faites librement devant elle parce qu'on croyait qu'elles dépassaient sa petite taille et qui, à l'âge où les jeunes gens sont encore à l'école, approfondissait chaque jour sa connaissance des hommes, jamais plus sincères que dans les heures où ils sentent se resserrer autour d'eux l'emprise de la maladie et de la mort. Nulle part ailleurs elle n'eût reçu une initiation plus parfaite que ces incomparables leçons sur la valeur exacte de l'homme, l'importance réelle de ses préoccupations et les causes profondes de son bonheur et de sa souffrance. Elle avait trouvé de suite une mesure précise pour jauger tout ce qui est humain.

Miss Jewett ne quitta pas Berwick. La route de George Sand, qui partait de Nohant, passa bien par Paris, mais elle aboutit finalement à Nohant. Elle mit longtemps à trouver sa voie ; Miss Jewett n'eut pas à la chercher. C'est là toute la différence. Il y avait aussi, c'est vrai, l'écart qui séparait le tempérament exceptionnellement vigoureux, affranchi par surcroît de toute contrainte religieuse de la Française et la nature presque débile de l'Américaine, encore qu'il faille se garder ici de conclusions trop rigoureuses. On trouve dans le mode de vie de George Sand en dehors de Nohant l'explication, non pas tant des œuvres de cette époque que des exagérations et des étrangetés qu'elles contiennent, du déséquilibre pourrait-on dire même, qu'elles témoignent. Raison ou instinct, elle oublia cet acquis d'idées et de théories comme elle se fût débarrassée de quelque mauvaise habitude. La vraie George Sand, c'est « la bonne dame de Nohant » et celle-là est bien la sœur de Miss Jewett.

Lorsque Miss Jewett vint en France elle voulut connaître les bois de Barbizon, où l'attirait l'admiration profonde qu'elle avait vouée à Millet. Voilà encore un point où elle rejoint notre compatriote. Peintres de talent l'une et l'autre, les deux femmes regardent un paysage et en notent les nuances avec l'œil exercé du coloriste ; elles se différencieront lorsqu'il s'agira de doser la distribution des détails, George Sand faisant preuve d'une libéralité qui vient de la facilité de sa plume et peut-être aussi d'un besoin inné et développé dans la production de ses premières œuvres, d'enthousiasmer le lecteur pour ce qui l'enthousiasme elle-même et de lui transmettre ses propres convictions (1).

* * *

A cause de *Deephaven* qui fait penser à *Cranford*, on compare naturellement Miss Jewett à Mrs Gaskell. Le rap-

(1) V. par exemple le fameux chapitre du *Labour* dans *La Mare au Diable*.

prochement semble facile parce qu'elles ont parlé toutes deux des habitants de leurs petites villes provinciales en limitant leur étude aux expériences que rend possible une vie rangée dans les milieux de la bonne bourgeoisie. Elles abordèrent ces sujets identiques avec humour, indulgence et avec le désir, aussi, d'améliorer le public en développant chez lui l'esprit de tolérance. Mais quelle différence profonde dans la manière de conter ! Qu'on ouvre Cranford à n'importe quelle page, on ne trouvera nulle part un passage vraiment original comme on en rencontre fréquemment chez Miss Jewett. Et puis, l'humour de Mrs Gaskell est souvent forcé. On sent qu'elle veut amuser le lecteur et en s'y essayant il lui arrive d'aboutir à un comique à la fois puéril et surfait. Ainsi Mrs Forrester prétend ne pas savoir quelles sortes de gâteaux ont été faits pour ses invités afin que ceux-ci croient qu'elle a une cuisinière « elle sait très bien pourtant, et nous savons, et elle sait que nous savons, et aussi que nous savons qu'elle sait que nous savons qu'elle a passé toute sa matinée à faire des madeleines et des brioches. » Plus loin, Mrs Gaskell introduit un gentleman campagnard, Holbrook, qui, entre autres excentricités, fait manger des petits pois à ses hôtes avec des fourchettes à deux dents. L'un d'eux entreprend de les piquer un à un, mais Holbrook donne l'exemple en utilisant comme une pelle son large couteau à bout rond. « Je vis, j'imitai, je survécus ! »

Les chapitres où évolue ce personnage, avec l'histoire des deux fiancés qui ont manqué leur mariage du fait de l'intransigeance des parents, mais qui se retrouvent au soir de la vie, se rapprochent beaucoup des contes de Miss Jewett par le thème traité, les leçons de tolérance que l'auteur prétend donner et la manière dont il les suggère. Le cas de la jeune servante Martha est le même que celui de son homonyme de *Martha's Lady* mentionné ci-dessus. Mais pourquoi Mrs Gaskell fait-elle dire à sa petite bonne : « Please, ma'am, there's Jem Hearn, and he's a joiner making three-and-sixpence a day, and six foot one in his stocking-feet, please, ma'am ; and if you'll ask about him to-morrow

morning, etc. » Comme les paroles de la servante américaine paraissent plus proches de la réalité !

L'émotion ne manque pas chez Mrs Gaskell, mais elle ne pénètre pas le lecteur de la façon subtile qui caractérise Miss Jewett. C'est que celle-ci parle autant à nos sens qu'à notre esprit, avec l'ordonnance tranquille de ses phrases veloutées, tandis que celle-là est tout entrain et toute netteté, sans souci d'enchanter l'oreille du lecteur.

* * *

Une des raisons du charme de Miss Jewett réside en effet dans l'heureuse influence de ses récits non seulement sur l'esprit du lecteur mais sur tout son être. Chez elle, ni trouble ni inquiétude. Elle a eu la sagesse de se faire une âme sereine et la sérénité pénètre chacune de ses phrases. Ce n'est pas l'optimisme de commande que d'autres écrivains vont chercher dans l'ignorance systématique du mal et du laid, ni le culte exclusif de l'esthétique, cet épicurisme intellectuel qui se satisfait au prix d'un isolement à l'origine duquel on retrouve encore l'inquiétude et le mécontentement. Ses œuvres ont la douceur des lignes, la sobriété des teintes et aussi la proportion, l'équilibre d'un beau paysage et c'est en se conformant aux lois invariables et omniprésentes de la nature qu'elles ont acquis leur principal mérite. « Dieu a fait la campagne et l'homme a fait la ville », dit le poète. Il y a bien des manières d'user des couleurs et de les rapprocher en un ensemble plus ou moins agréable à l'œil, mais il n'est que la nature pour les assembler en un tableau susceptible de recueillir le suffrage unanime de toute l'humanité. On ne s'écarte pas impunément de ses modèles lorsqu'il s'agit de peinture, pas davantage lorsqu'il s'agit de musique, d'où la réussite de l'écrivain qui, dans sa poursuite de l'harmonie, cherche premièrement à s'inspirer d'elle.

La littérature n'a pas échappé aux bouleversements qui ont secoué le monde depuis la fin du XVIII^e siècle. A un rythme rapide, les empires se sont faits et défaits, des

masses d'hommes ont quitté leurs foyers pour prendre part à des guerres au cours desquelles les fortunes grandissaient et s'effondraient, favorisant la fièvre des spéculations après la fièvre du plaisir, nouvelles sources d'énervement pour le public. L'emploi de la vapeur et de l'électricité dans la locomotion et dans l'industrie ont instauré solidement le régime de la précipitation ; il n'y a plus de place sur l'agora pour Platon et pour Socrate : ils seraient bousculés, tels des importuns, par des hommes nouveaux qui se préoccupent plus d'aller vite que de savoir où ils vont. Etat morbide. Dans les veines de ces agités, le sang coule à la même cadence que dans celles de leurs ancêtres, et autour d'eux les moissons se renouvellent à des intervalles immuables. Qui veut peindre la vie devrait respecter ses rythmes. Voilà pourquoi l'écrivain qui refuse de sacrifier à l'énervement du siècle pour produire une œuvre digne de l'art éternel se rapproche plus que tout autre de la vérité. On le jugera de plus en plus favorablement à mesure que l'esprit rétablira sa souveraineté sur la matière, comme le cocher ressaisit l'attelage emporté dont il a dû, un moment, subir la loi.

De pair avec cette sérénité, on trouve chez Miss Jewett un sens de la mesure qui est rarement en défaut. Elle exprime son enthousiasme et son déplaisir avec une légèreté de touche de bon aloi et, s'il lui arrive de plaider avec flamme une cause qui lui tient particulièrement à cœur, comme celle des femmes qui ont fui le mariage pour se consacrer tout entières à la médecine, elle s'étend peut-être trop, ici ou là, sur une idée chère, mais elle sait terminer avant d'avoir lassé le lecteur. Elle sait aussi s'arrêter à temps — qualité peu courante chez les conteuses de sa génération — lorsqu'elle a trouvé une veine comique ou tragique, et ne pas l'exploiter comme on exploite une mine de métal précieux. C'est grâce à cette modération que ses récits ne sont pas soulevés par des vagues de gaieté pour s'effondrer ensuite en de longues dépressions ; elle ne paraît pas non plus s'efforcer de produire un effet quelconque sur le public : de là l'impression de parfaite aisance qui se dégage de son œuvre. Son art donne encore une preuve de mesure dans

l'usage qu'elle fait de ses personnages, si riche que soit leur caractère. On peut évidemment lui adresser le reproche d'avoir péché quelquefois ici par excès de sobriété, mais quel écueil elle a évité, par contre, en accordant au dialecte juste la place qu'il mérite et pas davantage !

Sa personnalité elle-même offrait l'exemple de l'équilibre intellectuel et moral. Vertueuse sans pudibonderie, sensible sans excès de sentimentalité, religieuse mais pas bigote, capable d'écrire avec réalisme en évitant le vulgaire, elle a montré qu'elle avait en toute chose beaucoup de goût. Elle a su aussi considérer la vie avec un esprit critique, mais sans trop de scepticisme, ne variant pas au cours de son existence entre l'illusion et le désenchantement. De *Deephaven* aux *Pointed Firs* ses contes respirent à la fois fraîcheur et maturité ; elle comprend aussi bien les aspirations des jeunes que la sagesse des anciens.

Et elle est en cela bien américaine. Si l'on examine la production littéraire des Etats-Unis dans son ensemble, on remarque qu'à côté d'écrivains représentatifs de leur pays, — un Marck Twain ne pouvait être qu'Américain, — un très grand nombre d'auteurs ne se différencient en rien des Européens. Parmi les raisons de cette similitude on notera fréquemment le fait que l'écrivain est de souche américaine récente, lorsqu'il n'est pas, lui-même, un émigrant. Si plusieurs générations ont transformé le sang qui coule dans ses veines, il peut encore être redevenu moralement un étranger en nourrissant son esprit de littérature et de philosophie européennes. Tel n'est pas le cas de Miss Jewett, Américaine de vieille souche. Elle était déjà fermement engagée dans sa voie lorsqu'elle commença d'approfondir sa connaissance de nos écrivains et ce n'était pas ses fréquentations favorites des milieux campagnards et traditionalistes qui allaient l'en détourner.

Comme on trouve un fond de mélancolie et de fatalisme chez les Russes, de sombres et tyranniques passions chez les Allemands, et, chez les Français, un besoin de grâce et de légèreté dans l'expression qui, parfois, les fait paraître superficiels, on s'attendrait à rencontrer dans la production

des romanciers d'outre-atlantique un reflet de leur âme nationale. Y a-t-il un ensemble d'aspirations et de goûts propre à la masse des citoyens des Etats-Unis ? Oui, évidemment, et l'on peut reconnaître quelques-unes de ces tendances dans le choix qu'ils ont fait de leurs chefs d'Etat depuis les débuts de la république. On ne conçoit pas l'hôte de la Maison Blanche sous les traits de tel empereur aux moustaches guerrières, ou de tel rêveur plus ou moins débraillé dont s'accommodent d'autres pays. Il y eut sans doute parmi les présidents des Etats-Unis quelques hommes qui étaient surtout en façade, mais c'est précisément par cette façade qu'ils réussissaient à gagner la confiance de la nation ; elle correspondait donc au type d'individu que l'Américain est ou souhaiterait être. Inutile d'analyser ici les traits, physiques et moraux, communs aux élus des diverses élections présidentielles ; remarquons seulement qu'il n'en est pas un parmi les successeurs de Washington et de Lincoln qui n'ait affirmé sa foi en l'idéal de ses grands devanciers, donné son adhésion aux principes sur lesquels la majorité des citoyens entend maintenir l'édifice social, et montré son attachement au genre de vie et aux coutumes nationales, son respect des traditions instaurées par les fondateurs du pays. Une autre manifestation de l'américanisme a été le spectacle offert aux Européens des années 1917-1919 par les soldats du corps expéditionnaire. On put observer alors, non pas une seule catégorie de citoyens à l'œuvre dans une circonstance banale, mais tous les éléments de la nation fondus dans un amalgame dont la valeur, en ce moment historique, était éprouvée à la lumière d'une vérité aussi indiscutable que la vie et la mort elles-mêmes. A l'œuvre on jugea de l'artisan. Ces Américains, — ouvriers, patrons, intellectuels, rentiers, formaient une société militaire complète où se retrouvaient toutes les caractéristiques de leur peuple. Pris dans leur ensemble, ils étaient sains de corps et d'âme, ils aimaient l'ordre, l'effort, ils tenaient en honneur la doctrine chrétienne, ils étaient optimistes mais clairvoyants, ardents mais réfléchis, généreux, chevaleresques même en plus d'une occa-

sion. C'étaient essentiellement des hommes de foi — foi en eux-mêmes, en leur idéal, en leur œuvre. Ceux qui se souviennent de ces années de guerre s'étonnent du scepticisme systématique, du pessimisme et de l'amertume qui caractérisent tant d'œuvres littéraires modernes aux Etats-Unis. Ils se demandent dans quelle mesure ces ouvrages peuvent renseigner sur les sentiments profonds d'un peuple qui vient, récemment encore, d'« accepter un rendez-vous avec la destinée » (1).

Miss Jewett, elle, n'eut qu'à suivre son penchant naturel pour conformer sa vie et ses écrits aux traditions et à l'idéal américains, sans renoncer pour cela au libre arbitre qui est précisément un des droits auxquels les Anglo-Saxons se sont toujours montrés le plus attachés. Son œuvre reflète la mentalité de l'ensemble des citoyens, et plus particulièrement celle d'un grand nombre de femmes cultivées des professions libérales.

Revenons un instant au *Country Doctor*, — sa profession de foi écrite à 35 ans, à un âge où ses opinions sont assises sur les bases solides de la réflexion et de l'expérience.

En matière de religion, elle juge le chrétien selon ses œuvres, inclinant au pragmatisme comme la plupart des protestants contemporains de son pays. On voit à qui vont ses préférences dans le dialogue entre la jeune étudiante Nan et sa tante Miss Prince qui viennent de prendre contact pour la première fois : « Je suppose, dit la vieille fille, que vous avez déjà fréquenté une église épiscopale ; je suis heureuse de voir que vous paraissiez comprendre les cérémonies. J'étais persuadée que vous étiez loin de toute influence de cette sorte et que rien, dans votre entourage, n'avait développé l'amour de l'église qui vous a été transmis avec la vie. — Elle a toujours eu mes préférences, répondit Nan qui parut tout à coup plus grande, mais je

(1) Au cours de la campagne électorale de 1936, M. Fr. Roosevelt déclara que le peuple américain « avait un rendez-vous avec la destinée ». Ses adversaires voulurent se tailler un succès d'humour en remplaçant « la destinée » par « le percepteur », mais le grand bénéficiaire de la formule demeura le président.

crois qu'on devrait s'inquiéter d'être une femme de bien plus que d'être une bonne épiscopaliennne, tante Nancy. — Sans doute, fit la vieille fille d'un air dépité (1). »

Il ne faudrait pas en déduire que Miss Jewett est sur le point de se détourner des pratiques religieuses. Dans celles de ses lettres qu'elle se trouve écrire le dimanche à cette époque et par la suite, elle mentionne constamment l'office auquel elle a assisté le matin ou elle fait allusion au sermon qu'elle y a entendu ; mais elle méprise les sectaires et les pharisiens. Son étude de l'âme de Gerry après le refus de Nan nous éclairerait si besoin était sur l'esprit chrétien qui l'anime : « Son cœur était plein de respect, dans son chagrin, parce que la jeune fille qui avait été sa compagne pendant ces heureuses journées de vacances, avec une douceur et un abandon inoubliables, s'était élevée vers la sainteté en écoutant l'appel des messagers de Dieu auquel sa porte à lui était restée fermée (2). » Miss Jewett était, sur ce point, en communion d'idées avec son amie de cœur, Mrs Fields, qui termine son recueil de lettres par cette phrase : « Elle fut délivrée alors des entraves du monde et son âme restée jeune baigna dans l'atmosphère de l'Amour Divin (3). »

L'hommage rendu à Dieu ne l'empêche pas de voir l'insuffisance de certains de ses ministres et de la relever sans circonlocutions : « Si les pasteurs connaissaient leur congrégation aussi bien que les médecins, leurs sermons seraient souvent mieux adaptés aux besoins de la paroisse (4). » Elle sait qu'elle doit exprimer sa pensée avec franchise et courage pour remplir la mission sociale qu'elle s'est imposée : « le docteur Leslie eût été mi-peiné mi-amusé s'il avait su combien follement on souriait de ses projets et on fronçait les sourcils tour à tour, dans les vieilles maisons d'Oldfields. Le conformisme tient lieu d'inspiration pour mainte vertu

(1) *The Country Doctor* ; Hostess and Guest.

(2) *The Country Doctor* ; Ashore and afloat.

(3) Mrs Fields, *Letters of S. O. Jewett*. De même voir plus haut la lettre à Mrs Fields du 24 mars 1882 : Miss Jewett croit à l'immortalité de l'âme.

(4) *The Country Doctor*, For the years to come.

de second ordre. Ceux qui forment leur opinion en avance sur l'ensemble de la société doivent s'attendre à être trouvés coupables de plus d'un péché ; en fait, le sage docteur suivait de son mieux les indications de cette jeune nature ; en grandissant Nan comprenait de mieux en mieux qu'indécision est synonyme de lâcheté et de faiblesse (1). » Soyons nous-mêmes : les situations seront plus claires et chacun s'en trouvera mieux : « Vous voulez plaire à tout le monde, Emma, dit Miss Prince doucement, et c'est votre manière de vous plaire à vous-même ; mais, après tout, je crois que les gens sont encore plus satisfaits de nous quand nous nous accrochons avec fermeté à notre opinion de ce qui est bien et de ce qui est mal (2). »

En ce qui concerne le mariage, Miss Jewett ne pense pas que toutes les femmes aient l'étoffe d'une bonne mère de famille. « Ce n'est certainement pas la vocation de toutes les femmes d'élever des enfants, dit Nan. [...] Il y en a tant qui réussissent si mal ! » (3) « Il faut reconnaître que toutes les femmes ne possèdent pas les qualités requises pour la vie de famille ; au lieu d'imputer cette absence de dons aux forces destructrices de la société, voyons-y un élément de progrès. La conservation de la race n'est plus le seul grand problème ; le bien-être de l'individu sera de plus en plus pris en considération (4). » Le contexte nous éclaire sur le sens de cette dernière phrase. Miss Jewett ne fait pas l'apologie de la recherche des jouissances matérielles ; elle pense aux femmes, notamment aux infirmières et aux doctoresses, qui, n'ayant pas d'enfants à élever, se consacrent tout entières au service de la société. Elle ajoute : « Le simple fait que les femmes se trouvent en majorité dans tous les centres civilisés indique que la nature réserve à un certain nombre d'entre elles d'autres missions que le ma-

(1) *The Country Doctor* ; New Outlooks.

(2) *Ibid.*, Miss Prince of Dunport.

(3) *Ibid.*, A serious tea-drinking.

(4) *Ibid.*, At home again.

riage... (1). » « Je sens très bien, dit Nan, que je suis incapable de me donner tout entière à un homme comme la plupart des femmes. J'accomplirai ma tâche à ma manière et je rendrai plusieurs foyers heureux au lieu d'un seul (2). » Vue sous cet angle, sa thèse est très forte. Si encombrée en effet que devienne la profession médicale, il n'y aura jamais assez d'excellents médecins, de grands savants ; et si une femme se montre, comme M^{me} Curie, capable de faire une découverte capitale, qui soutiendra que sa place n'est pas dans un laboratoire ? Miss Jewett fait ainsi valoir ses arguments par le truchement de Nan ; en fin de compte, c'est l'instinct qui pousse irrésistiblement la jeune fille dans sa voie. Ignorant les réactions du public, « elle se comporta comme l'eût fait un oiseau, à qui quadrupèdes et poissons auraient affirmé que marcher et nager étaient le moyen convenable et digne de se rendre d'un endroit à un autre (3). »

En politique, tout dans sa manière de vivre indique qu'elle est attachée au principe démocratique, mais elle redoute la démagogie et elle aspire à un système qui l'éliminerait au profit de ce qu'on a appelé depuis un *brain's trust*. « Je crois, avec Mr Arnold et Mr Lowell, que l'erreur de notre temps est de faire dépendre le gouvernement de la masse ignorante, et non des penseurs et de ceux qui savent quelque chose (4). »

* * *

Qu'advient-il de l'œuvre de Miss Jewett ? Le temps travaillera pour elle de deux façons au moins : en rendant les hommes plus raffinés de goûts, donc en multipliant le nombre des lecteurs capables de l'apprécier, et en leur donnant des loisirs dans une existence plus calme. Car pour

(1) *The Country Doctor* ; At home again.

(2) *Ibid.*, Ashore and afloat.

(3) *Ibid.*, At home again.

(4) Lettre à Mrs Fields, 1884.

voir tout ce que contiennent ses histoires de Nouvelle-Angleterre, il ne faut pas être comme la foule d'Exposition au milieu de laquelle se promène Betsey, « l'aimable paysanne au visage rayonnant qui paraissait prendre tant d'intérêt à tout que personne ne songeait à lui dire de se presser. Elle contrastait délicieusement avec la foule des badauds stupides et indifférents qui avançaient en se poussant, les yeux toujours fixés au même niveau, et qui, sur ce plan même, ne semblaient distinguer rien de spécial sur une distance de cinquante pieds (1). »

S'il faut en croire ses admirateurs, T. B. Aldrich et Willa Cather, Miss Jewett occupera un jour l'un des sommets de la littérature américaine. « Chaque génération, écrit Aldrich, a ses conteurs, et peu, parmi eux, lui survivent. Les deux ou trois qui demeurent sont ceux qui ont peint une phase de vie déterminée avec une couleur locale indélébile. Je crois que c'est le cas pour quelques-unes des esquisses d'*Oldtown* de Mrs Stowe, pour les *Humbles Romances* de Mrs Wilkins et pour une douzaine au moins de vos scènes de vie paysanne en Nouvelle-Angleterre. Je crois, par exemple, que les pâles allégories d'Hawthorne seront flétries depuis longtemps lorsque vos petites Dulham ladies termineront leur audacieux voyage vers la ville, en quête de leurs innocentes parures. » Willa Cather dit de son côté dans la préface des *Meilleurs Contes de Sarah Orne Jewett* : « Si l'on me demandait de citer trois livres américains qui aient une chance de longue vie, je nommerais sans hésiter : *The Scarlet Letter*, *Huckleberry Finn*, et *The Country of the Pointed Firs*. Je ne connais pas d'autre ouvrage qui puisse affronter aussi sereinement l'épreuve du temps et des vicissitudes de toute sorte. »

Est-ce là une opinion trop haute des mérites de Miss Jewett ? En raison du charme original et si prenant de ses récits, qualité particulièrement sensible à certains tempéraments qui ont voué de ce fait à leur auteur un véritable

(1) The Flight of Betsey Lane.

culte, on peut, en toute objectivité, penser que la renommée de Miss Jewett continuera de croître avec les années. Elle fut éminemment consciencieuse et ses sujets gagnèrent en vérité ce qu'ils avaient pu perdre en ampleur. Soucieuse de faire une œuvre pure et simple, irréprochable dans ses lignes extérieures, elle eut le mérite, comme son maître Flaubert, de savoir se restreindre et, en dépit des tentations, l'art, avec elle, ne fut jamais sacrifié. C'est encore une raison de croire à une longue survivance de ses écrits.

Vu : le 2 mars 1937,

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres principales de Sarah Orne Jewett ont été éditées en huit volumes intitulés :

A Country Doctor.
The Country of the Pointed Firs.
Deephaven.
The Life of Nancy.
A Native of Winby.
The Queen's Twin.
Tales of New England.
The Tory Lover.

(Houghton Mifflin, Boston, Etats-Unis.)

La même maison a édité un choix de contes (deux volumes ; sélection et préface de Willa Cather) :

The Best Stories of Sarah Orne Jewett.

* * *

En dehors du livre :

Sarah Orne Jewett

(par F. O. Matthiessen, éditeur : Houghton Mifflin),
signalons les études sur Miss Jewett de F. L. Pattee dans ses ouvrages :

The Development of the American Short Story ;
A History of American Literature since 1870 ;

et celle de Edward Garnett dans son livre :

Friday Nights ;

ainsi que l'article de Charles Miner Thompson dans l'*Atlantic* d'octobre 1904,

et quelques souvenirs de Mrs Howe dans :

Memories of a Hostess.

* * *

Un recueil de lettres de Miss Jewett a été édité par Mrs Fields, chez Houghton Mifflin :

Letters of Sarah Orne Jewett.

INDEX

- Aldrich (T. B.), 178.
All my sad captains, 60.
 Amérique, Américains, 85, 100, 145, 154, 173.
 Angleterre, Anglais, 13, 111.
 Atlantic, 8.
At the school-house window, 76.
Aunt Cynthia Dallett, 68.
 Balzac, 150.
 Barrès (Maurice), 98.
 Beaulaincourt (M^{me} de), 13.
 Blanc (M^{me}), 13.
 Bourget (Paul), 157.
 Bowdoin (Université), 7.
 Brontë (Sœurs), 14.
By the morning boat, 142.
 Canadiens-Français, 53.
Captain Littlepage, 77.
 Carlyle, 113.
 Cather (Willa), 150, 161, 178.
 Century, 27.
 Chaucer, 19.
Clarissa Harlowe, 157.
 Coleridge, 77, 139.
 Conformisme, 175.
 Cooke (Rose Terry), 165.
Coon Dog (The), 70.
Country Doctor (A.), 123, 140, 144, 164, 174.
Country of the Pointed Firs (The), 15, 140.
Courting of Sister Wisby (The), 38.
Cranford, 19, 32, 168.
 Daudet (Alphonse), 155.
Deephaven, 8, 9, 17, 140, 141, 164.
 Dialecte, 91, 106.
 Dickens, 8, 98.
 Douglas (David), 15.
Dr Breen's Practice, 128.
 Dreiser (Th.), 148, 151.
Dulham Ladies (The), 27, 32.
Dunnet Shepherdess (A.), 107, 113.
 Eastman (Caroline), 15.
 Eliot (Alice), 8.
Fames's little day, 61.
 Féminisme, 127, 129, 145.
 Fields (James T.), 8, 10.
 Fields (Mrs), 9.
 Flaubert, 8, 146, 157.
Flight of Betsey Lane (The), 27, 51, 55.
 France, Français, 13, 54, 95, 130.
 Garnett (Edward), 140.
 Gaskell (Mrs), 32, 168.
 Gilman, 6.
Going to Shrewsbury, 27, 43.
 Goldsmith, 108, 155.
 Gray (Thomas), 101.
Guests of Mrs Timms (The), 27, 55.
 Gulliver, 151.
 Harper's, 27.
 Hawthorne, 142-3.
Hilton's holiday (The), 27, 48.
 Howells (W. D.), 8, 128, 147, 149.
 Humour, 145.

- In shadow*, 141.
 Integrated short story, 155.
 Irving (Washington), 154.
- James (Henry), 120, 158.
 Jewett (Sarah Orne) américaine, 172 ; amitiés, 11 ; caractère et tempérament, 7, 11, 15, 37, 45, 67, 76, 77, 93, 113-120 ; charme (raisons de son), 170 ; débuts littéraires, 8 ; écrivain, 44, 49, 68, 71, 75, 81-3, 91, 104, 117, 130, **139** ; éducation, 7 ; enfance, 5 ; hérédité, 6 ; médecine (connaissance de la), 124 ; origines cavalières, 140 ; portrait physique, 10 ; réalisme, 44, 53, 86, 138, **144** ; religion, 175 ; romantisme, 24, 44, 134, 138, **140** ; satiriste, 88 ; sens social, 9 ; théories littéraires, 75-6 ; voyages en Europe, 13.
 Jewett (Theodore Furber), 6.
 Jewett (Theodore Herman), 7.
Jim's little woman, 143.
 Jones (Paul), 131.
- Keats, 40.
- Lewisohn, 155.
Little French Mary, 53.
 Longfellow, 159.
Lost Lover (A.), 37.
 Lowell, 8, 154.
- Madame Bovary*, 157.
Mare au Diable (La), 166.
 Mariage, 176.
Mariage de William (le), 112.
Marsh Rosemary, **34**, 67, 112.
Martha's Lady, **63**, 87, 89, 169.
 Matthews (Brander), 154.
 Maupassant (Guy de), 50, 155, **159**.
 Médecine, 75, 124-6, 129, 134.
 Millet, 168.
Miss Tempy's watchers, 27, **40**.
- Mistral, 13.
 Montaigne, 130.
 Mort, 119.
- Naturalisme, 50, 148.
 Nature, 24, 29, 39, 73, 91, 110, 112, 170.
Neighbour's landmark (A.), 29, **31**.
 Nouvelle-Angleterre, 6, 32, 33, 66, 95, 111, 114, 125.
Nuit de Thanksgiving (la), 141.
- Only rose (The)*, 27, **58**.
Only son (An), 27.
- Parsons (Professor), 11.
 Paysans, 139.
 Perry (Caroline F.), 6.
 Perry (Professeur), 6.
Pierre et Jean (Préface de), 160-1.
Pilgrim's Progress, 96.
 Platon, 9.
 Poe (E. A.), 154.
- Queen's twin (The)*, 111.
- Racial (sentiment), 97.
 Ranger (The), 132.
 Réalisme, 144, 148. V. Jewett (S. O.) réalisme.
 Religion, 24, 25, 126, 128.
Réunion des Bowden (La), 92, **95**.
 Riverside, 8.
 Romantisme, 140. V. Jewett (S. O.) romantisme.
 Rousseau (J.-J.), 157.
- Sand (George), 115, 150, **166**.
Scarlet Letter (The), 143.
 Scott (W.), 131.
 Scribner's, 27.
 Scudder (Horace), 8, 152.
Second spring (A.), 49.
 Sévigné (M^{me} de), 13.
 Short story, 28, 99, **154**.

- Sidney (Sir Ph.), 151.
Silence, 109.
Sociaux (problèmes), 63.
South Berwick, 5, 7.
Stevenson (R. L.), 131.
Stowe (Mrs), 157.
Sur le Rivage, 102.
Surmenage scolaire, 16.
- Tennyson, 158.
Thackeray (W. M.), 8, **156**.
Thackeray (Miss), 155.
Thompson (Ch. M.), 163.
Together, 12.
Tolstoï, 31.
Tory Lover (The), 15, **131**, 141, 161.
- Tourguéniev, 18, 112, **162**.
Town Poor (The), 27, **46**.
Tristan, 161.
- Vanity Fair*, 8.
Victoria (Reine), 111.
Vigny (A. de), 24.
- War Debt (A.)*, 63.
Where's Nora, 69.
White heron (A.), 27, **29**.
Whittier (J. G.), 10, 12, 159.
Wilkins (Mary E.), 31.
Wordsworth, 30, 109, 164.
- Zola, 156.
-

TABLE DES MATIÈRES

I. — <i>VIE</i>	5
II. — <i>CONTES</i>	17
I. Deephaven (1873-1877)	17
II. Contes divers (1878-1899)	27
III. The Country of the Pointed Firs (1896-1899)	73
III. — <i>ROMANS</i>	123
I. A Country Doctor (1884).....	123
II. The Tory Lover (1901).....	131
IV. — <i>L'ECRIVAIN</i>	139
